This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Niccolò Finetti

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II. A. 567

MEMOIRES
DE LA COMTESSE
D'HORNEVILLE.

SECONDE PARTIE.

MEMOIRES
DE LA COMTESSE
D'HORNEVILLE;
OU
REFLEXIONS
Sur l'inconſtance des choſes humaines.

Par Mr. SIMON.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. XL.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES
DE MADAME
LA COMTESSE
D'HORNEVILLE;
OU
REFLEXIONS
Sur l'inconstance des choses humaines.

SECONDE PARTIE.

NOtre voyage ne fut traversé d'aucune mauvaise rencontre; nous arrivames heureusement à Paris. Le Comte avoit eu le soin de nous retenir un appartement dans le Fauxbourg saint Germain, où nous trouvames tout ce qui nous étoit nécef-

nécessaire. Il y avoit longtems que je desirois de voir cette immense Cité, dont j'avois entendu parler dans des termes magnifiques. L'on s'imagine souvent que ce que l'on nous raconte, est fort au-dessus de la vérité; mais j'avoue que ce que je vis, passoit encore ce qu'on m'en avoit dit. Après quelques jours de repos, nous allames voir ce qu'il y avoit de beau dans la Ville: je ne m'ennuyois point de tant de beautés, & la diversité des objets ne servoit pas peu à dissiper l'humeur mélancolique que les réflexions sérieuses que je n'avois que trop sujet de faire, m'avoient fait contracter.

Le Comte de Hainault ne négligea rien pour nous faire part à Rozalie & à moi de tous les plaisirs que l'on goûte dans cette Capitale. Nous achetames des habits à la mode, & nous formames notre goût d'ajustemens sur celui des Parisiennes, qui nous parurent exceller en ce genre. Nous primes aussi un nouveau domestique, & quelque tems après nous louames un carosse, pour conserver la réputation que nous avions aquise de gens de condition. Comme le tems commençoit à devenir beau, le Comte nous menoit

souvent promener, & lorsque la promenade nous ennuyoit, nous allions passer notre tems aux Comédies & à l'Opera. Je pris un goût particulier pour ce dernier spectacle; j'aimois fort la Musique, & rien ne me satisfaisoit davantage que de voir bien danser.

Rozalie trouvoit plus d'agrémens à la Comédie. Tantôt elle me faisoit l'éloge de ces belles Tragédies qui renferment de nobles sentimens, & dont le dénouement a toujours quelque chose de touchant: Tantôt elle me citoit des passages de ces Comédies, qui en caractérisant le vice, en font voir toute la laideur, & dont la seule image est capable d'inspirer la plus grande horreur. Nous étions souvent en guerre sur cet article. L'Opera ne la touchoit pas tant, & moi j'y trouvois de quoi flatter mes sens. Pour le Bal, il nous plaisoit à toutes deux, & quoique nous fussions arrivées dans un tems où l'on n'en donne plus guère, nous ne laissames pas d'aller à plusieurs, qui nous divertirent beaucoup. Le Comte venoit par-tout avec nous, & passoit pour notre frère. Ses complaisances étoient infinies, & nous pouvions dire que nous goûtions un plaisir parfait, & qui

qui n'étoit contrebalancé que par l'impatience de nous unir ensemble; car ce desir commençoit à me tourmenter autant que lui; mais par bonheur la parole que le Comte m'avoit donnée de me traiter honnêtement, & un foible reste de vertu, nous empêchèrent de succomber aux tentations qui naissent assez fréquemment dans un âge tel que le nôtre.

Il y avoit déjà près de cinq mois que nous vivions à Paris dans de continuels plaisirs; l'on commençoit à nous connoitre, & un certain air gracieux que les gens de ce Pays appelloient rare beauté, nous attiroit sans cesse les regards de ceux qui nous rencontroient. C'étoit principalement dans les promenades que l'on nous examinoit le plus. Une infinité de jeunes Seigneurs se plaisoient à nous regarder, & lorsque le Comte nous accompagnoit, il étoit sûr d'avoir tous les suffrages des Dames. En effet, jamais Cavalier n'a mieux mérité l'éloge du beau sexe. Sa taille étoit haute; son port majestueux, son regard vif, & un air de noblesse accompagnoit toutes ses démarches; avec tout cela la richesse de ses habits faisoit remarquer son bon goût, & il n'étoit guère de Seigneur qui ne

fussent jaloux de sa bonne mine, & qui n'admirât sa magnificence.

Nous fumes donc insensiblement le sujet des conversations: chacun demandoit qui étoient ces nouveaux venus, qui effaçoient le mérite de la plupart des habitans. Quelques Princes même, sur le récit qu'on leur avoit fait de nous, furent curieux de voir si l'effet répondoit à ce que la renommée leur avoit appris. Entre ceux-ci M. le Duc de ***, si connu par ses richesses & ses galanteries, fut celui qui alla plus loin. Sitôt qu'il me vit avec Rozalie, il forma le dessein de nous enlever toutes deux. Pour y mieux réussir, il guetta le moment que nous allions aux Thuileries. Il nous vit descendre de carosse, & nous suivit dans le Jardin, comptant exécuter son projet à la sortie. Il passoit souvent devant nous, & nous regardoit avec beaucoup d'attention. Le respect que l'on est obligé d'avoir pour des gens de cette qualité, nous obligea de baisser la vue, & nous vimes avec beaucoup de plaisir arriver le jeune Comte, qui marchoit à grands pas, en cherchant de quel côté nous étions. Le Duc ne put s'empêcher d'admirer sa prestance, & ce fut avec un dé-

déplaisir mortel qu'il le vit nous aborder. Il voyoit par-là son dessein manquer; mais il ne désespéra pas, pour être différé, de le conduire à son but.

Nous sortimes ce jour-là des Thuileries sans que qui que ce soit osât nous dire un seul mot: Nous montames en carosse, & nous allames, selon la coutume, faire un tour aux Champs Elisées, où tous les soirs s'assemble un grand nombre d'équipages. Le Duc ne manqua pas de s'y faire conduire: il étoit accompagné de plusieurs Seigneurs, qui composoient sa Cour, & quoique je n'osasse pas avertir le Comte de ce que je craignois avec justice, je ne laissai pas d'appréhender que ce Prince ne se portât à quelque excès. La nuit cependant commençant à se fermer, nous profitames des ténèbres pour nous retirer dans notre quartier, & faire succéder au plaisir de la promenade, celui de la conversation, qui rouloit ordinairement sur ce que nous avions vu pendant la journée.

Rozalie étoit d'avis que je déclarasse au Comte la pensée que nous avions eue au sujet du Duc; mais après avoir fait réflexion à l'effet que cela auroit pû produire, nous résolumes de n'en point parler.

Le

Le tempérament vif de notre jeune Cavalier ne lui auroit pas permis de rester tranquille à une telle nouvelle, & il seroit immanquablement arrivé quelque malheur, qui auroit rejailli jusques sur nous. D'ailleurs, nous ne savions pas positivement le dessein du Duc; il y avoit, à la vérité, apparence que l'une des deux ne lui déplaisoit pas, mais cela n'étoit pas suffisant pour craindre d'être enlevée. C'étoit pourtant ce qu'il avoit prémédité. Lorsqu'il fut retiré dans son Hotel, il appella une Valet de chambre, en qui il avoit beaucoup de confiance, & qui le servoit assez bien dans ses amours; il lui ordonna de s'informer dans quel endroit nous demeurions. D'abord le domestique fit plusieurs perquisitions inutiles, mais à la fin il apprit que nous étions logées au Fauxbourg S. Germain, & que très-souvent nous allions à la Messe aux Carmes Déchaussés, qui sont proche le Jardin du Luxembourg. Le Duc fit son profit de toutes ces particularités, & donna ordre à quatre Cavaliers, de se tenir prêts & armés, pour exécuter dès le Dimanche suivant son dessein. Ni les principes d'honneur, ni le respect pour le lieu saint ne purent le dé-

tourner ; il se flattoit déja de jouir de nous deux tout à son aise, & le tems lui paroissoit trop long pour l'accomplissement de ses desirs.

Le Dimanche arrivé, le Comte sortit pour finir l'affaire de notre mariage ; il étoit pour lors en pour-parler avec un honnête Ecclésiastique, qui lui avoit promis de faire la chose en cachette ; nous restames par conséquent seules Rozalie & moi, & nous nous rendîmes à pié au Couvent des Carmes, accompagnées seulement d'un de nos domestiques. Il faisoit extrémement chaud ce jour-là, & le privilége qu'ont les Dames de se décolter dans l'Eté, nous fit user du même droit. Le Duc se trouva aussitôt que nous à la Messe ; il l'entendit en apparence fort dévotement, & lorsqu'elle fut finie, il choisit le moment que nous sortions, pour, a l'aide de ses quatre Cavaliers, nous faire monter dans un carosse à six chevaux, qui nous déroba à la vue de tout le monde, sans que qui que ce soit osât nous secourir. Personne ne fut assez téméraire pour s'opposer à la fureur de ce Seigneur.

Il s'amassa beaucoup de monde à l'instant, & chacun fit une histoire nouvelle

à no-

à notre sujet; les uns assuroient que c'étoit deux de ses Maitresses que le Duc avoit jugé à propos de mettre en lieu de sureté; d'autres soutenoient qu'il y avoit dans notre affaire quelque chose de plus serieux, & que nous étions tout au moins soupçonnées de crime contre l'Etat. Quoiqu'il en soit, le domestique revint à notre logis, où il conta à son jeune Maitre ce qui venoit d'arriver. Ce jeune Seigneur fit d'abord mille extravagances, & ne doutant point que le Duc qui avoit la réputation d'un homme violent, ne fît tout ce qui étoit en lui pour nous faire aquiescer à ses plaisirs; il s'abandonna tout entier à la tristesse & au desespoir; tantôt il formoit le dessein de nous chercher quelque part où nous fussions; tantôt il se préparoit à attaquer le Duc, & à nous arracher de sa puissance, qui par malheur étoit très-grande; mais après avoir songé au moyen de réussir dans cette entreprise, il en trouva l'exécution impossible; en effet, l'on ne savoit où nous trouver, & qui plus est, ce Seigneur n'étoit point revenu à Paris.

Il fallut donc prendre le parti d'attendre; jamais homme ne fut plus sensible à la perte de ce qu'il aime, que le fut le

Comte; il tomba bientôt malade de chagrin, & en moins de huit jours il changea tellement, qu'il n'étoit plus reconnoissable. Pendant ce tems, le Duc nous fit enfermer dans un de ses Chateaux, & se disposoit à mettre tout en œuvre pour contenter sa passion. Durant le voyage, il nous avoit comblées de politesse, & avoit taché d'excuser la démarche qu'il venoit de faire, par la violence de l'amour qu'il ressentoit pour nous. Il nous assura qu'il ne tenoit qu'à nous de vivre heureuses avec lui, & qu'il feroit son possible pour nous faire oublier par ses bonnes manières, ce que nous quittions dans nos familles.

Nous ne répondimes rien Rozalie & moi, & nous laissames voir sur notre visage une colère & une indignation invincibles. Dès le soir de notre arrivée, le Duc étala à nos yeux tout ce qui est capable d'éblouir deux jeunes personnes, & de les attendrir. On nous logea dans des appartemens séparés, dont la magnificence répondoit à la richesse du maitre. Nous eumes chacune deux femmes pour nous servir; mais au-lieu de trouver en ces personnes quelqu'un qui fût compatissant à notre malheur, nous ne trouvames

mes que des femmes habiles à pervertir la jeunesse, & à la soliciter à la débauche. Le plus grand de mes chagrins étoit d'être privé de la meilleure amie que j'eusse au monde, & de ne pouvoir informer le Comte de ce qui se passoit; je n'eus cependant point à me plaindre pour le prémier jour, & le Duc jugea apparemment à propos de nous laisser remettre de notre prémière surprise, & d'attendre au lendemain à nous parler tout de bon de sa passion. L'on vint m'assurer de sa part que je pouvois dormir tranquillement, & que foi de Prince, il ne troubleroit pas mon repos, à condition cependant que je voulusse souper.

Je crus qu'un Seigneur, tel que celui qui nous jouoit un si mauvais tour, n'étoit guère digne de foi; c'est pourquoi je me tins toujours sur mes gardes, résolue de me livrer à toutes les extrémités les plus funestes, si l'on me manquoit de parole. On me laissa cependant plus tranquille que je ne m'étois imaginé; pendant toute la nuit je me représentois le Comte dans un état déplorable, & prêt à faire quelque éclat terrible, pour découvrir le lieu de ma retraite. Je l'aimois

mois éperduement, & je me voyois privée de ſa vue à la veille de notre union. Je maudiſſois la promenade des Thuileries qui étoit la cauſe de cette fâcheuſe avanture, & remontant encore plus haut, je m'accuſois moi-même d'être le principe de tout le mal qui m'accabloit.

Si, fidelle a la voix de la vertu, me diſois-je à moi-même, j'étois reſtée dans la maiſon de mon Père, je ne me verrois pas ſur le point d'éprouver le ſort le plus triſte, & de perdre par violence ce que j'ai conſervé avec tant de ſoin; je ſerois tranquile à préſent, & perſonne n'oſeroit attenter à mon honneur; mes ennemis ne triompheroient pas de mon déſaſtre, & je ſerois à l'abri des ſollicitations d'un homme qui ne m'a pas enlevée pour me laiſſer vivre chez lui ſans rien exiger de moi. Mais que je me trompe! continuois-je; j'étois née pour éprouver les plus grands malheurs. Aurois-je pû reſter à Horneville ſans renoncer à mon cher Comte? n'étois-je pas deſtinée à finir mes jours dans un Couvent? De toutes parts le ſort me menaçoit, & je devois infailliblement me trouver réduite à quelque fâcheuſe extrémité.

Je ne trouvois aucun ſujet de conſolation,

tion, & j'avois beau chercher quelqu'expédient pour me ſauver des mains de mon raviſſeur, je n'en trouvois aucun; l'on veilloit à ce que je n'entrepriſſe rien pour m'évader, & je vis que j'étois entièrement obſedée. Je pris donc le parti d'attendre, & je me préparai à me défendre ſérieuſement. Rozalie étoit gardée à vue comme moi, & l'on avoit pour elle tous les égards que l'on avoit pour moi. Le Duc l'avoit trouvée extrémement belle, & il avoit raiſon de l'aimer. Il ſe félicitoit de ſa bonne fortune, qui d'un même coup, le rendoit poſſeſſeur d'une brune & d'une blonde; toutes deux jeunes, & favoriſées des graces de la nature.

Son embarras étoit de ſavoir laquelle de nous deux il tacheroit de rendre la prémière à ſes volontés. Ses courtiſans étoient partagés comme lui; mais à la fin il fut réſolu qu'il commenceroit par la brune, & je fus avertie le lendemain matin que j'allois recevoir la viſite du Duc, du caractère vif duquel on me prévint, afin que je me préparaſſe à ne lui répondre rien qui pût l'irriter. Il entra dans mon appartement, me demanda comment j'avois paſſé la nuit, & en me réi-

te-

terant toutes les politesses de la veille. Quoique j'eusse résolu de ne rien répondre, & de lui laisser voir par un morne silence, le peu de cas que je faisois de lui; cependant je jugeai à propos de le faire en ces termes.

Comment voulez-vous, Monsieur, qu'une personne qui vient de recevoir le plus grand de tous les affronts, & qui se voit par la violence entre les mains d'un ravisseur de mauvaise foi, puisse prendre quelque repos? Son malheur & votre crime la touchent plus que vous ne pensez, & elle espère qu'une mort prompte la dérobera à vos injustes poursuites. Je ne sai ce que vous avez espéré en nous amenant ici; mais je me crois obligée de vous avertir que ni ma compagne, ni moi ne condescendrons jamais à vos infames desirs. Votre pouvoir est grand; mais le Ciel juste défenseur de l'innocence, saura rabaisser votre audace, si vous prétendez user du pouvoir que vous vous imaginez follement avoir sur nous. Votre démarche téméraire sera tôt ou tard punie; & si nos Parens avoient appris notre malheur, je puis vous assurer qu'ils auroient assez de cœur pour vous faire sentir que l'on n'insulte pas impunément

nément des filles de Condition.

Je vois bien à votre belle phisionomie, Madame, interrompit le Duc, que vous n'êtes pas du commun, & je vous avoue que c'est ce qui me rend votre conquête plus précieuse. Ne craignez pas cependant que j'entreprenne rien contre votre vertu; je veux travailler à gagner votre cœur, & selon moi, des plaisirs dérobés par violence, n'ont pas assez d'appas. Vous serez quelque jour forcée de me rendre justice, & ce que mes remontrances & mes services ne pourront faire, je l'attends du grand Maitre de toutes choses, c'est-à-dire, du tems. Au reste, je ne suis pas si criminel que vous vous l'imaginez; quiconque vous verra, Madame, ne m'accusera jamais d'avoir eu tort de vous garder en ma puissance, & comme je n'aurois peut-être pû réussir autrement, je suis bien pardonnable de m'y être pris de cette maniere.

Il est d'autres façons plus polies, repartis-je au Duc; un Prince bien né ne cherche jamais à plaire aux Dames en mettant en usage les moyens qui leur déplaisent. L'on peut aimer, rien n'est si digne d'un Seigneur tel que vous; mais loin

loin de rien entreprendre contre l'honneur d'une fille de naissance, l'on évite tout ce qui pourroit lui faire quelque peine, & l'on tache de discerner si on lui déplait ou si on ne lui est pas indifférent. Nous avons eu des exemples de ce que j'avance, & puisqu'un grand Monarque n'a pas cru s'abaisser en comblant le sexe de politesses & d'égards, je crois qu'un Prince ne se dégrade pas en recherchant le cœur de celle qui l'a touché, par l'honneur & la générosité.

Ma démarche vous tient furieusement à cœur, Madame, répondit le Duc; & à l'avouer de bonne foi, j'ai suivi l'ardeur de mon amour avec assez de vivacité; mais je ne m'en repens pas; je vous pardonne votre colère en faveur de la suite que j'espère m'être plus favorable; vous pouvez cependant jouir dans cette maison, de toutes les prérogatives dues à votre sexe. J'ai donné les ordres nécessaires pour que l'on vous procure tous les plaisirs imaginables, & je compte qu'au bout de quelque tems, touchée des égards que j'aurai pour vous, vous ne pourrez vous empêcher de me pardonner, & que vous ferez un peu moins la cruelle; c'est un tems que je

veux

veux bien vous accorder pour faire vos réflexions; mais sitôt qu'il sera expiré, je saurai de façon ou d'autre jouir de mon avantage. Il prononça ces derniers mots avec emportement, & il se retira ensuite. Je restai seule, & j'eus toute la liberté de verser un torrent de larmes.

Rozalie reçut aussi la visite du Duc: en sortant de me voir, il alla chez elle, & lui parla d'abord avec assez de douceur; mais voyant qu'il n'avançoit pas plus d'un côté que d'un autre, il employa tout ce que la colère put lui suggérer pour l'intimider, & la faire aquiescer à sa volonté. Votre amie est déjà rendue, lui dit-il, avec audace, & vous refusez de suivre son exemple. Vous voulez apparemment, Madame, vous faire prier: je ne suis guère de cette humeur; je vous avertis d'y songer, & de vous préparer à me voir venir demain vous ranger à la raison. Rozalie ne put en entendre davantage; elle s'évanouit, & après quelque tems étant revenue de sa frayeur, elle se trouva couchée dans un lit, & entourée de plusieurs femmes qui s'empressoient de la soulager.

Cette avanture lui paroissoit un songe, & elle avoit peine à croire ce qu'el-

le avoit entendu. Comment ſe peut-il faire, diſoit-elle en elle-même, que Julie ait ecouté la paſſion du Duc, elle qui aime tant le jeune Comte ? Les bienfaits l'auroient-ils aveuglée, ou la crainte d'être perſécutée l'auroit-elle fait aquieſcer aux ſollicitations d'un perfide ? Non, je ne puis croire un rapport ſi injurieux à ſa réputation, l'on me trompe, pour me ſéduire plus facilement. Et quand bien même cela ſeroit, je devrois eviter de ſuivre un ſi funeſte exemple. Armons-nous donc de conſtance ; le Ciel, le juſte Ciel qui n'opprime jamais les innocents, & qui ſecourt toujours à tems ceux qui l'invoquent, me retirera ſans doute de ce pas dangereux.

Cependant le Duc fâché de trouver tant de réſiſtance de part & d'autre, revint trouver Rozalie, & n'oublia rien pour la réduire ; il eut même la témérité de vouloir profiter de ſa foibleſſe, & d'en tirer avantage. Arrêtez ! lui dit-elle, en pouſſant un grand cri, & faiſant ſes efforts pour ſe dérober à celui qui tachoit de lui ravir ſon honneur ; arrêtez ! indigne ; craignez le couroux du Ciel, ſi vous n'ecoutez la voix de la Juſtice ! Ne comptez pas réuſſir dans votre deſſein ;

dessein; je préfererai la mort à un affront auquel je ne pourrai survivre. Le Duc fit en vain tous ses efforts pour l'attendrir, il ne put en venir à bout, & fut contraint de se retirer honteusement, & confus de n'avoir pû vaincre une fille.

Ces tentatives souvent réïterées faisoient bien voir qu'il y avoit tout à craindre pour Rozalie & pour moi, dans un lieu où nous ne pouvions attendre aucun secours. Il n'étoit pas possible d'instruire le Comte de Hainault de notre situation; nous ignorions même le nom du Chateau que nous habitions; je ne prenois aucun repos, parce que je craignois continuellement. Dans cet état, j'eus recours à la Prière; je devins pieuse par nécessité, & je me souvins que le Ciel exauce souvent les malheureux. Il me vint en pensée de faire un vœu que je n'eus pas cependant la force d'exécuter lorsque j'eus obtenu ce que je demandois. Je promis de retourner chez mes Parens si je sortois sans danger du lieu infâme où je comptois finir mes jours. Jamais je ne fus si fervente, & jamais je ne priai Dieu de si bon cœur. J'éprouvai bientôt l'assistance d'enhaut; & à l'heure que

je m'y attendois le moins, je vis naître une occasion favorable pour me sauver des mains de notre ravisseur.

Le Duc tomba malade, & la fiévre en moins de trois jours, le mit hors d'état de chercher à nous nuire; il devint même traitable, jusqu'au point de permettre que Rozalie vint me voir. Je payai sa démarche gracieuse par mille politesses, & je mis en usage, pour le piquer d'honneur, tout ce que la bienséance pouvoit me dicter. Je m'informai ponctuellement de sa santé, & je lui fis connoitre que plus j'avois sujet de me plaindre de lui, plus je voulois qu'il eut par-devers lui des preuves de ma générosité. Rozalie me fit d'abord la guerre sur cette manière d'agir; & elle fut tentée de croire, à ce qu'elle m'avoua, que le Duc avoit trouvé le moyen de me toucher. Je l'assurai du contraire, & après lui avoir protesté que ce que je faisois n'étoit que pour trouver jour à le combler, & à lui faire naitre le dessein de nous renvoyer; je la priai de croire que tout ce qu'elle me dit que le Duc lui avoit conté de moi, étoit faux, & n'avoit été avancé qu'uniquement pour la tromper s'il eut pû en venir à bout.

Quoi-

Quoiqu'il en soit, nous jouissions Rozalie & moi du plaisir de nous voir & de nous parler. Nous nous entretenions sans cesse du jeune Comte, & nous cherchions dans notre esprit quelque stratagême qui pût nous rendre notre liberté. Un jour que nous nous épuisions en de vaines recherches, il entra dans notre appartement un Gentilhomme du Duc, qui touché apparemment de nous voir captives, & réduites à la fâcheuse extrémité de subir le même sort que plusieurs jeunes filles qui nous avoient précédées dans notre belle prison, avoit résolu de nous fournir le moyen de nous sauver. Je fus d'abord surprise de voir un homme autre que le Duc, se présenter devant nous: je ne sus qu'augurer d'une telle visite; mais l'air respectueux avec lequel ce Cavalier nous aborda, me fit conjecturer quelque chose de favorable.

Rozalie ne pensoit pas de même que moi; elle craignoit que ce ne fut quelqu'ordre nouveau de nous séparer; & elle ne fut entièrement désabusée, que lorsque cet honnête homme, après avoir examiné si personne ne pouvoit l'entendre, nous parla en ces termes: Peut-être, Mesdames, mon arrivée vous est-

elle suspecte? peut-être craignez-vous que porteur d'ordre du maître de ce Chateau, je ne sois en même tems l'exécuteur de ses volontés injustes? Vous ne me rendriez pas justice si vous pensiez ainsi de moi. Il est vrai que j'ai l'honneur de lui appartenir; mais de tout tems son procédé m'a fort déplu, & je n'ai pu voir sans horreur exercer sur des personnes aussi respectables que vous, une tyrannie si odieuse & si punissable. Je viens donc vous offrir le moyen de vous sauver; & sans appréhender le ressentiment du Duc que je connois violent, je veux moi-même vous mettre en liberté, à condition que vous m'accorderez chacune une part dans votre estime.

Je crus que mes yeux me trompoient, & je ne pouvois me persuader que mes oreilles eussent véritablement entendu un discours si obligeant, dans une maison où l'on ne respiroit que l'air infecté des sales plaisirs d'un Seigneur sans Religion. Je bénis mille fois le Ciel qui nous envoyoit un tel homme, & je l'appellai notre libérateur. Je m'informai ensuite de la manière dont il falloit que nous nous comportassions pour tromper le Duc, & venir à bout de lui donner

le

le change. Nous concertames le tout fort prudemment, & nous promimes de faire de point en point tout ce qu'il plairoit à notre Gentilhomme de nous prescrire. Il nous apprit que le Duc, qui se portoit beaucoup mieux, avoit résolu de nous donner une fête, dans laquelle il vouloit étaler à nos yeux tout ce qu'il y a de plus beau & de plus séduisant; & qu'après avoir encore une fois essayé de nous séduire par douceur, il avoit juré nous réduire à ses volontés par la force & la violence, s'il étoit nécessaire.

Cette extrémité nous fit trembler; mais la promesse de notre brave Cavalier nous rassura bientôt. Que je meure à vos piés, Mesdames, continua-t-il, si je ne vous tire du malheureux pas où vous êtes tombées. J'ai prévu à tout ce qui pouvoit arriver, & je suis en état d'avertir quelques-uns de mes amis qui viendront de Paris pour m'aider dans mon entreprise. Là-dessus nous lui donnames l'adresse du Comte de Hainault; & nous le chargeames d'un Lettre pour lui rendre. Je lui démaillai dedans les persécutions que l'on nous faisoit souffrir, & le danger que notre honneur couroit. Il n'en fallut pas davantage pour le résoudre

dre à faire tous ses efforts pour seconder les desseins du Gentilhomme qui fit connoissance avec lui, & qui exigea de lui un secret éternel sur le service qu'il alloit lui rendre.

Le jeune Comte de Hainault étoit impatient de voir arriver le jour de notre délivrance; mille fois il lui prenoit envie d'attaquer le Duc; mais la chose n'étoit pas aisée: outre que ce Seigneur étoit encore renfermé dans l'intérieur de son Chateau, à cause de sa convalescence, il étoit entouré d'un nombre presqu'infini de courtisans qui trouvoient leur compte à favoriser lachement ses plaisirs désordonnés. Il fallut donc attendre, & etouffer le desir de se vanger. Nous fumes informées de l'impatience du Comte par le moyen du Gentilhomme qui fut chargé de tous les préparatifs de la fête que l'on devoit nous donner. Le Duc nous fit avertir de nous y disposer, & nous pria de dissiper notre chagrin, pour paroitre avec plus de charmes & de graces dans une assemblée qu'il ne convoquoit que pour notre plaisir. Nous répondimes à ses ordres avec toute la politesse apparente; & nous choisimes des robes ma-

magnifiques parmi celles qu'il nous envoya.

Le mot étoit donné pour exécuter notre dessein, & le stratagême fut résolu de cette manière: Le Comte, avec plusieurs des amis du Gentilhomme, devoit venir au Bal sur le soir, & tandis que quelques-uns amuseroient le Duc, les autres devoient nous mettre en liberté. La couleur de nos habits & de nos ajustemens fut réglée, & l'on tacha de prévenir tous les inconvéniens qui auroient pû naitre. Le jour arriva enfin, & l'on vit venir de toutes parts les équipages des personnes de condition qui avoient été invitées à ce divertissement. Le Duc en cela ne se comporta guère en homme d'esprit; il devoit craindre que parmi tant de monde Rozalie & moi ne reconnussions quelqu'un qui favorisât notre évasion. Nous lui avions assez témoigné le déplaisir que nous causoit notre esclavage; mais les plus honnêtes de ses Courtisans, qui étoient dans nos intérêts, loin de le détourner de ce dessein, l'y confirmèrent au contraire, en lui faisant entendre que la suite d'une telle fête ne pouvoit tourner qu'à sa satisfaction.

Le Duc s'en flatta, & ne prit que peu de précautions pour ne nous point laisser sortir. Dès le matin il vint nous rendre visite, & fut fort content de nous voir si bien disposées, en apparence, à ecouter sa flamme. La parole fut donnée pour le soir, & nous descendimes masquées dans une salle, où nous trouvames tout le monde assemblé. J'avois une robbe de moire d'argent, ornée de glands superbement travaillés, & garnie de diamans fort riches: ma coëffure consistoit en un leger bonnet relevé d'une égrette d'un prix considérable. Rozalie avoit aussi un ajustement fort distingué, qui se faisoit remarquer de tous les Spectateurs qui eussent voulu nous voir; mais l'on étoit convenu de ne se point démasquer, pour jouir d'une plus grande liberté. L'artifice commença à se faire entendre, & en même tems une symphonie merveilleuse, qui étoit composée des meilleurs instrumens de l'Opera de Paris. J'aurois sans doute pris beaucoup de plaisir à ce beau divertissement, si je n'eusse eu l'esprit occupé d'autre chose plus importante. Le Bal s'ouvrit enfin, & nous dansames chacune avec le Duc, qui ne cessoit de

nous

nous admirer, & qui étoit ce jour-là de bonne humeur, par l'espérance de voir enfin ses desseins satisfaits.

Cependant le Comte de Hainault n'étoit pas encore arrivé, & la plupart de ceux qui devoient l'aider, n'étoient point non plus venus. Je ne savois que penser; je n'osois l'accuser d'infidélité; mais du moins je blâmois sa négligence; puis lui rendant tout-à-coup justice, je m'en voulois d'être si prompte, & je m'armai de constance & de force. Je raisonnois ainsi en moi-même, lorsque Rozalie vient me dire que le moment de notre départ approchoit, & que le Comte alloit entrer. J'eus de la peine à ne pas faire éclater ma joie, & j'eus besoin de toute ma raison pour ne pas commettre quelqu'extravagance. A l'arrivée du Comte, chacun lui fit honneur sans le connoitre. Comme sa taille étoit majestueuse, & que ses habits étoient d'un goût merveilleux, on le prit pour un des prémiers Seigneurs de la Cour, & le Duc le reçut très gracieusement. Il dansa d'abord avec moi, & se fit admirer par la grace avec laquelle il s'en aquitta. Ensuite il demanda à la Compagnie la permission de danser une en-

trée extrémement difficile, dont il donna la Musique à la Symphonie. Pendant que tout le monde, & le Duc même, étoient attentifs à lui voir exécuter cette danse, on nous fit sortir adroitement de la sale, & monter dans des chaises de poste, qui nous conduisirent à Paris dans notre maison du Fauxbourg S. Germain, où le Comte, après avoir parfaitement bien joué son rôle, vint nous retrouver. Nous apprimes depuis que le Duc s'étant apperçu de notre évasion, & nous ayant fait chercher dans tout le voisinage, s'étoit répandu dans des discours désespérés, & avoit prononcé des sermens effroyables, qui prouvoient en même tems, & l'amour désordonné qu'il avoit conçu pour nous, & la corruption de son cœur.

Sitôt que je me vis en liberté avec mon cher Comte, je me livrai à toute la joie dont j'étois capable, Rozalie ne cessoit de nous féliciter sur notre heureux sort, qui nous rendoit à nous-mêmes dans le tems où l'on ne pouvoit guère compter de se revoir de longtems. Une seule chose cependant nous embarrassoit, & troubloit le plaisir que nous goûtions; c'étoit la crainte que le Duc ne découvrit

vrit notre demeure; & ne fit un mauvais parti au Comte, en le pourſuivant comme voleur. Nous primes donc la réſolution de lui renvoyer ſes ajuſtemens, & nous les lui fimes tenir avec toutes ſes pierreries, par une Dame de la Cour, à qui nous fimes part de notre avanture. Nous changeames auſſi de quartier, & depuis ce tems nous ne ſortimes jamais ſeules Rozalie & moi. Sous ces entrefaites le Comte de Hainault tomba malade, & nous fit douter quelques jours s'il en reviendroit. Il fut néanmoins bientôt hors de danger par les ſoins que nous en eumes, & par l'efficace des remèdes qu'un habile Chirurgien lui donna.

Lorſque le Comte fut entièrement rétabli, il ſongea à achever l'ouvrage qu'il avoit commencé il y avoit pluſieurs mois; il convint de tout ce qu'il falloit pour notre mariage, & la cérémonie s'en fit ſecrettement la nuit dans une Egliſe, qu'un Eccléſiaſtique affidé nous avoit déſignée. Je m'imaginai qu'il ne manquoit plus rien aux formalités, & je me livrai ſans réſerve à toute la violence de l'amour que j'avois pour le Comte. J'ignorois que tous ces embraſſemens ré-

réciproques étoient autant de crimes affreux dont la mémoire me fait encore rougir, & je ne favois pas que le mariage, qui par lui-même eft faint & refpectable, n'étoit plus pour nous qu'un tiffu d'horreurs & un cercle continuel de défordres & de fautes.

Nous étions à peine mariés, que nous apprimes que le Duc faifoit de nouveaux efforts pour découvrir l'endroit de notre demeure; il avoit mis en campagne plufieurs de fes domeftiques pour nous chercher. Quelques-uns nous trouvèrent; mais comme la plupart étoient dans nos intérêts, ils nous dérobèrent à la connoiffance de leur Maitre, qui tôt ou tard nous eût joué un mauvais tour s'il nous eût eus en fa puiffance. La vie du jeune Comte n'étoit pas non plus trop en fureté; un ennemi fi redoutable me faifoit craindre avec raifon; c'eft pourquoi j'engageai Rozalie à joindre fes prières aux miennes, pour prouver au Comte qu'il falloit quitter Paris, & le plus promptement qu'il fe pourroit faire, afin d'éviter le danger qui nous menaçoit. Nos prières furent ecoutées, & le Comte nous avoua que fon deffein étoit conforme au nôtre. Il fongeoit à nous

nous procurer un établissement honnête & plus sûr, en nous éloignant d'un pays où nous eussions bien pû être reconnus, & où nous courions plusieurs risques inévitables.

Il nous proposa de nous embarquer pour le Canada, où il avoit un riche Parent, qui sur ses vieux jours seroit charmé de le voir établi, & qui ne manqueroit pas de nous exhorter tous trois à demeurer avec lui jusqu'à sa mort. Nous fumes de son avis Rozalie & moi; & nous nous disposames à exécuter promptement ce projet. J'appréhendois à chaque instant que le Comte ne changeât d'avis, & je craignois que mes Parens ne fissent encore quelques tentatives pour découvrir le lieu de ma retraite, & ne vinssent à bout de me faire repentir à jamais de leur avoir désobéï, en me séparant de ce que j'aimois plus que moi. Notre voyage enfin fut conclu; nous primes tous les arrangemens convenables. Par bonheur l'argent, métal nécessaire dans ces circonstances, ne nous manquoit point : nous avions pour près de deux cens mille francs d'effets, & nous comptions trouver un secours considérable chez cet oncle du Canada. Nous

Nous renvoyames un de nos domestiques, nous n'en gardames qu'un ſeul qui nous devint fort utile dans la ſuite ; & au bout de plus de quinze jours de préparatifs, nous partimes de Paris, le dernier du mois d'Avril, & nous primes le chemin de Breſt, où nous devions nous embarquer dans un Vaiſſeau de la Compagnie qui devoit nous paſſer moyennant une ſomme d'argent dont nous étions convenus. Pendant tout le voyage j'appréhendois d'être rencontrée par quelqu'un de la connoiſſance de mes Parens, & je devins extrémement rêveuſe lorſque nous paſſames par un Village aſſez proche d'Horneville. Nous avions été obligés de prendre cette route pour nous rendre plus diligemment à Breſt, où nous devions nous embarquer avant peu. Rozalie fit tout ſon poſſible pour me ramener à cette prémière gayeté que notre départ de Paris m'avoit cauſée ; mais ſoit que la proximité du Pays paternel me fît trop d'impreſſion, ſoit que les malheurs qui nous menaçoient me cauſaſſent quelque ſecret preſſentiment, je demeurai tousjours enſévelie dans une profonde mélancolie, qui me faiſoit tout regarder d'un œil indifférent.

Si-

Sitôt que nous fumes arrivés à Brest, nous joignimes l'équipage, où nous trouvames un bon nombre d'honnêtes gens qui furent charmés de nous voir des leurs. Jamais peut-être compagnie ne fut plus gracieuse; nous nous promimes aussi beaucoup de plaisir pendant le voyage; & nous levames l'ancre un Vendredi matin sur les sept heures. Comme je n'avois jamais su ce que c'étoit que la Mer, au bout de deux jours je me trouvai tout d'un coup malade à la mort; je souffrois beaucoup, & je fis un corps tout nouveau. Rozalie, quoique plus aguerrie que moi, n'en fut pas quitte à meilleur marché dans la suite; elle se moquoit de mon mal; & m'exhortoit d'un air badin à souffrir patiemment. J'eus bientôt ma revanche; car j'étois à peine rétablie, qu'elle tomba à son tour, & éprouva que ce tribut, que l'on paye sur la Mer, ne laisse pas de causer bien des souffrances.

Une bonne partie de l'équipage subit la même loi; ce n'étoit de tous côtés que gens qui se croyoient aux portes de la mort, & qui souffroient d'autant plus, qu'ils ne voyoient personne plaindre leur mal. Le jeune Comte fut le dernier que

la maladie attaqua. Il s'y prépara en héros, & poussa le courage jusqu'au point de ne se pas plaindre comme les autres. Nous recevions tous les jours de lui les marques d'une amitié sincère. Il me chérissoit tendrement, & avoit pour Rozalie toute la considération possible. Nous eussions certainement été heureux le reste de nos jours, si le Ciel, qui sembloit nous avoir unis ensemble, n'eût prit plaisir à nous persécuter, ou, pour mieux dire, à nous punir du crime dont nous nous rendions coupables innocemment.

Avant notre mariage, je regardois tous les contretems qui nous arrivoient, comme autant d'épreuves envoyées par la Providence, pour nous faire acheter le plaisir de nous voir unis ensemble; mais depuis, je ne savois plus à quoi attribuer tous les malheurs qui nous accabloient. Je me souvenois bien d'avoir désobéi au Comte mon père, & d'avoir laissé la Comtesse ma mère dans un état déplorable: j'avois toujours devant les yeux l'alliance que j'avois faite contre leur gré; mais je ne concevois pas que l'opposition invincible qu'ils avoient montrée pour le mariage, fût fondée sur

la

la raison, & j'appellois caprice & entêtement, ce qui n'étoit en eux que justice & prudence.

Il y avoit déjà neuf jours que nous étions en Mer, & il ne nous étoit encore arrivé aucun évènement fâcheux, lorsque sur les deux heures après midi, nous apperçumes un petit nuage noir qui marchoit sur nous, & qui en très-peu de tems devint fort considérable, & nous annonça une tempête prochaine. Le Capitaine qui étoit au fait de ces sortes d'accidens, donna tous les ordres nécessaires, & tacha, mais envain, par sa prudence, de prévenir la suite funeste d'un naufrage. Bientôt le tonnerre se fit entendre d'une manière épouvantable, & les éclairs fréquents qui fendoient la nuée, servoient de lumière aux Matelots pour les guider dans leur manœuvre. Les flots devinrent en un moment extrêmement agités, & le vent souffloit avec tant de violence, qu'il fallut plier les voiles, & s'abandonner à la Providence.

Je me rappellai pour lors ce que j'avois entendu dire autrefois au sujet des Matelots; je les voyois tous extrêmement contrits, & leur morne silence m'effrayoit,

yoit, d'autant plus que je favois qu'il n'y avoit rien à craindre pendant qu'ils se répandoient en juremens. La tempête cependant ne diminuoit point, & on songeoit déjà à nous descendre en bas Rozalie & moi avec les autres femmes de l'équipage : mais la foudre tomba dans le moment que l'on donnoit ordre de nous faire retirer, & écrasa le Capitaine avec plusieurs autres personnes qui étoient au tour de lui. Le desordre se mit aussitôt dans le Vaisseau, & la terreur y étoit peinte par-tout. L'on ne savoit plus ce que l'on faisoit, & ce fut envain que le Comte tacha de ramener chacun à son devoir. La mort nous menaçoit, & l'eau entroit de toutes parts dans notre Batiment. Les uns se jettèrent à la Mer; & en cherchant leur salut dans ce vaste élement, ils y trouvèrent une prompte & triste mort ; & presque tous les autres s'enfermèrent lâchement, en attendant que le sort décidât d'eux: pour nous, nous suivimes le conseil du Comte; nous restames sur le Tillac, & nous nous recommandames à Dieu du meilleur de notre cœur.

Rozalie fut plusieurs fois tentée de se jetter à la Mer, & nous eumes bien de

la peine à la retenir. A quoi sert, nous disoit cette belle fille, d'attendre que la mort nous sépare tous les trois; puisque nous ne pouvons l'éviter, payons-lui de bon cœur le tribut de notre vie ; & prions-la de venir promptement à notre secours. Arrêtez, Rozalie, lui répartit le Comte, ne desespérez point de la Providence que vous venez d'invoquer avec nous: armez-vous de patience, & soyez persuadée que plus le danger est menaçant, plus nous devons espérer de la part de celui à qui les vents & la mer obéïssent. Elle se rendit enfin, & sa tranquilité devint si grande, qu'elle eut la constance de charger ses poches de biscuits, & nous en fit faire autant pour nous servir en cas de besoin.

L'orage commença enfin à se dissiper; mais la nuit qui lui succéda nous jetta dans un autre embarras. Nous sentions notre Vaisseau enfoncer, & de tems en tems nous entendions des cris lugubres qui nous annonçoient la mort de nos camarades. Le Comte cependant fit tous ses efforts pour nous empêcher de nous desespérer, & nous assura que le Batiment avoit rencontré heureusement un banc de sable qui l'empêchoit d'être en-

tièrement submergé : nous regardames cet évènement comme un véritable miracle, & nous remerciames Dieu de prolonger ainsi notre vie jusques à la pointe du jour, qui nous fit envisager avec horreur le danger où nous étions. En effet, l'on auroit peine à croire qu'un Vaisseau ait attendu le lever de l'aurore pour s'engloutir tout-à-fait.

Sitôt que le Comte eut apperçu, à la faveur du jour naissant, une espèce de pointe de Rocher à côté de nous, il nous détermina aisément à la gagner; nous y parvinmes sans peine. Le tems pressoit; car il ne restoit plus à notre Batiment que la largeur d'environ six piés qui n'étoit pas encore couverte d'eau; & nous ne fumes pas plutôt arrivés sur le Rocher, que nous vimes disparoître jusques aux mâts. En effet, il n'avoit differé si longtems à être entièrement submergé, que parce qu'il étoit soutenu d'un côté par un banc de sable inégal. Notre situation, pour être plus stable, n'en étoit guère plus avantageuse: de tout côté la mort nous menaçoit, & il est aisé de s'imaginer combien je me repentois alors d'avoir suivi un misérable penchant qui m'entraînoit vers ma perte.

Que

Que de réflexions ! que de sanglots ! Rozalie ne disoit pas le mot ; je ne faisois que soupirer ; le Comte seul paroissoit d'une constance inébranlable. Nous ne sommes pas nés pour périr au milieu des Mers, nous dit-il, d'un ton assuré ; le Ciel qui prend plaisir à nous persécuter, ne fait que nous éprouver ; & il nous eût infailliblement confondu avec le reste de l'équipage, s'il ne nous réservoit pas à quelqu'autre évènement.

Il nous exhorta ensuite à manger quelques morceaux de biscuits que nous avions emportés, & nous dit tout ce qu'il crut capable d'adoucir notre douleur. Quoique le jour nous parût extrémement long, & que l'impatience de découvrir quelque Vaisseau passager, nous fit couler de rudes momens, cependant il faut avouer que lorsque je vis approcher la nuit, je crus qu'elle alloit terminer ma vie, & qu'il me falloit préparer à rendre le dernier soupir. L'endroit que nous avions choisi pour la passer le plus tranquillement, étoit exposé à un vent froid qui rendoit la nuit des plus rudes ; & nos habits encore tout mouillés, ne nous donnoient guère de chaleur pour dormir. Nous en avions pourtant tous trois

grand besoin, & chacun de nous auroit desiré avoir le lit le moins commode, & qu'il avoit dédaigné autrefois.

Ce fut dans cette fâcheuse rencontre que nous éprouvames combien les gens du monde ont tort de faire les difficiles & d'affecter tant de délicatesse. Nous n'eussions pas entièrement rejetté les mets les moins exquis, & l'appartement le plus simple ne nous auroit pas déplû. Que ceux qui ont de la peine à s'assujettir aux loix de la nécessité, apprennent par mon exemple, qu'il n'est pas d'état plus misérable que celui de manquer de se voir sur le point de finir ses jours par une mort forcée. Il y avoit déjà plus de vingt-quatre heures que nous étions sur le Rocher, lorsque le Comte qui étoit sans cesse à la découverte, apperçut un Batiment qui faisoit voile vers nous.

Notre bonheur voulut qu'il s'avançât assez pour entendre nos cris. La curiosité de voir ceux qui l'imploroient de si bon cœur fit approcher le Capitaine, & il nous envoya une chaloupe pour nous mener à son bord. Nous y fumes reçus avec bonté, & nous crumes d'abord être tombés entre les mains de quelque ami de notre nation; l'habit François que

tous

tous les gens de cet équipage portoient, nous fit prendre le change, & nous nous apperçumes bientôt de notre méprise. Le Corsaire après nous avoir fait beaucoup de questions sur notre naufrage, nous fit promettre par son Interprête, de nous faire oublier nos malheurs, par les bonnes manières qu'il auroit pour nous.

On nous sépara cependant tous trois, & on nous donna à chacun ce qui pouvoit nous rétablir. Le barbare ignoroit que la seule présence du Comte étoit capable de me conserver la vie; il ne savoit pas qu'il étoit mon époux, & peut-être avoit-il des vues. Je m'apperçus de sa passion dans une visite qu'il me rendit, & pendant laquelle il ne détourna pas ses yeux de dessus moi: son Interprête me fit un long & ennuyeux discours pour me préparer à bien recevoir son maitre; mais je ne répondis à tout son verbiage, que par des larmes & de profonds soupirs. Aprés avoir resté deux heures à me contempler, le Corsaire se retira dans sa chambre avec son Interprête, en raisonnant ensemble sur le moyen de me faire consentir à son amour. J'admirai dans ces hommes barbares, un fond de timidité, qui les rendoit comme immobiles.

biles. Braves & intrepides dans les combats, je ne pus concevoir qu'ils puissent paroitre si timides devant une femme.

Le barbare revint une autre fois à la charge, & fit envain tous ses efforts pour me rendre sensible à son amour. Desespérant de me ranger à sa volonté, il tourna toutes ses attentions vers Rozalie, qu'il trouvoit, avec raison, extraordinairement belle. Sous ces entrefaites, nous arrivames au lieu où le Corsaire avoit coutume de relacher pour se défaire d'une partie du butin qu'il avoit fait. On nous fit descendre dans un Bourg assez peuplé, & l'on nous conduisit dans une riche maison, où nous trouvames toutes les commodités qui sont d'usage en France. Là nous restames quelques jours assez tranquiles. Le jeune Comte, qui étoit fort & vigoureux fut destiné à des ouvrages grossiers; & Rozalie fut gardée dans un appartement qui donnoit vis-à-vis du mien.

Nous avions quelquefois la consolation de nous parler; mais ce n'étoit qu'aux heures que notre Patron étoit sorti. Sa passion enfin pour Rozalie s'accrut jusqu'à un tel point qu'il ne put y résister. Il avoit parlé plusieurs fois à cette aimable fille,

fille, & les réponses spirituelles qu'elle lui avoit faites, avoient beaucoup augmenté son amour : il y a tout lieu de croire que ce fut cet Amour qui fut cause que le Corsaire fit des progès extraordinaires dans la Langue Françoise, que son Interprête lui apprit pour être plus à la portée de répondre à celle qu'il aimoit.

Trois mois s'étoient déjà passés sans que nous eussions reçu des nouvelles du Comte. Je ne pouvois vivre sans lui, & je me résolus de parler à notre Patron, pour l'engager à me permettre de voir mon époux. Je le trouvai un jour de bonne humeur ; je m'approchai de lui, & après m'être adroitement dérobée à de certaines caresses qu'il voulut me faire, je lui déclarai que j'étois mariée, & même que ma grossesse commençoit à avancer ; je lui demandai la grace de voir le Comte, & je me servis du nom de Rozalie pour l'engager à ne me pas refuser. Vous serez contente, Madame, me répondit le Corsaire ; je suis plus votre ami que vous ne pensez, & il ne tient qu'à vous & à votre belle compagne de rester ici, & de finir vos jours avec moi : aussi-bien je commence à être las du métier d'affronter les dangers que l'on court sur

la

la Mer; j'ai du bien assez, & je le partagerai volontiers avec vous si vous le jugez à propos.

Je répondis à cette politesse barbare avec des sentimens de reconnoissance que je remarquai être fort agréables au Corsaire. Je vis alors que la douceur gagne les cœurs les plus indomptables, & que l'homme le plus sauvage s'accoutume peu à peu à être flatté. J'obtins de notre Patron ce que je lui avois demandé, & je reçus la visite du Comte que je trouvai pâle & défiguré. La fatigue & le travail l'avoient rendu méconnoissable, & il m'avoua qu'il s'étoit imaginé de ne nous jamais revoir. Rozalie lui fit beaucoup d'amitié, & lui promit de faire tout son possible pour persuader au Patron de le retirer de l'état misérable où elle le voyoit réduit. Il éprouva bientôt le pouvoir que sa recommandation avoit sur l'esprit du Corsaire; car on le mit aussitôt à la tête d'affaires assez importantes, & on lui donna l'inspection sur un grand nombre d'Esclaves qui furent charmés de trouver un maitre si humain.

Cependant la conquête de Rozalie étoit toute l'ambition du Corsaire; il faisoit

soit toujours de vains efforts pour lui prouver d'oublier sa sagesse, & quoiqu'il fut fort aimable de figure, & qu'il commençât à contracter des manières plus polies qu'à l'ordinaire, la vertu qui faisoit le plus bel appanage des graces de Rozalie, étoit encore assez forte pour la contenir dans les bornes du devoir, & de ce qu'elle avoit promis à la mémoire de l'infortuné Milord. Il arrive néanmoins un tems que les plus belles résolutions s'évanouissent, & que la tentation s'emparant d'un cœur foible, renverse en un instant l'ouvrage de plusieurs années.

Ce n'est pas que je veuille inferer delà que Rozalie ait succombé aux sollicitations du Patron; j'ai eu trop de preuves de sa bonne conduite, pour l'accuser d'un pareil crime; mais si j'en veux croire le rapport de quelques Esclaves qui me contèrent plusieurs histoires, sans doute faites à plaisir, & inventées pour me divertir ou m'épouvanter, elle eut des raisons pour ecouter le Corsaire, & elle crut pouvoir se dispenser en sa faveur du serment qu'elle avoit fait. Je rapporte l'histoire telle qu'une jeune fille me l'a apprise, sans y ajouter plus de foi que je ne dois.

Ro-

Rozalie, selon qu'on voulut me le persuader, n'étoit pas fâchée d'être aimée d'un homme tel que Ragu-Sylene, c'étoit le nom du Corsaire: elle lui avoit souvent entendu dire des choses fort obligeantes; & les femmes ne haïssent pas aisément ceux qui vantent fort leur beauté. Ragu-Sylene s'étoit pratiqué un appartement à côté de celui de la belle Rozalie, & prenoit plaisir à la contempler à son aise, lorsqu'elle croyoit n'être vue de personne. Elle ignoroit cette communication, & agissoit comme une personne qui ne se croit point examinée. Ce fut sans doute dans ces regards dérobés que le Corsaire trouva la source d'un amour qui devint si violent, qu'il ne put enfin s'empêcher d'éclater.

Un jour que la chaleur de l'Eté se faisoit sentir plus qu'à l'ordinaire, & que selon la coutume du Pays les femmes prenoient le bain dans leur appartement, l'on proposa à Rozalie de se conformer à cette coutume; elle accepta volontiers la partie, & l'on prépara tout ce qui étoit nécessaire. Il faut remarquer que dans presque tous les appartemens, il y a des bains qui servent à se rafraichir pendant l'Eté. Ragu-Sylene étoit caché dans

la

la même chambre, & attendit que Rozalie fut entièrement deshabillée pour se présenter devant elle. Rozalie qui à des graces infinies joignoit un esprit vif & judicieux, s'entretenoit avec une de ses femmes de la prestance de Sylene, & lui demandoit si elle croyoit véritablement qu'il l'aimât. Oui, il vous aime, répondit-il sur le champ en se montrant & approchant vers le bain; & votre mérite l'a su charmer à un tel point, qu'il expire à vos yeux si vous faites la cruelle.

La surprise & le desordre où Rozalie se trouva, l'empêcha de répondre un seul mot; elle voulut dérober aux yeux de son Amant tous les charmes dont la vue ne servoit qu'à le rendre malheureux; mais il la retint, & l'empêcha de sortir; ensuite ne pouvant rien gagner par douceur, il la menaça, & sortit pour réflechir au parti qu'il avoit à prendre. Un air furieux & des paroles menaçantes annoncèrent à Rozalie de nouvelles persécutions: d'abord elle prit la noble résolution d'opposer à la brutalité de Sylene toute la fermeté que sa vertu lui promettoit; mais bientôt faisant réflexion au mérite du Corsaire, elle jugea qu'il étoit plus à propos de l'adoucir,

pour

pour détourner l'orage qui étoit prêt à fondre sur sa tête.

Le Corsaire cependant apprenoit, par le moyen des femmes qu'il avoit mises auprès de Rozalie, tout ce qui se passoit dans l'appartement de cette belle fille: il savoit ce qu'elle avoit dit pendant le jour, & il faisoit de tems en tems de nouvelles tentatives pour retrouver l'occasion dont il s'accusoit d'avoir su si mal profiter. Il la retrouva en effet; & si j'en crois les rapports, elle fut plus favorable; car étant entré dans la chambre de Rozalie, un jour qu'elle s'étoit jettée sur un lit de repos, il ménagea si bien sa bonne fortune, qu'elle ne s'apperçut de la tentative du Corsaire, que lorsqu'il ne lui fut guère possible de lui résister. Sylene parfaitement satisfait de la complaisance de Rozalie, la combla de bienfaits; il lui choisit les plus belles pierreries, & lui en fit présent; à sa considération il soulagea un peu ma peine, & je dus à sa faveur le retour de mon cher Comte.

Il y avoit en effet, assez d'apparence à croire le Corsaire heureux; Rozalie avoit un empire sur son esprit qui pouvoit la faire soupçonner de répondre à ses

ses feux : elle étoit toute couverte de diamants, & les plus belles femmes du *Pays* la regardoient d'un œil jaloux. Mes soupçons alloient toujours en augmentant ; je résolus de me satisfaire, & je lui dis naturellement ce que je pensois à ce sujet, un jour que Ragu-Sylene m'avoit donné permission de lui rendre visite. Elle m'assura que ce bruit étoit faux, & qu'elle n'avoit jamais permis la moindre liberté au Corsaire, dont elle m'avoua qu'elle avoit étudié avec tant de progrès à connoitre l'esprit, qu'effectivement elle le tournoit à sa faitaisie. Je me payai de cette réponse, & je rejettai souvent les pensées desavantageuses qui me venoient à son sujet.

Que de gens, faisant peu de réflexion au scandale qu'ils causent, & pensant peu aux suites des préjugés que l'on se forme, font tort à leur propre réputation ! Souvent fort innocens dans la conduite, & exempts des crimes grossiers qu'on leur impute, ils tombent dans l'excès de ne pas cacher avec assez de soin les apparences trompeuses qui peuvent faire gloser le monde. Car c'est ordinairement à des dehors que l'on s'attache, & l'on juge le plus souvent sur des apparences qu'un

peu de prudence peut rendre plus ou moins favorables.

Il y avoit déjà près d'un an que notre captivité duroit ; j'étois accouchée d'une fille que j'élevois & nourrissois avec beaucoup de soin ; cet enfant m'avoit pensé causer la mort par mille accidents qui m'arrivèrent pendant ma grossesse ; entr'autres une peur pensa me devenir funeste. J'entendis une nuit quelqu'un qui se plaignoit extraordinairement, & comme je ne dormois pas encore, je m'étois amusée à écrire quelques particularités de ma vie : j'avois à peine commencé, que je vis tout-à-coup tomber sur mon papier plusieurs goutes de sang, ce qui me jetta dans une surprise très grande : comme les femmes sont assez portées à faire des applications funestes au plus simple évènement, je m'imaginai d'abord que quelqu'un de mes Parens souffroit actuellement une mort subite ; mais j'eus tout lieu de me desabuser, & j'appris dès le moment même qu'un fils venoit de massacrer sa mère dans la chambre qui étoit au-dessus de la mienne.

Le plancher étoit extrémement mince, & étoit percé en quelques endroits ; il n'est pas surprenant par conséquent

que

que le ſang trouvant quelque ouverture, tombât juſtement ſur mon papier qui étoit deſſous. Je me levai toute tremblante, & je demandai du ſecours à pluſieurs Eſclaves qui logeoient à côté de moi. Cet évènement les ſurprit tous, & l'on éveilla Ragu-Sylene qui vint lui-même examiner la choſe. Il vit comme nous tomber du ſang, & il ordonna à pluſieurs domeſtiques de l'accompagner juſqu'à l'appartement d'enhaut. Le bruit que les Allant & venant faiſoient, avoit tellement effrayé le meurtrier; que n'oſant ſortir dehors par la porte, il ſe jetta par la fenêtre. Ragu étant entré, apperçut les triſtes morceaux du cadavre d'une de ſes parentes, & à côté d'elle, une jeune fille à demie égorgée. Le Barbare ne put s'empêcher de s'attendrir à un ſpectacle ſi affreux; il fit chercher avec ſoin l'indigne fils qui avoit ainſi maſſacré ſa mère & ſa ſœur.

On n'eut pas grande peine à le trouver; il reſpiroit encore, & vécut aſſez longtems pour avouer ſon crime & endurer des tourmens horribles. Cet infame mortel ſe voyant hors d'eſpérance de pouvoir jamais échapper au ſupplice qu'on lui préparoit, déclara une infinité

de crimes qu'il avoit commis avant d'exécuter son dessein. Sa jeune sœur qui étoit extrémement belle, l'avoit tenté depuis longtems. La grande familiarité qu'ils avoient ensemble lui fit naitre le desir de contenter sa passion à quelque prix que ce fût. Il lui parla en Amant, & n'en fut point ecouté; il mit ensuite en usage plusieurs moyens qui devinrent tous inutiles par la prudence de la fille, qui n'eût peut-être pas refusé les avances de quelqu'autre que son frère. Elle se plaignit même à sa mère des discours impudens que son frère lui tenoit, & ne lui cacha pas les différentes tentatives qu'il avoit faites pour lui ravir son honneur.

Au-lieu de reprendre rigoureusement son fils, la mère rebuta sa fille, & la traita de ridicule, de s'imaginer que son frère eût de l'amour pour elle. Le sang en effet, paroissoit devoir empêcher les soupçons, & il arrive rarement qu'une parente à un degré si proche, excite la passion d'un frère jusqu'au point de lui faire oublier son devoir. La mère vit cependant bientôt qu'elle avoit eu tort, & elle ressentit peu de tems après les tristes suites d'une débauche outrée. En effet, ce

jeune homme se croyant autorisé par le silence de sa mère, s'avisa de donner un breuvage à sa sœur qui l'assoupit malgré elle. Il profita ensuite du peu de résistance dont elle étoit alors capable, & après avoir assouvi sa brutalité, il la laissa dans un état déplorable, & nageant dans le sang que la violence qu'elle avoit soufferte lui avoit fait répandre.

D'un crime l'on passe aisément à un autre; l'exemple de ce frère dénaturé le prouve invinciblement. Sa sœur que la douleur avoit réveillée, se mit à crier de toutes ses forces, sans que personne vînt à son secours. La mère néanmoins avoit entendu quelque chose, & se préparoit à aller voir chez sa fille ce que ce pouvoit être. Pendant ce tems, le brutal qui avoit violé sa sœur lui enfonça un couteau dans la gorge, & croyant l'avoir entièrement tuée, il prit le chemin de la porte, où il rencontra sa mère, qui appercevant le beau chef-d'œuvre que son fils venoit de faire, se mit en devoir d'appeller quelqu'un. Celui-ci la prévint, & s'étant saisi d'une hache qu'il trouva sous sa main, il fendit la tête de sa mère, & la coupa après en plusieurs morceaux; ce qu'il ne put exécu-

ser sans faire quelque bruit, & sans répandre beaucoup de sang.

Une action si dénaturée méritoit bien un chatiment proportionné, & les plus rudes peines paroissoient trop douces au Corsaire qui se trouvoit le Juge de ce qui se passoit dans sa maison. La Loi du Pays lui accordoit le privilège de prononcer despotiquement en matière de violence. Le miserable auteur d'un si mauvais coup fut condamné à avoir la peau découpée, & on lui arracha ensuite les entrailles. Son corps fut après jetté au feu, & l'on remarqua qu'il ne mourut qu'au milieu des flâmes. J'admirai dans ce jugement la justice du Corsaire Ragu-Sylene, & j'appris depuis que Rozalie l'avoit conseillé dans cette affaire. Par cette conduite j'aurois eu sujet de conclure quelque chose au desavantage de Rozalie; mais je ne voulus point m'arrêter aux soupçons qui me paroissoient plus fondés de jour en jour.

Tous les Habitans de notre Bourgade furent très sensibles à cet accident; la justice qu'on venoit de faire du meurtier fit beaucoup d'honneur à notre Corsaire, & je vis dans cet homme barbare un amour pour tout ce qui tenoit de la probité.

bité. Cependant la sœur du criminel donnoit quelque espérance de guérison. Les blessures qu'elle avoit reçues, pour être considérables, n'étoient pas mortelles. On ne put lui cacher la double perte qu'elle avoit faite en moins de trois jours, de sa mère, & de son frère. Quelque cher que lui fut son honneur, elle fut extrémement touchée au récit du tourment que ce dernier avoit souffert par rapport à elle: le cœur de cette fille étoit bon; Rozalie, quoiqu'assez occupée de son amour, lui parla de la Religion Chrétienne lorsqu'elle fut entièrement guérie. Elle réussit à lui persuader quelque chose; & si elle n'en fit pas une Sainte, comme elle l'espéroit, du moins lui fit-elle croire tout ce qu'elle croyoit elle-même; peut-être n'étoit-ce que la superficie de la Religion qui ne conserve guère sa pureté dans la bouche d'une fille passionnée.

Ragu-Sylene fut bientôt du nombre de ceux que la nouveauté du Christianisme saisit du desir de l'embrasser. Soit par justesse d'esprit, soit par complaisance, il se fit instruire, & Rozalie lui servoit d'Apôtre, & travailloit fréquemment à éteindre en lui la force de la concupis-

 cence.

cence. Il n'est pas surprenant qu'après avoir satisfait les sens, les pensées de morale ne fassent quelque leger effet. La conversion de Ragu-Sylene ne laissa pas d'aller loin, & l'indulgence plenière de tous ses desordres passés qu'il confessoit apparemment fidèlement aux genoux de Rozalie, dépendoit d'une condition qui étoit de nous remettre en mer sur un bon Vaisseau qui nous conduisit en Canada; selon leur Géographie, il n'étoit éloigné de l'endroit où nous étions, que d'environ deux cens cinquante lieues. Il y a tout apparence que la belle Rozalie commençoit à se dégoûter de l'amour refroidi du Corsaire, & que l'inconstance qui nous rappelle souvent à exécuter le parti qui nous flattoit le moins d'abord, lui fit naitre dans l'esprit le desir de voir le Canada.

Son dessein réussit parfaitement; elle prouva à Ragu-Sylene que sa générosité & sa grandeur d'ame étoient engagées dans cette action. Elle lui demanda sa liberté & la nôtre, & lui promit de revenir avant l'espace de deux années, lui montrer qu'il étoit gravé plus profondément dans son cœur qu'il ne pensoit. La proposition de quitter le Pays surprit extraor-

traordinairement le Corsaire: il ne jugea pas à propos de consentir à un si cruel départ, & ce ne fut que par un stratagême, que l'on vint à bout de tirer de lui la permission de nous embarquer.

Rozalie, entr'autres choses, lui ayant fait le détail des belles qualités qui distinguent nos Rois d'avec tous les Souverains de la Barbarie, & lui ayant fait valoir la beauté du sacrifice qu'il pouvoit faire, & qui le feroit ressembler de très près à ces grands Monarques de la Chrétienté, réussit plus en favorisant la vanité du Corsaire, que si elle eut employé les prières les plus pressantes. Le Barbare qui commençoit à s'accoutumer au langage François, fut pris à l'ameçon qu'on lui jettoit; il résolut de faire ce que l'on exigeoit de lui: & comme cela lui coutoit infiniment, il vint trouver un jour Rozalie, & après avoir affecté un air de noblesse qu'il imitoit assez bien, il lui parla en ces termes:

Depuis le tems, belle Rozalie, que votre malheureux sort vous a fait tomber entre mes mains, ou pour mieux dire, depuis que ma bonne fortune m'a rendu possesseur d'un si précieux trésor, je me persuadois être entièrement heureux. L'u-

tilité dont m'ont été vos sages conseils ; & le desir que j'avois de m'instruire de votre propre bouche, des devoirs de la société humaine, m'ont fait presque changer de caractère, en changeant ma manière de vivre. Bientôt connoissant le fort & le foible de mon cœur, & conduisant mon esprit au gré de votre volonté, vous avez fait de moi tout ce que vous avez voulu. Vous m'avez donné du goût pour la vertu ; vous m'avez eclairé l'esprit, & en même tems que vous m'inspiriez de l'amour, vous me tiriez charitablement des épaisses ténèbres où l'erreur m'avoit plongé dès ma naissance.

Je croyois que vous vous feriez une loi de passer vos jours dans l'abondance, & je me flattois que vous ne laisseriez pas votre ouvrage imparfait ; mais je m'apperçois bien que je me suis trompé, & que je vais reprendre mes prémières erreurs, parce que je n'aurai plus la divine Rozalie pour m'empêcher de retomber. Falloit-il donc me devenir si utile, pour exiger plus facilement de moi tout ce que vous vouliez ! Miserable Ragu, que vas-tu devenir ! Loi fatale qui m'ordonne de me punir en vous accordant votre départ ! Pourquoi n'attachez-vous pas

pas d'autre récompense à vos services, ou plutôt pourquoi fites-vous connoitre à mon cœur la noblesse des sentimens François, moi qui ne ressentois que de l'amour ?

Toujours barbare, j'eusse été inflexible à vos prières ; & toujours injuste, j'eusse trouvé le moyen de vous retenir ici malgré vous ; mais puisque vous le voulez, belle Rozalie, & puisque votre inclination vous porte ailleurs, partez, & tenez-moi quelque compte du sacrifice que je vous fais de vous-même, comme de la chose qui m'est la plus chère au monde. Emmenez avec vous votre aimable compagne, son époux, & le fruit de leur amour ; & conservez pour l'infortuné Ragu-Sylene, ce que vous ne pouvez guère lui refuser sans injustice, je veux dire un peu d'estime.

Votre procedé, reprit Rozalie, a été si honnête, & la manière dont vous nous avez traités nous est si agréable, que nous n'oublierons jamais les obligations que nous vous avons. Par-tout, Seigneur, où notre sort nous conduira, nous publierons votre générosité & votre grandeur d'ame. Je prie le Ciel de vous combler de mille bienfaits, & je souhaite

te que vous viviez longtems, afin de jouir du salaire de la vertu qui a pour vous tant de charmes. Soyez même persuadé que si des affaires très importantes ne nous engageoient à quitter ce Pays, nous y resterions volontiers; mais vous n'ignorez pas que c'est une chose bien dure d'être éloigné de sa Patrie, & privé de la vue de ses Parens. Je vous ai déclaré d'abord que notre dessein avoit été de rejoindre un oncle au Canada, & que nous y serions établis à présent, si la fortune qui n'est autre chose que la Providence, n'en eût résolu autrement. En effet, nous vimes en un instant tous nos desseins échouer, & nos espérances détruites. La tempête brisa notre Vaisseau, & bientôt la mort nous fit craindre ses coups. Nous vous trouvames heureusement, & j'aurois tort de me plaindre de la clémence dont vous avez usé à notre égard.

A présent donc qu'il y a déja longtems que nous demeurons ici, & que votre cœur porté naturellement vers la justice, trouve l'occasion d'obliger quelqu'un, souffrez, Seigneur, que nous poursuivions notre route, & que nous apprenions à toute la Terre, les obligations

que

que nous avons à Ragu-Sylene. Ce discours extrémement flatteur fut prononcé avec tant de grace, que le Corsaire résolut de faire préparer un Vaisseau tout exprès pour conduire Rozalie & sa compagnie jusqu'au Canada. Nous apprimes notre départ huit jours avant qu'il arrivât. Tout ce tems fut passé en plaisirs & en divertissemens. Le seul Corsaire n'étoit pas content, & sentoit sans en rien dire, les prémières atteintes d'une fiévre qui devoit lui devenir funeste.

Il nous donna un repas magnifique, pour nous dire adieu; & fit tout au monde ce qu'il put imaginer pour nous faire rester avec lui; mais toutes ses prières furent vaines; & notre refus l'ayant saisi d'admiration & de chagrin, il tomba malade tout de bon, & se trouva si mal au bout de deux jours, qu'il mit promptement ordre à ses affaires par les conseils de Rozalie. La maladie de Ragu-Sylene ne changea rien à notre départ; lorsque tout fut prêt, nous nous embarquames avec plusieurs passagers, & un grand nombre de Soldats pour nous accompagner. Enfin nous levames l'ancre, & nous perdimes bientôt de vue un Pays dont nous n'avions pas lieu de nous plaindre.

Nous

Nous prenions la route du Canada, & le tems ſerein nous faiſoit eſpérer un heureux voyage, lorſqu'une fâcheuſe rencontre nous fit voir que nous n'étions pas encore hors de danger. C'étoit un Vaiſſeau qui arboroit pavillon Hollandois, & qui à ſa manœuvre paroiſſoit vouloir nous attaquer. Le Capitaine qui nous conduiſoit, étoit un vieux Lieutenant du Corſaire Ragu-Sylene. Cet homme étoit intrépide, il s'apperçut bien qu'il falloit ſe défendre; il donna des ordres précis pour recevoir l'Ennemi, qui commença à nous ſaluer d'une bordée de canon. Le Comte qui bruloit d'envie de ſe diſtinguer par quelque belle action, fut d'abord fâché d'être obligé de combattre contre des Hollandois; mais ayant appris de la bouche même du Capitaine que le pavillon étoit faux, & que cette ruſe étoit aſſez en uſage en mer, où les Corſaires cherchent à tromper par mille ſtratagêmes; il ſe diſpoſa à faire éclater ſa bravoure & ſon courage.

L'on commença par nous mettre Rozalie & moi à couvert de l'inſulte. Je tenois entre mes bras le précieux gage de l'amour du Comte, & je tremblois qu'il ne lui arrivât quelque fâcheuſe cataſtrophe.

phe. Le bruit du canon retentiſſoit de toutes parts, & les Vaiſſeaux tentèrent d'aller à l'abordage. Le feu étoit continuel, & l'artillerie fut ſervie de part & d'autre avec une ardeur égale. Les nouveaux Corſaires manquèrent deux fois d'accrocher notre Vaiſſeau, & nous euſſions infailliblement évité de tomber entre leurs mains, ſans un malheureux coup de vent qui nous pouſſa ſur eux, & qui leur favoriſa l'abordage. Le combat alors devint terrible. Le Comte ſe trouvoit par-tout. Par-tout il rangeoit à ſes piés ceux qui comptoient avoir remporté la victoire. Le Capitaine, quoiqu'extrémement âgé, ne laiſſoit pas de combattre vaillament; mais il y ſuccomba à la fin, & le Comte, qui ſoutenoit l'endroit qui avoit le plus beſoin de défenſe, ſe trouva inſenſiblement entouré d'un nombre prodigieux d'Ennemis, qui ne lui laiſſant pas le tems de ſe connoitre, le mirent plus d'une fois en danger de perdre la vie.

Cependant malgré l'avantage que les Ennemis remportoient par la mort du Capitaine, il s'en fallut fort peu qu'ils ne ſe retiraſſent ſur leur bord; le grand nombre des bleſſés de leur côté les épouvan-

tòit,

tre Vaiſſeau, & continuer le commerce qu'ils font d'Eſclaves.

Comme nous nous étions attendu dès le commencement, à ſubir la loi du ſort, nous ne fumes point ſurpriſes de cet arrêt. Le jeune Comte de Haynault paroiſſoit ſeul plus foible que nous, & la crainte de nous voir ſéparer le deſeſpéroit. L'impoſſibilité de faire autrement, nous fit prendre le parti de patienter, & la diverſité des avantures qui nous avoient déja ſéparés, & réunis pluſieurs fois, nous fit croire qu'il viendroit enfin un jour où nous ſerions en état de nous réjouir de notre bonheur, & de nous retracher nos malheurs pour nous ſervir d'entretien.

Je me trompois; car je touchois au fatal moment auquel mes peines alloient devenir incurables; l'eſpérance ne devoit bientôt plus être de ſaiſon, & la ſeule perſpective que j'avois devant moi, n'étoit ſemée que de ſoupirs & de larmes. Nous avions déja paſſé pluſieurs jours ſur le bord ennemi, & nous n'avions aucun lieu de nous plaindre des manières de notre Capitaine; la ſeule vue de l'avenir nous troubloit. Rozalie commençoit à ſe repentir d'avoir attaché ſa deſtinée à la mien-

mienne; & apparemment que la privation du plaisir qu'elle avoit goûté chez Ragu-Sylene, lui coutoit plus que tout le reste. Je l'ai en effet entendu dire plus d'une fois à cette belle fille: Que n'ai-je accepté l'offre qu'il me faisoit de rester avec lui! je pouvois me flatter de lui plaire, & j'eusse procuré par-là à mes compagnons de misère un établissement plus solide que celui qu'ils veulent aller chercher au Canada, où nous n'aborderons jamais.

Le mal étoit fait, il n'étoit plus possible de le réparer: & c'est justement dans l'impossibilité que l'on trouve la source des plus grandes mortifications. Nous arrivames enfin en Egypte. Là nous fumes confondus avec plus de deux cens Esclaves, dont les uns avoient été pris sur mer, & les autres dans un combat de terre, qui s'étoit livré il y avoit plusieurs mois. Le jour du marché général fut déterminé à notre arrivée. Nous étions seize, tant hommes que femmes, & l'on nous fit tous assembler dans une grande place, où il nous fallut subir la loi du monde la plus affligeante.

Dès la veille on nous sépara de nos compagnes, & on nous distribua dans

de grandes chambres où on nous obligea de nous dépouiller de nos vêtemens. Je fus une de celles qui apporta le plus de résistance à une coutume si extraordinaire pour moi; mais on m'épargna bientôt la peine de le faire moi-même. Je fus deshabillée en un instant, & qui pis est, je fus conduite avec celles de ma classe, qui étoit la prémière, dans la grande Place, pour y être exposée ainsi toute nue, à la vue des Marchands & des Commissionnaires, qui devoient venir nous marchander. Ma consternation étoit des plus grandes. A peine pouvois-je me soutenir: les larmes couloient abondamment de mes yeux, & la honte pensa me couter la vie.

Je fus cependant marchandée, & l'on fit de moi une somme assez considérable. Celui qui vouloit m'avoir, m'examina de la bonne manière, & après s'être abouché avec le Capitaine, il donna le prix convenu, & me fit couvrir à ma prière, d'un grand drap, qui me déroboit à la vue des curieux, qui viennent en grande foule dans cet endroit. J'avois vu vendre pareillement bien des hommes, mais je ne savois ce qu'étoit devenu le Comte; il n'étoit pas possible

de

de lui donner de mes nouvelles, & je fus près de quinze jours sans oser former l'espérance de le revoir. Sitôt que je fus vendue, & que l'on m'eut conduite au logis de mon acheteur, on me fit entrer dans une belle chambre, où l'on me laissa quelque téms toute seule. Les réflexions me vinrent d'abord en abondance, puis un peu après je m'évanouis, & tombai sur le plancher, où l'on me trouva toute étendue, sitôt qu'on fut entré pour me présenter des vêtemens.

Le Commissionnaire de Zamir, qui étoit le Seigneur Egyptien pour lequel j'avois été achetée, ayant été averti de l'état où j'étois, accourut promptement, & me fit apporter tous les soulagemens usités dans ce Pays, entr'autres choses il me donna d'une eau qui me fit ouvrir les yeux; & me contraignit par sa force, à desserrer les dents pour avaler une liqueur qui m'empêcha de m'assoupir davantage. Cet homme, jaloux de l'aquisition qu'il avoit faite, étoit au desespoir de me voir si triste. Rappellez, me dit-il, en langue Franque, rappellez vos esprits, & préparez-vous à paroitre devant le plus beau Seigneur que l'on voie en Egypte. Je vous ai destinée pour

ses plaisirs, & je crois que vous lui plairez infiniment. Je lui fais aujourd'hui le plus beau présent qu'on lui ait jamais fait. Vous êtes la brune la plus accomplie que j'aye encore vue, & je puis assurer que je possede, par le même hazard, la plus belle blonde que l'on puisse voir.

A ces mots, je m'imaginai que c'étoit Rozalie dont il vouloit parler, & j'en fus convaincue par une particularité dont je m'informai. En effet, je demandai au Commissionnaire si la belle brune dont il parloit, n'avoit pas une certaine marque sur le corps: il me déclara que c'étoit cela même, & sur le champ comprenant que je la connoissois, & que sa présence ne me feroit pas de peine, il la fit venir dans ma chambre, & vit avec plaisir l'amitié que nous avions l'une pour l'autre.

A la vue de ma chère Rozalie, je ne pus retenir mes larmes; cette belle fille étoit aussi toute en pleurs, & ce ne fut qu'après bien du tems qu'elle me parla de la sorte: Enfin, vos malheurs & les miens, belle Julie, sont parvenus au plus haut degré. Fugitives toutes deux de notre patrie; livrées à la puissance

des

des Ennemis de notre foi, nous n'avons plus rien à espérer qu'une source intarissable de persécutions & d'opprobres; car il ne faut pas se flatter que le Seigneur Zamir, aux plaisirs duquel nous sommes destinées, soit d'humeur à nous laisser tranquiles. Il est vrai que la vertu, qui n'abandonne jamais ses sectateurs, peut nous rassurer contre toutes les tentatives des hommes les plus puissans; mais que j'appréhende que la violence ne soit fort d'usage dans ce Pays. Abandonnée de toute la terre, qui pourra nous secourir? Le Comte même n'en sera pas le maitre. Il ne sait à présent où nous sommes, & j'ai appris qu'il devoit partir pour la maison de campagne d'un Seineur, à l'embellissement de laquelle il veut faire travailler.

Quoi, le Comte est esclave! m'écriai-je; & je puis vivre séparée de lui; cruelle fortune! fatale loi qui nous soumet aux ordonnances du destin, que vous êtes dure! Je perds aujourd'hui ce que j'aime plus que moi-même, & je le perds sans ressource. Non contente de me persécuter par l'endroit le plus affligeant, l'on m'enlève encore le fruit de nos tendres amours. C'en est trop, je n'y puis

résister ; le coup est accablant. Que deviendra ma fille ? Que deviendra mon époux ? Je n'en pus dire davantage, je restai pâmée de douleur, & Rozalie aussi pénétrée que moi, ne put proférer une seule parole.

Nous fumes longtems dans cette attitude, & sans doute cette scène touchante auroit eu des suites, si l'on n'étoit venu nous apporter de quoi boire & manger. L'on fit envain ce que l'on put pour nous engager à prendre quelque nourriture ; le prémier accès étoit trop sensible pour songer à autre chose. L'on ne se rebuta pas, & à la fin lorsque la douleur se fut un peu allégée par les larmes, & que nous eumes resté près de deux jours sans rien prendre, la faim nous obligea à manger, & chacun fut réjoui de nous voir rendues à la raison.

Le Commissionnaire de *Zamir* vint nous visiter pour nous engager à nous divertir ; il s'y prenoit fort bien, & cherchoit dans son imagination tout ce qu'elle pouvoit fournir pour nous dissiper. Comme la pêche dans ce Pays est fort curieuse, il nous donna souvent ce plaisir, & nous avertit enfin qu'il falloit nous préparer à aller trouver le Seigneur *Zamir*,

mir, qui avoit ordonné qu'on nous conduisît à son Palais. Nous passames par plusieurs Villes ou Habitations que je ne remarquai guère ; & lorsque nous fumes proche de l'endroit où on nous menoit, nous fumes abordées par un grand homme de bonne mine, qui nous salua profondément, & nous couvrit chacune d'un grand voile. Notre Commissionnaire nous laissa pour lors, & nous pria de songer à lui, & de lui rendre quelque service lorsqu'il en auroit besoin. Celui qui nous conduisoit, étoit le prémier Eunuque du Sérail de Zamir. Il nous fit entendre qu'il auroit soin de nous, & que l'esclavage auquel nous étions destinées, n'étoit rien moins que d'embrasser le genre de vie le plus récréatif & le plus honorable.

En effet, nous apprimes qu'il y avoit beaucoup de filles dans le Pays qui aspiroient à l'honneur de plaire à Zamir ; mais il aimoit mieux les Françoises, & il les préféroit à toutes les femmes des autres nations. L'Eunuque, avant de nous introduire dans les appartemens de son maitre, nous avertit de ne point déclarer si nous avions des maris, parce qu'immanquablement ils seroient égorgés. Il

falut donc paroitre oublier le Comte, & je n'osai pas demander davantage des nouvelles de ma chère fille, que je n'ai jamais vue depuis. Je crois, qu'encore plus malheureuse que moi, elle aura été élevée dans les superstitions des Egyptiens, & qu'elle aura été privée des lumières de la Foi, dont j'aurois voulu qu'elle eût été instruite, aux dépens même de ma propre vie.

Nous entrames enfin dans l'intérieur du Palais de *Zamir*; où nous trouvames un grand nombre de Seigneurs, qui étoient venus ce jour-là dîner avec lui, pour nous voir. Toute la compagnie se récria d'abord sur notre beauté, & *Zamir* but plus qu'à l'ordinaire. Il ne se soucioit guère d'enfraindre la loi commune; & comme il vivoit en Souverain, il n'avoit rien à craindre de la part du public. On nous présenta des sièges par son ordre, & plusieurs Esclaves se vinrent prosterner devant nous & baiser le bas de nos robes, cette cérémonie ne laissa pas que de nous surprendre; mais il fallut nous accoutumer à bien d'autres entièrement extravagantes.

Le repas fini, & après que chacun, en ayant demandé la permission à *Zamir*,

nous

nous eut assez examinées, on nous conduisit par une gallerie magnifique dans un grand corps de logis, dont je remarquai que les portes étoient très exactement gardées. C'étoit le Sérail; nous y fumes enfermées d'abord, & l'on nous donna à chacune des appartemens superbes, & des femmes pour nous servir. Il est aisé de s'imaginer de quel genre étoient mes pensées. L'inconstance des choses humaines se retraça de nouveau à ma vue; hier dans la mendicité; aujourd'hui dans la magnificence; tantôt entre les bras de mon époux, & peu après privée de sa vue même, sans oser former aucune espérance de le revoir; tout cela me prouvoit qu'il ne falloit compter sur rien, & que rien n'est plus constant que l'inconstance même.

Je m'étois déjà si fort inquietée les jours précédens sur ce que j'allois devenir, que je jugeai à propos de ne m'en plus mettre en peine. Je me formai dès-lors un plan de conduite que je n'exécutai pas cependant des plus régulièrement. Je verrai d'un œil tranquile, me disois-je à moi-même, les revers les plus grands; &, dans le plus fort de l'orage, j'espérerai le calme que je me ferai

une

une loi de croire de courte durée lorſque j'en jouirai. Je remarquai en même tems la conduite de la Providence, qui ſait avec deſſein faire ſuccéder les maux aux biens; je devins, en un mot, Philoſophe ſans tomber dans l'erreur de ceux qui reſtent dans l'inaction pareſſeuſe, en attendant négligemment ce qui doit arriver.

Rozalie de ſon côté ne faiſoit pas moins de réflexions. Spirituelle, & courageuſe, elle crut que le parti le plus ſimple de profiter de la vie tant qu'elle paroiſſoit agréable, & comme notre ſituation préſente, excepté l'abſence du jeune Comte de Hainault, n'avoit rien de diſgracieux; elle s'accoutuma ſans peine à être ſervie & adorée par un nombre infini de Femmes & d'Eunuques, qui s'empreſſoient à nous procurer nos aiſes. Nous avions en effet, tout ce que nous demandions, & ſouvent on prévenoit nos deſirs. En un mot, nous nagions dans l'abondance, & je ne crois pas qu'une femme put deſirer quelque choſe au deſſus.

L'on fit en notre faveur une grande réforme dans notre Sérail. Pluſieurs femmes qui avoient autrefois ſervi aux plai-

plaisirs de Zamir, furent releguées dans un Chateau de campagne pour y vivre à leur fantaisie, & le nombre de celles qui devoient rester au Palais, fut fixé à soixante. La plupart des Eunuques furent aussi changés, & le Prince s'en réserva trente, à la tête desquels il y en avoit un qui administroit tout le Palais. Il s'appelloit Riquen, & méritoit sans contredit la place qu'il occupoit. L'histoire de ce malheureux Persan est assez intéressante pour mériter de trouver place ici.

Riquen étoit natif d'une des plus grandes Villes de Perse. Il sortoit de parens fort distingués, & avoit été élevé avec beaucoup de soin. Son esprit étoit vif, & son tempérament fougueux. Le beau sexe avoit eu pour lui beaucoup d'appas, & dès sa tendre jeunesse, il donna une idée de ce qu'il seroit dans la suite. Sa prémière inclination fut une jeune Dame Italienne qui se trouva esclave chez son père; cette femme étoit belle & d'une complexion aussi amoureuse pour le moins, que Riquen. Il ne leur fut pas difficile, étant à portée de se voir, de parvenir à leurs fins, qui au bout d'un tems furent connues de toute la maison. Dona Escossi devint grosse, & le

& le Patron, ou le Seigneur Persan père de Riquen, la vendit avant que sa grossesse parut beaucoup, & éloigna ainsi de devant ses yeux la cause du dérangement de son fils.

Quoique l'amour ne soit pas un grand crime pour les hommes en Perse, cependant l'on trouve souvent des pères qui se fâchent de la conduite trop libre de leurs enfans. Ils croyent en effet, qu'il est besoin d'attendre un âge formé pour jouir de toutes les prérogatives de la jeunesse; & quoique l'amour de la vertu ne soit pas assez fort pour les retenir, ils s'abstiennent cependant de bien des excès par l'appréhension de se rendre méprisables. Riquen ainsi privé de sa chère Escossi, chercha bientôt quelqu'autre fille charitable qui pût lui faire oublier celle là. En ces lieux barbares, comme en France, les enfans de famille qui ont dequoi satisfaire à leurs plaisirs, trouvent facilement des maitresses de tout espèce & de toute condition. Je crois même que les occasions sont moins rares, parce que l'indiscrétion n'est pas un défaut qu'on reproche beaucoup aux Persans. La crainte de quelque punition exemplaire, ou le plaisir de goûter au fruit défendu,

du, fait que l'on retient en soi-même le secret qui coute beaucoup à nos femmes d'Europe à garder.

Riquen pour se consoler de la perte de sa belle Maitresse, en chercha donc une autre. Il s'adressa à la fille d'un gros Seigneur, en laquelle il trouva d'abord beaucoup de résistance; mais qui à la fin lui avoua que sa retenue, ne venoit que d'une grande crainte d'être trompée. Leur intelligence étoit charmante; les prémiers mois se passèrent fort tranquillement, & personne ne troubla leur passion. Riquen se félicitoit de son choix, & la belle Nassandre goûtoit en repos & à longs-traits le plaisir d'être aimée par un jeune Seigneur si accompli: mais la fortune à qui l'on attribue les malheurs qui arrivent souvent par l'imprudence, ou par le peu de précaution que l'on apporte dans ses affaires; la fortune, dis-je, leur tourna bientôt le dos, & un petit accident occasionné par la faute de Riquen, fut la cause de la perte de l'Amant & de sa belle Maitresse.

Un jour que Riquen plus amoureux qu'à l'ordinaire, avoit résolu d'aller voir sa chère Nassandre; sans la prévenir, il arriva que cette belle fille fut engagée à u-

ne partie de plaiſir que ſon père, qui cherchoit à l'établir, lui fit accepter malgré elle. Riquen, qui n'étoit pas averti de cette partie, alla à ſon ordinaire au logis de ſa Maitreſſe, & y entra par une porte de derrière dont elle lui avoit confié la clef. Il monta tout de ſuite dans ſon appartement, & n'y trouvant perſonne, il attendit que l'heure de la retraite fût ſonnée, comptant que la belle Naſſandre ſeroit agréablement ſurpriſe de le trouver chez elle.

Les Amans comptent les heures bien autrement que les perſonnes indifférentes. Auſſi Riquen s'ennuya-t-il beaucoup d'attendre ſa Maitreſſe. Il prit le parti de deſcendre dans le Jardin qui étoit au pié des fenêtres, & là ſe retraçant, à la mode des petits-Maitres, le plaiſir qu'il avoit déjà eu, & celui qu'il s'apprêtoit de goûter avant peu; il paſſoit le tems à s'entretenir avec lui-même. La nuit étoit fermée, & perſonne n'arrivoit; l'impatience commençoit à s'emparer de Riquen, lorſqu'il apperçut enfin de la lumière. Alors il s'aprocha de la porte, & entendant quelqu'un parler, il differa d'entrer; il ne doutoit pas que ce ne fût ſa chère Naſſandre qui s'entretint avec une

ne de ses femmes. Cependant on éteignit la lumière, & celles qui causoient dans l'appartement de la Belle, se retirèrent. Riquen entra, & comme il connoissoit parfaitement bien la route du lit, il n'eut pas de peine à en approcher.

Celle qui occupoit la place de la belle Nassandre, s'étoit endormie fort promtement, & commençoit à goûter le charmant repos, lorsqu'elle s'éveilla tout-à-coup, & jetta un grand cri de surprise de sentir un homme s'introduire dans le lit d'une manière à faire soupçonner qu'il avoit coutume d'y entrer. Il n'en fallut pas d'avantage pour faire venir un bon nombre de personnes qui investirent la chambre de toutes parts. Riquen avoit fait de vains efforts pour rouvrir la porte du balcon qui donnoit sur le Jardin; le ressort s'étoit relaché, & avoit été cause que cet Amoureux avoit pris le parti de se sauver sous le lit de la Belle inconnue. Il avoit taché de la remettre de sa surprise, & lui répétoit vingt fois son nom pour l'empêcher d'avoir peur; mais rien ne fut capable d'attendrir cette jeune personne qui n'étoit point prévenue, & qui nomma tout de

suite le nom de celui qui avoit voulu attenter à son honneur.

L'on eut bientôt trouvé Riquen, & l'on ne douta point qu'il n'eût très mauvaise intention. Il avoit lui-même gâté toute son affaire, en déclarant par ses paroles l'intelligence secrette qu'il avoit depuis longtems avec Nassandre. Ainsi deux raisons également fortes le rendoient inexcusable ; la prémière, la violence qu'il avoit faite à une fille d'honneur pendant la nuit, & en s'introduisant furtivement dans sa chambre ; la seconde, l'insulte qu'il faisoit au père de Nassandre en conservant avec sa fille un commerce défendu. On l'enferma exactement pendant la nuit, & dès le point du jour, on envoya chez ses parens pour leur apprendre l'entreprise de leur fils, & demander une réparation proportionnée à l'offense.

Le père de Riquen qui étoit un homme violent, ne jugea pas à propos de faire aucune soumission pour satisfaire aux parens de Nassandre ; il répondit fièrement qu'il avoit donné le jour à un fils vertueux & sage ; mais qu'il ne connoissoit point un infame, capable de deshonorer sa famille ; ainsi que l'on pouvoit

se venger sur le coupable, & qu'il promettoit de ne le pas trouver mauvais. Riquen comprit parfaitement bien par cette réponse, qu'il falloit se préparer à mourir; les Loix y étoient formelles, & nul autre que son père, ne pouvoit l'affranchir de l'ignominie de la mort.

L'on fit donc à l'ordinaire l'assemblée de parens, pour agiter la question. Riquen fut convaincu d'avoir attenté à l'honneur de la fille d'un Officier du Prince de la Province, en réparation de quoi on lui demandoit sa tête. Cependant le père de Nassandre qui avoit de grandes obligations à celui de Riquen, ne voulut pas le perdre entièrement. Il crut qu'en laissant survivre Riquen à son crime, & lui ôtant à jamais le pouvoir d'entreprendre rien de semblable, il le puniroit mieux, & trouveroit plus d'approbateurs de sa modération. L'arrêt fut changé sur la seule réquisition du père de la belle Nassandre; l'exécution s'en fit en secret & sans en parler à qui que ce soit.

Riquen tomba dangereusement malade, & l'on commença à desesperer de sa vie. La honte & la douleur, lui avoient causé une révolution considérable, & ce ne fut qu'à force de bons traitemens qu'on

 le

le mit hors d'affaire & en état de se retirer où bon lui sembloit. Il choisit pour lieu de sa retraite, la Cour du Prince Zamir, qui touché de son malheur, lui donna la charge de Chef des Eunuques de son Sérail: c'étoit un emploi considérable, & le Prince avoit une entière confiance en lui. Quelque tems après qu'il fut entré au service de Zamir, il eut un grand sujet de mortification qui lui coutoit encore des larmes lorsqu'il me raconta son avanture. La belle Nassandre qu'il avoit si tendrement aimée, & qui avoit été la cause innocente du désastre de son Amant, après avoir été rigoureusement punie des trop grandes marques d'amitié qu'elle accordoit à Riquen, fut enfin destinée à enrichir le Sérail de Zamir. Elle ignoroit que l'infortuné Riquen y fût employé à un ministère si deshonorant, & elle s'évanouit sitôt qu'elle l'apperçut chez le Prince.

Elle vit d'abord après être revenue, ce dont il s'agissoit; elle fut confiée à la garde de son Amant inutile, & elle ne put que former de vains desirs qui n'eurent jamais leur effet. Nassandre se consola enfin de l'irrégularité de Riquen,

& se

& se fit une étude toute particulière de plaire au Seigneur Zamir qui l'appelloit sa Sultane favorite. Les choses étoient en cet état lorsqu'un des principaux Capitaines du Prince fit une prise considérable sur mer; c'étoit deux Vaisseaux Espagnols qui conduisoient une Dame de distinction pour aller joindre aux Indes; un riche Gentilhomme avec lequel elle avoit été mariée par procuration. Les Espagnols se fiant sur leur grand nombre, méprisèrent d'abord le Corsaire qui n'avoit pas grande apparence; mais ils virent ensuite qu'il falloit songer à se défendre tout de bon.

Il prit un grand nombre de leurs Soldats, & le Capitaine Castillan ayant été tué d'un coup de mousquet, le reste de l'équipage du Vaisseau lacha pié & se laissa aborder; la confusion se mit en même tems dans l'autre, qui au-lieu de prendre le large, comme il le pouvoit, pendant que le vainqueur étoit occupé à réduire le prémier, se rendit sans peine, & fit passer par ce moyen entre les mains du Corsaire des richesses immenses. La jeune Marquise qui ne s'attendoit pas à tomber en esclavage, fut menée au Capitaine, qui la trouvant extraordinaire-

ment belle, la destina au Prince Zamir à qui il l'envoya sous une bonne escorte. Le Prince la reçut favorablement; & s'étant dégoûté de la belle Nassandre, il tourna toutes ses complaisances de son côté, & la combla de bienfaits.

Dona Baretto, c'est ainsi que s'appelloit l'Espagnole, avoit un esprit enjoué, des manières nobles, & étoit capable d'amuser l'homme le plus sérieux; elle prit son parti en personne d'esprit, & voyant qu'il lui seroit inutile de songer à rejoindre son époux, que par bonheur elle n'avoit jamais vu, elle écouta Zamir, & vécut avec lui en parfaite intelligence jusqu'à notre arrivée. Riquen nous mena dans l'appartement de la jeune Sultane pour lui rendre nos devoirs. Elle nous reçut avec bonté, & nous fit plusieurs questions ausquelles nous répondimes avec exactitude. Elle parut s'intéresser beaucoup à notre malheur, & nous conta elle-même une partie de ses avantures. Elle ne laissa pas cependant d'être allarmée de notre arrivée, & elle craignit avec raison que le changement ne poussât Zamir à oublier ses charmes, pour faire attention aux nôtres qui l'inquiétoient beaucoup.

Ri-

Riquen qui avoit le cœur bon, & à qui il ne manquoit que ce que la vengeance lui avoit ravi, pour être un homme accompli, nous avertit de la crainte de la Sultane; & soit qu'il vît bien que son règne étoit fini, ou qu'il sût déjà ce que Zamir vouloit faire de moi, il préfera toujours depuis ce tems notre entretien à celui de cette belle Espagnole qu'il n'aimoit pas naturellement. Nous jugeames à propos Rozalie & moi de ne pas négliger l'amitié de Riquen, qui pouvoit nous devenir utile dans la suite, par le crédit qu'il avoit auprès de son maitre. Il étoit charmé de tout ce qu'il entendoit raconter de la France, & je ne doute pas que si notre évasion & la sienne eussent été une chose facile, il ne l'eût entreprise de bon cœur.

Après que nous eumes passé quelque tems à visiter tout le Sérail, Zamir nous fit avertir de nous apprêter à recevoir sa visite. L'on nous instruisit du cérémonial qui est assez plaisant, & l'on nous apporta des robes d'une richesse & d'un travail infinis. Riquen étoit ce jour-là vétu magnifiquement, & étoit à la tête des autres Eunuques du Prince, qui arriva enfin, & se plaça sur une magnifi-

 que

que eſtrade qu'on avoit élevée dans une grande Galerie. Il avoit l'air majeſtueux, & chacun trembloit devant lui. Il ſe fit un grand ſilence, & il donna d'abord des ordres pour qu'on relachât en notre faveur pluſieurs perſonnes qui étoient enfermées pour différens crimes; enſuite il nous commanda d'approcher, & après nous avoir fait aſſeoir à ſes côtés, il nous parla en ces termes.

Puiſque le ſort vous a miſes en ma puiſſance, & que la force des armes de mes ſoldats m'a aquis un tréſor que j'eſtime plus que toutes mes richeſſes; je veux, belles Etrangères, que vous goûtiez ici tous les plaiſirs imaginables, & pour vous faire oublier votre captivité, je vous avertis que tous mes ſujets doivent vous obéïr, & que je vous deſtine à l'honneur le plus grand que l'on puiſſe recevoir dans mes Etats. Préparez-vous donc à recevoir cet honneur, faites-vous inſtruire par Riquen de ce qu'il vous faut faire pour mériter cette faveur. Le Dieu que j'adore vous garde, & vous comble de joie & de félicité.

Il nous fut impoſſible de repliquer un ſeul mot à un diſcours ſi fier & ſi hautain. D'ailleurs l'Interprête du Prince nous

nous avoit prévenu qu'il étoit plus décent de ne pas répondre la prémière fois à Zamir, qui prenoit ordinairement cela pour une trop grande familiarité. Nous nous contentames de lui faire une profonde révérence, & nous nous retirames proche la porte, où l'on nous fit signe de rester pour saluer encore une fois sa Seigneurie. Zamir descendit majestueusement de son Trône, & en passant nous donna à chacune un petit coup sur l'épaule, & me fit un sourir assez gracieux. L'on me dit depuis que c'étoit une grande faveur. Je ne laissai pas cependant d'admirer la vanité de ce Seigneur, & je fus fort contente de l'avoir trouvé si modeste; mais je me méfiois du reste, & son humeur vive & altière, dont Riquen me cita des traits, me fit trembler pour la suite.

Je continuai à rendre mes visites à Dona Baretto; comme elle avoit beaucoup d'esprit, & que je la croyois de notre même Religion, je ne faisois aucune difficulté de lui confier bien des secrets. Je fus cependant discrette sur deux points; le prémier, étoit mon état de femme; & le second, celui de mère. Quoique tentée à l'ordinaire des femmes

de ne rien réserver, je suivis néanmoins le conseil de Rozalie, qui étoit de tout déguiser, & de tenir un secret, dont la découverte eût pû nous devenir funeste à toutes les deux, & au jeune Comte. Dona Baretto cependant me fit beaucoup de questions, & entr'autres me demanda ce qu'étoit devenue un jeune homme d'une figure très revenante, qui avoit été fait prisonnier avec nous; je lui répondis que c'étoit notre frère, & que nous ignorions ce qu'on en avoit fait; j'ajoutai que je m'imaginois qu'il avoit été vendu à quelque Marchand, qui ne manqueroit pas d'en tirer une somme considérable.

Dona Baretto nous parut fort inquiette d'en apprendre des nouvelles plus particulières, & me promit qu'elle feroit tout ce qu'elle pourroit pour en avoir, & nous donner la satisfaction de le voir près de nous. Je n'aurois jamais crû qu'une femme devint amoureuse d'un Cavalier sur un simple récit de ses belles qualités; mais je vis bien que je m'étois moi-même fait un tort considérable, en faisant l'éloge d'un mari aussi accompli. Rozalie en cela me conseilloit avec assez de prudence. Votre époux, me dit-

elle

elle, passant pour notre frère, nous aurons le plaisir de le voir souvent, & la Sultane devenant curieuse de le voir, nous rend en cela le plus grand service que l'on puisse jamais rendre. Qu'importe au surplus, si elle l'aime : vous connoissez assez le cœur du Comte ; il faut profiter de cette occasion ; car je ne vois pas que vous puissiez le voir autrement.

Votre raison est plausible, lui répondis-je, ma chère Rozalie ; mais je ne puis me rassurer sur l'amour du Prince Zamir. Modeste & sage jusqu'à présent, il est vrai, je n'ai aucun sujet de me plaindre de lui ; mais né fier & superbe, pensez-vous qu'il reçoive mes refus avec la même bonté ? & ne devons-nous pas nous attendre toutes les deux à ressentir bientôt les terribles effets de sa colère ? Ne vous allarmez pas plus que moi, ma chère Julie, me dit Rozalie ; le barbare est homme, & des femmes qui ont de l'esprit, peuvent fort aisément mener un homme comme il leur plaît ; d'ailleurs on dit tant de belles choses de ce Prince, que je ne puis me persuader qu'il prenne plaisir à nous persécuter. C'est à vous cependant à vous tenir sur vos gardes ; car

car le double regard qu'il vous a jetté en sortant, prouve bien qu'il vous aime. Que je voudrois de bon cœur, repartis-je à Rozalie, que vous me fussiez préférée; je ne me verrois pas réduite à une si fâcheuse extrémité. Je vous remercie de votre préférence, répondit brusquement Rozalie; c'est-à-dire, que mon honneur ne doit pas me couter tant de soins à garder que le vôtre. Chacune pour soi dans cette occasion; songez à vous défendre, & lorsqu'il sera nécessaire, j'attendrai l'attaque.

Nos conversations rouloient ordinairement sur notre crainte, & ne finissoient jamais que par les larmes. L'absence du Comte me rendoit inconsolable; je me le renprésentois dans la misère, pendant que je nageois dans l'opulence. Riquen me demanda un jour pourquoi je pleurois tant; je lui avouai que le seul Comte causoit mon chagrin; je n'eus garde de lui dire que la perte de ma fille me touchoit autant. Pénétré de compassion, il me fit espérer que j'en aurois bientôt des nouvelles, & m'avertit de me préparer à la seconde visite du Prince Zamir, qui devoit être moins sérieuse, & par conséquent plus dangereuse que la prémière.

Je

Je fus deux jours sans voir personne, & il ne fut pas même permis à Rozalie de me parler ; le troisième je reçus le Prince, qui entra seul dans mon appartement, & qui parut devant moi avec un air riant, & dépouillé de cette majestueuse gravité, qui le rendoit terrible. Je me levai, & après l'avoir salué avec respect, j'écoutai fort attentivement un discours assez mal arrangé qu'il me fit en François. Il s'apperçut que tous ses grands complimens, & toutes ses mauvaises phrases ne me satisfaisoient guère, & il me demanda ensuite assez familièrement quel genre de vie je voulois suivre dans son Serail; je répondis sur le champ que c'étoit celui dans lequel j'avois toujours été élevée ; c'est-à-dire, l'honneur & la vertu. Zamir approuva mon dessein, & tacha de m'insinuer adroitement dans le cœur d'allier avec la vertu un peu de complaisance pour lui. Il parut même exiger que je l'aimasse ; & assez prévenu en sa faveur, il demeura fort surpris que je n'eusse pas encore rendu hommage à son mérite.

Je crus qu'il étoit tems de le désabuser, & de lui faire connoitre l'inutilité de ses démarches pour me corrompre.

Cro-

Croyez, Seigneur, lui dis-je, avec un air assez tranquile, que je ne crains rien sous votre protection: vous aimez trop l'honneur, je le sai, pour que je m'imagine un seul moment que vous vouliez attenter au mien & à celui de ma sœur. Vous êtes fait, il est vrai, pour être aimé; mais vous avez aussi de quoi vous satisfaire. Quand ce ne seroit que la belle Sultane, qui par son esprit & ses graces, charmeroit les cœurs les plus endurcis; vous devriez être content, & ne pas songer à exercer inhumainement votre pouvoir sur deux malheureuses filles, qui se sont flattées d'être à l'abri de toute insulte, chez le Prince de la terre qui passe pour le plus généreux.

Je m'apperçus que la vanité du Prince que je flattois, contrebalançoit son ardeur. Je continuai sur le même ton, & je vins à bout de ce que j'avois entrepris, c'est-à-dire, de lui inspirer un amour respectueux. En effet, s'appercevant bien que je ne l'aimerois pas aussi brusquement qu'il m'avoit déclaré sa passion; la conquête de votre cœur, me dit-il, n'est pas l'ouvrage d'un moment, à ce que je vois; je m'estimerois trop heureux si je pouvois apprendre la manière

dont

dont vous voulez être aimée. Je lui promis de lui donner des éclaircissemens nécessaires là-dessus, & il me quitta charmé de mes sentimens, mais ni moins ardent, ni moins amoureux.

D'abord que Zamir fut sorti de mon appartement, toutes les femmes, & Riquen, s'imaginèrent le contraire de ce qui s'étoit passé. Rozalie même s'étant familiarisée avec les discours que chacun tenoit, crut qu'il y avoit quelque chose de vrai, & porta de moi à peu près le même jugement que celui que j'avois porté d'elle, peut-être injustement. C'est ainsi que nous recevons dès ce monde-ci la récompense de nos actions. La médisance est souvent payée par la médisance, & rarement ceux qui se plaisent à calomnier, sont exemts eux-mêmes de la calomnie.

En qualité de Maitresse de Zamir, je reçus les visites de toutes les femmes du Sérail; Dona Baretto vint aussi elle-même me féliciter: Quoique de tels complimens dussent m'être fort injurieux, je dissimulai cependant autant qu'il me fut possible, & je ne jugeai à propos de désabuser que ma chère Rozalie, que j'eus enfin la permission de voir toutes les fois

que je voulus. Elle me questionna beaucoup sur l'entrevue du Prince, & demeura très surprise de l'état où j'avois réduit son cœur.

L'on peut avouer à présent, me ditelle, que l'amour produit quelquefois des effets surprenans. Quoi, par exemple, de plus extraordinaire, que de réduire un barbare, & de l'obliger à entendre la raison? Il faut être Julie pour venir à bout de si grandes choses, & l'on voit bien que le Ciel se plait à nous secourir dans les occasions les plus desespérées. Nous primes ensemble de nouvelles mesures pour achever de gagner Zamir, & nous espérames que ce Prince, naturellement généreux, ne se plairoit à nous persécuter comme il avoit fait tant d'autres.

Cependant le Comte de Haynault éprouvoit tout ce que l'esclavage a de plus rebutant. Comme il étoit d'une taille assez haute, & qu'il paroissoit robuste, on le destina aux ouvrages les plus rudes, comme de porter des pierres pour la structure d'une magnifique Maison de plaisance, qui appartenoit à Zamir. Le hazard voulut que le même Commissionnaire qui nous avoit achetées

du

du Capitaine qui nous avoit prises sur mer, achetât aussi le jeune Comte pour le même Maitre. Ces sortes d'achats faisoient le profit des anciens Officiers à qui le Prince fournissoit des Soldats pour écumer les côtes voisines. Riquen avoit l'inspection sur presque tous les biens de Zamir, & il avoit idée d'avoir vu le Comte quelque part; cependant il n'avoit osé, de peur de déplaire au Prince, nous avertir de ce qui en étoit; la Sultane même, comme je l'ai déjà dit, avoit entendu parler de ce bel Esclave, dont les qualités élevoient la réputation si haute. Ainsi nous ne savions au juste à qui nous adresser pour nous en informer.

Zamir nous tira bientôt d'embarras, & sans y songer, nous procura l'occasion de voir ce que j'aimois tant. Les travaux de sa Maison de campagne étant presque finis, il résolut de nous y mener, la Sultane, Rozalie & moi. C'étoit une faveur distinguée que d'être de ces petits voyages, qui étoient le sujet de l'ambition des femmes du Sérail. Nous fumes exactement escortées jusqu'au Chateau, & le Prince ordonna à Riquen d'exercer son imagination à inventer des plaisirs nouveaux. Nous étions à peine

arrivées dans ce séjour charmant, que j'apperçus le Comte qui arrangeoit des fleurs dans un Parterre. Le respect que la coutume du lieu lui obligeoit d'avoir pour tout ce qui approchoit du Seigneur, l'empêcha de nous envisager d'adord; mais la curiosité Françoise triompha de lui, & il nous reconnut Rozalie & moi. Riquen nous accompagnoit, en nous faisant remarquer toutes les beautés du lieu, Zamir s'étoit un peu écarté avec la Sultane.

Le Comte, extrêmement surpris de nous voir vêtues si superbement, ne savoit que penser de nous. Il lui fut impossible de nous parler; il se contenta de me faire un signe, auquel je répondis par un autre. Riquen s'en apperçut, & je ne pus lui dissimuler la joie que je ressentois de revoir mon frère. Il me promit de nouveau qu'il adouciroit ses peines, & dès le jour même il me tint parole, & lui donna un emploi assez honnête. Il le fit Inspecteur de tous les ouvriers, & comme il avoit un goût charmant pour le jardinage, il lui confia le soin de conduire & de parfaire les Bosquets.

Après que nous eumes examiné les beautés du dehors, Zamir nous fit voir tous

tous les dedans, & me montra l'appartement superbe qu'il me destinoit. C'est-là, me dit ce Prince, avec un air de bonté, qui augmentoit tous les jours en ma faveur; c'est-là que j'entends que vous ferez votre résidence, lorsque vous voudrez habiter ces lieux solitaires. Là vous serez adorée de mes sujets, & vous serez forcée de croire à la fin que non-seulement je n'aime plus que vous; mais que je veux vous aimer respectueusement & constamment. Je remerciai Zamir de sa bienveillance, & je ne pus refuser quelques larmes à sa générosité. Nous nous retirames sur le soir Rozalie & moi; nous nous entretinmes du Comte, & je bénis le Ciel de m'avoir procuré le plaisir de le revoir. Il y avoit près de quatre mois que je n'en avois eu de nouvelles, & sa présence me faisoit d'autant plus de plaisir, que j'avois déja desespéré de le revoir jamais. Que pensera-t-il de moi, disois-je à Rozalie? Que pensera-t-il de vous aussi? Pendant qu'il souffre tout ce que la misère a de plus cruel, il me voit dans l'abondance, & à la suite d'un Prince magnifique qui nous retient dans son Sérail. L'air content que j'ai affecté devant Zamir, lui persuadera peut-être ce

que la jaloufie n'infpire que trop; enfin, le bruit public aura fans doute fervi à le confirmer dans une croyance injurieufe à mon honneur.

Je ne me trompois guère, le Comte ne favoit que s'imaginer. Mon élévation, l'amitié du Prince; les dépenfes qu'il faifoit pour me plaire; d'ailleurs fon changement de condition, tout cela lui apprêta à penfer, & lui tourmenta furieufement l'efprit: dans cet embarras il crut qu'il étoit à propos de m'écrire, & de chercher un moyen de me faire tenir fa Lettre. La chofe n'étoit pas aifée; & il ne favoit à qui fe fier; il ignoroit que Riquen le connût pour mon frère, & il n'eût jamais choifi un tel confident, fi Riquen ne lui eût donné lieu de fe découvrir à lui. Un jour que le Comte avoit fait achever un treilliage de fon invention, il pria Riquen de le venir voir; il y fut, & fit beaucoup d'amitié au Comte de Hainault; entr'autres chofes, il lui dit qu'il le connoiffoit, & qu'il avoit appris qui il étoit. Le Comte croyant qu'il y avoit du danger pour lui d'avouer qu'il m'appartenoit, ne queftionna pas davantage Riquen, qui furpris de le voir fi indifférens

férent sur un article qui devoit le toucher de si près, lui demanda, s'il n'avoit rien à dire à la belle Julie, qu'il s'en aquitteroit avec plaisir, & avec toute la fidélité possible. Le Comte accepta l'offre, & lui remit entre les mains une Lettre pour me rendre; elle étoit conçue en ces termes:

Quelle espèce de miracle m'apprend aujourd'hui de vos nouvelles. Je desespérois en vérité, charmante Julie, d'entendre jamais parler de vous, & je ne sai si je dois me savoir gré d'être instruit sur cet article, & si je dois vous croire toujours la même. Ce doute est injurieux à votre vertu; vous pouvez m'en faire reproche; mais de deux choses l'une, ou vous êtes fidelle, ce que je souhaite, ou vous m'avez oublié, ce que je crains; si sensible au nœud qui nous unit si étroitement, vous avez résisté aux tentatives du Prince Zamir, je dois me louer de ma bonne fortune qui m'a fait faire un choix si charmant; mais si au contraire, comme il y a toute apparence, vous avez oublié celui à qui vous avez juré un amour éternel, que faut-il que je devienne, & quelle punition faudra-t-il que j'endure pour vous avoir cru trop legèrement? J'attends votre réponse, & je vous prie de me marquer les

choses du vrai; je n'exige cependant pas de vous un aveu si sincère, & je compte que votre silence me prouvera assez mon malheur.

L'infortuné Comte DE HAINAULT.

Peu de tems après avoir donné sa Lettre à Riquen, le Comte s'en repentit; mais il n'étoit plus tems; il appréhendoit d'un côté que ce Ministre, tout dévoué à son maitre, ne lui eût joué un tour pour le trahir; & malheureusement l'on voyoit assez par sa Lettre qu'il me touchoit encore de plus près qu'un frère, ce qui auroit été capable de nous perdre tous deux; d'un autre côté un certain remords de m'avoir paru méfiant sur un point si délicat, lui causoit plus d'embarras qu'il n'en avoit senti. Il faut avouer que cette Lettre au-lieu de me consoler, m'affligea extrémement; j'y voyois le Comte chancelant sur le parti qu'il avoit à prendre; il me paroissoit toujours amoureux; mais ce doute qui regnoit par-tout, me desespéroit. Je la communiquai à Rozalie, & nous résolumes ensemble qu'il falloit lui faire réponse. Riquen la lui rendit.

Le Comte reçut ma Lettre avec plaisir, & l'ayant décachetée avec un empres-

pressement extraordinaire, il y lut ces mots:

Si vous en croyez le bruit public, mon cher Comte, je suis indigne de vous regarder, & je ne mérite plus aucune attention de votre part; mais si vous voulez encore me croire, vous apprendrez que rien n'a été capable de me faire trahir la parole solemnelle que je vous ai donnée de vous être toujours fidelle. Il est vrai que le Prince fait tout ce qu'il peut pour me faire écouter ses propositions, mais graces au Ciel, j'ai trouvé le moyen de charmer son esprit, sans satisfaire son cœur. Son amour est grand, mais il est respectueux; & la suite vous apprendra sans doute que pour me prodiguer ses bienfaits, il n'en est pas plus favorisé. Ma seule satisfaction consiste donc à vous voir, & ma seule ambition à vous prouver que je ne manquerai jamais à ce que vous doit,

L'incorruptible JULIE.

Il ne s'agissoit plus après une justification si sincère, que de savoir l'effet qu'elle produiroit dans l'esprit du Comte. Je ne pensois pas au danger qu'il y avoit de confier ainsi des Lettres à un Officier d'un Prince méfiant. Je le crus cependant

fidèle, & il l'étoit heureusement. Rozalie ne servoit pas peu à me remettre sur ce doute, & m'assura que la manière dont Riquen lui avoit parlé, étoit trop naturelle, pour le soupçonner de trahison. En effet, cet Eunuque nous donnoit tous les jours des marques de son amitié; & quoique le sexe ait toujours assez de répugnance pour ces sortes de gens, je ne sai comment il se pouvoit faire que nous l'aimassions tant & que nous eussions tant de confiance en lui.

Il comprit parfaitement bien qu'il étoit à propos de me ménager un entrétien avec le Comte; à l'heure que je révois à exécuter un projet que je m'étois formé pour lui parler, Riquen vint m'en offrir l'occasion. Je l'acceptai avec plaisir, & il fut arranger les choses de façon, que qui que ce fût ne put s'en appercevoir. Il y avoit dans mon appartement un mur que je voulois faire percer pour entrer de plein pié dans une autre pièce qui donnoit sur un Jardin délicieux. Le Comte fut destiné à conduire cet ouvrage, qui tout facile qu'il étoit, devint bientôt considérable par la manière dont il s'y prit. Le Prince approuva

mon

mon dessein, & ordonna que l'on suivit mon goût. Le Comte vint d'abord pour prendre les mesures nécessaires, & Zamir se reposa entièrement sur lui pour l'exécution. Sitôt que le jeune Comte mon époux fut resté seul avec moi, il me pria d'excuser sa facilité à se persuader ce qui pouvoit lui faire de la peine, & me voulut donner des marques les plus particulières de sa réconciliation avec moi; mais il fut extrémement surpris lorsque je le refusa, & je lui fis un discours qui lui prouvoit le danger qu'il y avoit de nous voir de trop près.

Cette entrevue ne satisfit guère le Comte; il sortit fort en colère, & maudit avec imprécation sa malheureuse destinée: je fus tentée plusieurs fois de le rappeller, & de passer par-dessus toutes les considérations qui m'empêchoient de le traiter en mari; c'est à ce refus sans doute que je dois rapporter tous les malheurs qui vinrent en foule m'assaillir, & je trouvai bientôt dans l'esprit du Comte un changement qui me promettoit tout ce que la vengeance a de plus cruel. Il se plaignit de mon procédé à Rozalie; & cette belle fille me fit plusieurs reproches qui me firent connoitre le des-

sespoir où ma politique réduisoit le Comte.

Je jugeai cependant à propos d'avertir Zamir que j'avois un frère, & qu'il étoit un de ses Esclaves; & en même tems je fis dire au Comte qu'il étoit extrémement dangereux pour lui de passer pour mon mari. Cet avertissement lui confirma ce qu'on lui avoit dit de moi, & dès ce moment il médita la plus cruelle vengeance que l'on puisse imaginer. J'ai déjà dit que la Sultane étoit devenue amoureuse du Comte, sur le simple récit qu'elle en avoit entendu faire; cette Princesse trouva bientôt le moyen de le voir; & selon toutes les apparences, elle ne lui déplut pas. Vous êtes frère, lui dit la Sultane, du plus beau couple de fille que l'on puisse jamais voir, & je plains votre sort d'être réduit dans un état si triste pour un Gentilhomme comme vous. Je veux vous prouver que le mérite me plait infiniment, & avant peu je trouverai le moyen de vous faire oublier une partie de vos maux.

Le Comte charmé de trouver un moyen de se venger, accepta l'offre de la Sultane; & dès ce moment, il fut résolu qu'ils garderoient un secret inviolable,

hable, & qu'il prendroient ensemble des mesures pour s'affranchir de la puissance de Zamir. Le tout fut concerté d'abord, & depuis ce tems, je trouvai le Comte moins pressant & de meilleure humeur qu'à l'ordinaire. Sitôt que Zamir eut appris que le Comte étoit mon frère, il vint dans mon appartement, & me fit des reproches d'amitié de ce que j'avois differé si longtems à lui déclarer ce mystère. Vous doutez donc, me dit-il, à cœur ouvert, vous doutez donc, Madame, de la sincérité de mes promesses; vous craigniez sans doute que je ne perssécutasse votre frère. Soyez plus naturelle dans la suite, & achevez de connoitre l'homme du monde le plus tendre & le plus généreux. Je m'excusai sur la crainte que j'avois qu'il ne reçut une telle nouvelle avec indignation, & je lui promis de lui rendre plus de justice que je n'avois encore fait. Vous avez raison, continua Zamir, élevée dans un Pays de liberté, où les hommes vivent indépendans les uns des autres, vous vous êtes imaginée que nos Pays barbares ne contenoit que des Sauvages & des gens incapables de penser; je veux vous détromper, & vous avez déja, à ce que je crois

par-

pardevers vous la preuve de ce que j'avance, c'est-à-dire, de la conduite la plus humàine & la plus réservée qu'homme puisse tenir. Pensez-vous en effet, belle Julie, que si j'eusse voulu user de mes droits, vous puissiez vous vanter à présent d'être aussi tranquile que vous l'êtes ; puisque vous êtes née avec un cœur noble & honnête, rendez justice à ma discrétion, & ne refusez pas tout au moins votre amitié à un Prince qui met toute sa grandeur à vos piés, & qui oublie toutes les prérogatives que lui donne son rang, pour vous plaire & vous attendrir.

Il me fit ensuite un parallele des mœurs de son Pays avec celles du mien. Je connus qu'il étoit instruit & qu'il avoit étudié l'Histoire; il me cita plusieurs traits qui ne faisoient pas d'honneur à notre Nation; & il justifia parfaitement bien la sienne. Vous ne traitez pas toujours les malheureux avec humanité, me dit-il; je sai combien de Princes infortunés ne se sont pas bien trouvés d'avoir osé résister à votre Puissance; j'en sai aussi, il est vrai, qui ont trouvé leurs prisons plus charmantes que leur liberté même. Je veux en cela vous imiter, & vous fai-

re

se voir que je ne céde en rien à vos grands Monarques, pour la gloire & la générosité. Votre mérite m'a touché, votre beauté me ravit; mais je n'entreprendrai rien sur votre sagesse. Rendez-vous donc, belle Julie, ou déclarez sincèrement si vous avez une répugnance invincible pour moi.

Les grands sentimens m'ont toujours beaucoup flattée; & si j'avois été tentée d'oublier mon devoir, la manière noble dont Zamir s'y prenoit eût été capable de me séduire. Je répondis à son discours obligeant par un torrent de larmes, & je lui dis que deux choses m'empêchoient de le satisfaire; la Religion & ma parole. Qu'au reste il faudroit être la plus injuste créature pour lui refuser l'estime qu'il méritoit, & que j'avouois sincèrement que si ces deux obstacles invincibles n'existoient pas, je me ferois un devoir & un plaisir de payer son amour par le retour le plus fidèle & le plus sincère. Zamir ne jugea pas à propos de m'en dire davantage ce jour-là; il me quitta en me recommandant de me tranquiliser, & de profiter du tems que je devois rester à sa belle maison, pour jouir de tous les plaisirs qui me tou-

des Barbares qui s'étoient révoltés, & qui causoient un grand ravage dans une Province éloignée. A cette nouvelle qui devoit flatter mon ambition, mais qui m'allarmoit pour les jours du Comte, je sentis se rallumer en moi tout l'amour que j'avois pour lui. Je desirai l'entretenir, & je le fis prier de me venir voir. Riquen l'engagea à me parler; mais je n'eus depuis cet entretien que de plus solides raisons de m'affliger. Le Comte m'aborda d'un air triste & rêveur, & me représenta à son tour le tort que lui feroit notre intelligence si elle étoit connue. Je ne suis plus que votre frère, Madame, me dit-il avec fierté, vous l'avez résolu, & je juge à propos d'en jouer le rôle. Songez cependant que vous avez tout le tort, & que vous ne pouvez guère exiger de moi plus que ce que j'ai fait pour vous; vous êtes ingrate, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'oublier; mais la vengeance à présent a pour moi plus d'appas, que n'en avoit autrefois l'amour.

A peine le Comte eut-il fini ces paroles qu'il se retira sans me donner le tems de lui répondre; j'eus recours à mon soulagement ordinaire à mes maux; je pleurai

rai abondamment ; mais les larmes re-doublèrent bientôt, lorsque Riquen croyant m'apprendre une nouvelle flatteuse, vint me faire part d'une entrevue que la Sultane avoit eue avec le Comte. Les galanteries du frère font souvent plaisir à la sœur. Il n'en étoit pas de même de moi dans cette circonstance, & j'eusse voulu sincèrement n'appartenir au Comte que de ce côté-là. Riquen m'assura qu'avant que de partir, la Sultane avoit fait entrer le Comte dans son appartement malgré l'expresse défense du Prince, qui extraordinairement jaloux, ne permettoit qu'à ses Eunuques d'entrer dans le Serail de ses femmes, & principalement chez la Sultane. Dona Baretto déclara au Comte qu'elle ne pouvoit plus lui cacher les sentimens de son cœur, & que si elle appréhendoit quelque chose, c'étoit qu'il lui arrivât aucun mal pendant sa Campagne. Il n'est pas aisé de croire qu'une conversation qui rouloit sur la tendresse, n'ait produit aucun effet. La Sultane aimoit, & le Comte étoit trop charmé de trouver une occasion favorable de se venger, pour avoir passé le tems dans d'inutiles entretiens.

Il ne manquoit plus qu'une chose pour

mettre le comble à ma peine, Riquet sans le vouloir, me la fournit bientôt; & soit qu'il voulût m'encourager par l'exemple de mon frère prétendu, ou qu'il n'eût aucune vue particulière, il me déclara de plus que le Comte, pour répondre au faveurs du Prince, avoit abjuré la Religion Chrétienne, & qu'il avoit embrassé celle de Zamir, qui consistoit à adorer le Soleil. A ce coup je ne pus me retenir; je me plaignis; je pleurai, je me desespérai, & Rosalie ne pouvoit assez déclamer contre la lâche complaisance du Comte. Zamir vint lui-même m'apprendre cette nouvelle, & s'efforça de me prouver que rien ne pouvoit m'empêcher de suivre l'exemple du Comte. Voyez, me dit ce que votre frère vient de faire; sans doute vous le croyiez instruit; il a pourtant abandonné ses rêveries, pour se donner tout entier à un Culte plus simple & moins rempli de superstitions. Notre Religion, continua-t-il, est dépouillée de toute extravagance. Nous reconnoissons un Etre souverain; & comme nous recevons tous les jours mille bienfaits du Ciel, nous croyons qu'il faut tourner vers lui nos adorations. Rien ne nous paroit plus admira-

mirable que cét Astre divin qui échauffe toute la Nature; nous l'appellons Dieu; & pour le reste de nôtre créance, nous la bornons à très-peu de points. Nous rendons la justice; nous déteſtons les crimes, & nous estimons que la véritable noblesse consiste à faire du bien à tout le monde, & à nous faire craindre. Quelle Religion pouvez-vous mettre en parallele avec la mienne? N'avouerez-vous pas, belle Julie, que vous avez tort de me refuser la satisfaction de vous voir dans les mêmes sentimens que moi?

Vous vous trompez, Seigneur, lui répondis-je avec une fermeté qui le rendit attentif: & je veux détruire en un instant tous vos préjugés sur votre Religion. L'exemple même d'un frère parjure ne me fait pas apprêhender de rester en chemin; & puisque vous m'en parlez le premier, j'attaque ici vôtre cœur & vôtre esprit tout ensemble. Premièrement, ce que vous adorez, n'est qu'une Créature; jamais le Soleil n'a pu exaucer vos vœux, & il n'y a qu'un Dieu, supérieur aux Astres mêmes, qui ait créé l'Univers. Le Soleil est lui-même assujetti à un cours régulier; & vous en faites un Dieu, parce que vous ne con-

noissez rien au-dessus. Regardez plus haut, c'est-à-dire, imaginez-vous un Maître de toutes ces belles choses, & n'attribuez point au hazard tout ce qui arrive ici-bas. Il est une Providence qui regle tout ce qui doit arriver, & qui opere en tout avec sagesse & avec prudence.

C'est envain que vous auriez résolu d'entreprendre quelque chose sur ma vertu, si le Ciel, ou plutôt la puissance infinie de Dieu que nous adorons, s'oppose à vos desseins; votre pouvoir est borné, le sien est immense. Il ne faut cependant que l'invoquer pour le trouver propice, & l'expérience confirme qu'il se plait à exaucer les malheureux: vos Dieux au contraire vous laissent dans la misère, lorsque votre faute vous y a plongé. Ce n'est pas tout, nous croyons qu'il existe par sa seule essence; qu'il n'a jamais été créé, & qu'il est composé de trois personnes distinctes qui sont égales en toutes choses, & qui cependant ne sont qu'un seul & même Dieu.

Le Fils quoique Dieu, & de nature éternelle, s'est fait homme pour satisfaire à son Père qui avoit été offensé par la desobéïssance de l'homme qu'il avoit créé dans un état d'innocence, & à qui il avoit

don-

donné la liberté de choisir entre le bien ou le mal. Le Fils a été méconnu & méprisé des siens ; il a été attaché à une Croix infame, & y est mort pour expier les crimes du Monde entier : les mérites de sa mort sont appliqués à tous ceux qui l'invoquent d'esprit & de cœur, & qui se soumettent à la Loi qu'il nous a dictée lui-même, & qui sert de réforme & de perfection à l'ancienne qu'il nous avoit donnée gravée sur des pierres qui étoient la figure de la dureté du cœur de l'homme. Toutes les particularités de la vie, de la mort du Fils de Dieu, que nous appellons JESUS, ont été prédites plusieurs siècles auparavant par des Prophètes inspirés de Dieu même, & qui ont écrit sous des figures ce que nos Pères ont vu exécuter en réalité.

Cet auguste Sauveur ayant subi la Loi qui n'étoit pas faite pour lui, & qui n'étoit qu'une peine universelle imposée au péché, est ressuscité le troisième jour après sa mort, & étant monté au Ciel, a envoyé le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité divine, qui a inspiré les Témoins de sa vie mortelle, & les a dispersés dans plusieurs parties du Monde, où ils ont annoncé la Religion

 Chré-

Chrétienne, établi les Sacremens, ordonné des Prêtres, qui sont les Ministres de Dieu, & qui ont le pouvoir de consacrer sous des espèces visibles, le Corps même du Fils de Dieu, & qui contiennent par la vertu de ses paroles, la divinité, l'ame & l'essence du Fils Dieu & Homme tout ensemble. Nous reconnoissons aussi une Puissance terrestre qui est établie par succession des Apôtres, & la Communion Romaine a passé jusqu'à nous, malgré les persécutions de Tyrans, la malice des Novateurs & l'opiniâtreté des Hérétiques: Nous sommes donc Chrétiens; je le suis, & quand bien même je verrois toute la Terre changée, je soutiendrois, & avec raison, qu'une Religion dont la seule perfection du cœur & de l'esprit, est l'ame & le fondement, qui a été scellée par la mort d'un nombre infini de Martyrs, & dont les maximes sont si nobles & si excellentes, est la seule qui mérite de se faire des Partisans, dont la principale Loi est d'aimer Dieu leur Créateur: rien n'est si naturel de suivre ses ordonnances qui tendent à la perfection, & de faire à leurs frères, ce qu'ils voudroient qu'il leur fut fait à eux-mêmes.

Ce

Ce n'est pas encore tout. Nous espérons une récompense éternelle à nos bonnes actions, qui procèdent toutes de la grace divine, qui fait que l'homme mérite, & veut lui-même ce qui est bien; il y a par la même raison un châtiment éternel pour ceux qui refusent de s'appliquer les mérites de la rédemtion; car l'ame de l'homme n'est pas bornée à durer un certain tems; elle est un soufle de la Divinité, & de nature immortelle. Reconnoissez ici la noblesse de l'origine de l'homme, & aprenez qu'il ne tient qu'à vous d'avoir les mêmes prérogatives. Vous conviendrez vous-même, Seigneur, qu'une Religion, dont la morale est si belle, & qui ordonne, par générosité, de pardonner à ceux qui nous font du mal, est la seule qui mérite l'attention de toute la terre. Par elle nos passions sont affoiblies & domptées; par elle l'on devient parfait; & au bout des peines de la vie qu'elle nous fait supporter avec douceur; nous entrons dans une béatitude, dont la borne est de n'en avoir aucune.

Voilà sommairement ce que je crois, il ne s'agit plus que de répondre à l'exemple pernicieux d'un frère, qui devoit ê-

tre comme moi instruit des prérogatives de la foi ; il m'est aisé de vous satisfaire, & je ne demande encore que vous pour prononcer sur cet article. Dans notre Religion, comme dans les autres, ne se trouve-t-il pas des parjures, poussés la plupart par l'intérêt, mobile universel de presque toutes les actions des hommes? Que trouvez-vous donc de surprenant dans la conduite d'un Esclave, qui ne trouvant point d'autre moyen de sortir de l'état misérable où la captivité le réduit, oublie son devoir, & se livre tout entier au desir d'un maitre qui le comble de bienfaits? Peut-être a-t-il eu d'autres motifs, qui pour être cachés, ne sont pas moins forts, & il se pourroit faire qu'intérieurement il conserveroit toujours les mêmes préjugés, tandis qu'en apparence il professe tout le contraire de ce qu'il pense.

Il est vrai que nous n'approuvons jamais de pareils changemens, & que ces sortes d'esprits varians nous sont odieux; l'on pardonne plus volontiers à la foiblesse de notre sexe, qu'à des hommes, dont le courage doit être à l'épreuve; mais sitôt que vous saurez qu'il ne faut qu'une faveur céleste négligée pour nous faire

tomber dans un abime de fautes, vous ne ſerez pas ſurpris ſi de très grands Eſprits, eſtimables d'ailleurs, s'aveuglent ſur leur propre conduite. Tout ce que je viens de vous dire, Seigneur, continuai-je, n'eſt pas pour vous faire changer de Religion; je vous ſupplie ſeulement, ſi vous aimez le repos de l'infortunée Julie, de la laiſſer libre ſur cet article; c'eſt le ſeul moyen de préparer ſon cœur à répondre à vos intentions, & je voudrois qu'il me fût poſſible d'en dire davantage.

Zamir ecouta avec attention tout ce que je lui diſois; il admira le zèle qui m'animoit, & il me parut qu'il faiſoit attention à mon diſcours. J'ai déjà entendu parler de la foi des Chrétiens, me dit-il, mais jamais perſonne n'a trouvé le moyen de me perſuader comme vous. Je reconnois que vos principes ſont inconteſtables; une ſeule choſe me retient; c'eſt la crainte de ſoulever contre moi des Peuples innombrables, qui accoutumés à vivre dans leurs erreurs anciennes, ne manqueroient pas de ſaiſir cette occaſion pour me perſécuter. Je ferai cependant attention au parti que j'ai à prendre, & en attendant je veux que vous ſoyez libre,

bne, & que personne ne trouve à redire à votre conduite. Là-dessus Zamir me quitta, & me laissa la maitresse de me livrer à mille pensées, qui vinrent m'assaillir toutes à la fois.

Tantôt je m'occupois de la perfidie du Comte mon époux, & je ne pouvois m'empêcher de détester sa lâcheté. Je perdois en même tems par ma faute, un Mari passionné, & pour lequel j'avois tout risqué. Tantôt je me représentois l'amour respectueux du Prince, qui levoit insensiblement les obstacles que j'avois apportés à notre union; car il songeoit tout de bon à m'épouser à sa mode, & suivant la coutume du Pays. J'appréhendois qu'à la fin il ne se lassât d'attendre, & qu'il n'eût recours aux moyens que sa puissance pouvoit aisément lui fournir. De jour en jour il se détachoit de la belle Sultane, & l'on n'attendoit plus que le moment où je serois proclamée son épouse légitime. En cette qualité on me prodiguoit tous les honneurs, & tous les plaisirs étoient faits pour moi.

Rozalie, elle-même, crut que mes fréquens entretiens avec Zamir, annonçoient ma prochaine défaite; elle m'en par-

parla; mais je la dépersuadai bientôt, en lui rendant un fidele compte de tout ce qui s'étoit passé entre lui & moi. J'avouerai cependant que les raisons de Zamir ne m'embarrassoient pas tant qu'un certain penchant que je me sentois pour lui. L'esprit tentateur, si familier parmi les femmes, me représentoit Zamir sous les apparences les plus flatteuses. Beau, riche, & bien fait; possédant les qualités requises pour faire un grand Prince; l'impossibilité de retourner en France; l'abandon du Comte; le haut rang où on me destinoit, & la liberté de conscience, tout cela étoit assez fort pour me faire balancer sur le parti que j'avois à prendre.

Quelquefois j'ecoutois les idées flatteuses que l'amour de Zamir m'inspiroit; & je prenois la résolution de me venger d'un traitre par une trahison; mais presqu'aussitôt l'amour de la vertu, & la crainte que le Comte ne déclarât dans la suite tout le mystère, me faisoient changer de sentiment, & le résultat étoit un embarras continuel dans lequel je me trouvois plongée. C'étoit alors que repassant dans ma mémoire mes fautes passées, je leur attribuois la cause de mes maux: Je

Je lisois dans mon enlèvement, dont le Comte étoit l'auteur, la raison de son apostasie, comme une punition à son audace, & je n'étois plus surprise d'avoir tant souffert, & peut-être tant à souffrir encore, lorsque je me rappellois que j'avois desobéï à mes Parens, & que je m'étois mariée contre leur volonté. J'aurois sans doute été moins étonnée de la diversité des dangers que j'avois courus, si j'eusse sû des mystères, dont la connoissance étoit réservée à un autre tems. Rozalie même me parut souffrir avec justice, puisqu'elle avoit prêté les mains à mon évasion, & ce qui lui arriva dans la suite, ne servit pas peu à me prouver que le Corsaire ne lui avoit que trop plû.

C'est ainsi que selon les principes de ma petite Philosophie, je faisois l'application de tout ce qui me venoit en pensée; & en effet je ne me trompois pas toujours. Je connus alors le danger qu'il y a de suivre ses prémières idées, & de se livrer à tout ce qui ressent la passion. L'on appelle d'abord ses tentations, desirs permis, & sitôt que l'on croit pouvoir couvrir un crime du manteau de la vertu, l'on reste tranquile, & l'on attend

tend en paix les maux nécessaires qui servent de punition à ceux dont la prudence ne conduit pas toutes les actions. L'on forme pour la suite de beaux projets qui avortent le plus souvent dès leur naissance. Heureux seuls ceux qui remettent à un lendemain éloigné l'exécution des folles entreprises. Si l'on prend le tems de reflêchir, l'on évite ordinairement de tomber dans de grandes fautes; mais souvent aussi le tems ne sert qu'à nous rendre plus obstinés à courir à notre perte.

Cependant le Comte de Hainault, accablé des faveurs du Prince Zamir, se préparoit à soutenir la réputation où l'amitié de ce Seigneur l'avoit élevé. Il joignit l'armée, & se fit instruire de plusieurs particularités, dont la connoissance lui étoit nécessaire pour attaquer l'Ennemi, qui s'étoit retranché dans un bois fort épais. Il trouva une grande licence parmi les troupes, il jugea à propos d'y mettre ordre, & punit sévèrement tous ceux qui osèrent murmurer; les autres voyant qu'il n'étoit pas expédient de se plaindre, prirent le parti le plus sage, c'est-à-dire, lui obéirent. Les prémiers troubles étant appaisés, il en survint

vint bientôt d'autres. Quelques Officiers de Zamir, croyant qu'on leur avoit fait une injustice, en donnant la conduite de l'armée à un jeune homme étranger, & tout nouvellement apostat, s'assemblèrent, à l'écart, & l'un d'eux tint ce discours.

Comment se peut-il faire que nous ayons assez peu de cœur pour souffrir au-dessus de nous un jeune étourdi qui n'entend point la methode du Pays, & qui tel courageux qu'il veuille paroitre, donnera peut-être imprudemment dans quelques embuches qui nous feront périr? Vous voyez, chers camarades, qu'il refuse le conseil de presque tous les anciens, & que rempli de vanité, il s'imagine être plus sage que vous tous. Il est facile de voir que le Prince, gagné par les charmes & par les prières de sa sœur, aura accordé, à sa follicitation, cet honneur à son frère. Affranchissons-nous d'un commandement qui nous est odieux, & prenons les moyens de nous défaire de cet étranger. Par-là le commandement tombera sur l'un de nous, & nous courrons avec plus de zèle à la mort, s'il est nécessaire, pour la défense des intérêts du Prince & de la Nation.

Ce discours, tout injuste qu'il étoit,

ne

ne plût que trop à ceux qui l'entendirent ; on résolut que l'on chercheroit un expédient secret, & l'on remit l'assemblée à huitaine. Il y a toute apparence que le Comte eût succombé à la mauvaise volonté de ses Officiers, si l'un d'eux voyant que la division commençoit à se mettre dans l'assemblée, ne fût venu l'avertir ponctuellement de tout ce qui se tramoit contre lui. Le Comte, plus prudent qu'on ne pensoit, prit de sages précautions, & fit arrêter dans le même instant tous les membres de la Conspiration, avec celui même de qui il tenoit le secret. Sitôt qu'ils furent tous hors d'état de lui nuire, il les fit venir devant lui, & leur parla ainsi.

J'aurois crû, braves Officiers, qu'ennemis du trouble & de l'injustice, vous eussiez travaillé tous ensemble pour le bien commun. La volonté seule de votre Prince, m'a choisi pour vous commander, & j'avois résolu de vous traiter en amis. Je n'eusse rien fait sans vous le communiquer auparavant ; & j'espérois que dans la suite vous seriez forcés de m'honorer de votre estime ; je découvre cependant la noire trahison que vous me préparez depuis

plusieurs jours, & je me suis vu à la veille d'être la victime de votre jalousie. Qu'eussiez-vous fait? Je n'aurois pas été plutôt enséveli sous vos coups, que la nouvelle d'un tel crime étant venue aux oreilles du Prince Zamir, vous eussiez infailliblement eprouvé tout le poids de sa colère; ainsi loin de vous procurer le gouvernement de cette armée, vous auriez vû en un instant toutes vos espérances renversées. Vous méritez la mort, & j'ai consulté vos loix; elles exigent que vous périssiez; mais je vous pardonne, & vous promets de ne jamais songer à votre attentat, si vous me rendez votre amitié.

Les coupables, qui n'attendoient pas un sort si doux, s'écrièrent tous ensemble, vive Zamir notre Prince, & le Comte de Hainault, son Général! Nul que lui ne mérite d'être à notre tête, & nous sommes prêts d'exterminer tous leurs Ennemis; qu'ils prospèrent tous deux, & vivent dans l'abondance! Le Comte profita de cette bonne disposition pour remettre le bon ordre dans l'armée. Chacun se rangea à son devoir, & il ne fut plus question que de se préparer à l'attaque. Les Barbares, comme j'ai dit, s'étoient

s'étoient retranchés dans un bois fort épais, dont il s'agissoit de les faire sortir pour les combattre. Il étoit difficile de leur nuire autrement, parce qu'ils étoient les maitres de la principale issue. Le Comte assembla son Conseil, & ayant remontré la difficulté de remporter aucun avantage par la force, qui étoit inutile tant que les Ennemis se tiendroient ainsi retranchés, déclara qu'il avoit résolu de les surprendre par un stratagême qui les perdroit immanquablement.

Il fit donc répandre le bruit, que fatigué d'attendre, il alloit incessamment se retirer, & qu'il aimoit mieux ménager ses soldats, qui étoient déjà beaucoup diminués, que de les exposer au hazard d'un combat qu'il vouloit éviter. Le Commandant des Barbares crut trop legèrement cette fausse nouvelle; il détacha des gens affidés pour voir les mouvemens des troupes de Zamir. En effet, on vint lui rapporter que rien n'étoit plus vrai que leur fuite, & que le desordre régnoit dans toute l'armée. L'espoir de remporter une victoire complette, lui fit rassembler tous ses soldats, & après les avoir animés au combat, il poursuivit le Comte, qui paroissoit fuir devant lui. Le

Barbare ne fut pas plutôt éloigné de son poste, qu'un corps particulier, que le Comte avoit destiné à cet effet, & dont il avoit donné le commandement à un certain Piago, son Lieutenant Général, homme d'une valeur reconnue, s'empara du bois, en cas que l'Ennemi voulût s'y réfugier. Ensuite le Comte rebroussant chemin, fit tête à l'armée Barbare, & rallia ses troupes avec une si grande promptitude, que les rebelles s'apperçurent bientôt qu'ils avoient eu tort de quitter leur poste.

Le Comte étant sûr que l'Ennemi étoit enveloppé de toutes parts, tomba dessus avec une intrépidité & un courage étonnans. Il étoit par-tout, & voloit de rang en rang pour animer les siens à bien faire. Le combat dura presque tout le jour, & les Barbares perdirent leurs meilleures troupes dans cette action. Leur Général voyant qu'il n'étoit pas possible de résister davantage aux armes victorieuses du jeune Comte, fit défiler à petit bruit les tristes restes de son monde, & les mena vers le bois d'où il étoit sorti; mais il n'eut pas le tems d'en approcher; le corps de troupes qui s'en étoit emparé, & qui n'avoit point encore combat-

tû, acheva de le tailler en pièces. Il ne se sauva que quelques Barbares, qui périrent de misère au bout de quelques jours.

Le nombre des prisonniers, entre lesquels l'on comptoit le Général lui-même avec ses deux fils, qui ne l'avoient point abandonné, montoit à près de deux mille. Le butin que l'on fit fut fort considérable; & la nouvelle de cette victoire, qui assuroit pour longtems la paix dans les Etats de Zamir, combla tout le monde de joie. Le jour de l'arrivée du Comte, toute la Cour du Prince alla au-devant de lui, & Riquen fut chargé de le complimenter de la part de son Maître. Il resta trois jours dehors la Ville, selon la coutume, & ayant licentié une partie de ses troupes, qui n'étoit engagée que pour la campagne seulement, il entra en triomphe dans la Ville à peu près dans cet ordre.

La marche s'ouvroit par une vingtaine de trompettes, qui faisoient retentir l'air d'un bruit extrémement fort, mais majestueux; ensuite marchoit un corps de troupes armé de pié en cap, au milieu duquel on portoit l'Etendard du Prince; ce corps étoit suivi des principaux Officiers de Zamir, qui avoient été au-

devant du Comte. Tous étoient superbement habillés, & avoient la tête couverte; ceux de la maison & Garde du Comte de Hainault marchoient derrière ceux-ci, & avoient la tête découverte. Après cela paroissoit le second corps de troupes, qui entouroit une grande partie des prisonniers; l'on avoit choisi les plus qualifiés d'entr'eux, & on leur avoit lié les mains avec les lambeaux de leurs vêtemens. Parut ensuite le Char de Zamir, derrière lequel étoit attaché tout nud le Général Barbare, la tête tournée vers le Comte, qui étoit debout sur un autre Char magnifiquement décoré. Autour de lui plusieurs jeunes Seigneurs qui s'étoient distingués dans l'action; & la marche étoit fermée par un troisième corps de troupes qui escortoient les chariots qui étoient remplis de butin.

D'abord que le Comte fut arrivé vis-à-vis le Palais de Zamir, où toutes les femmes eurent la liberté d'être vues aux fenêtres, il salua profondément le Prince, & lui remit l'épée du Général Barbare. Zamir reçut le Comte avec de grandes démonstrations d'amitié, & remit l'exécution du Rebelle au lendemain. La cérémonie étant finie, Zamir invita le Comte à

un repas, qu'il voulut donner en son honneur. Toutes les femmes du Sérail y étoient superbement habillées, & la Sultane favorite étoit assise, de même que le Prince & le Comte, sur un siège plus élevé que les autres. La conversation roula sur le mérite du Comte, & j'apperçus que la Sultane n'étoit pas la dernière à faire son éloge. Les yeux de cette belle Espagnole étoient sans cesse attachés sur lui, & le Prince Zamir s'en fût infailliblement apperçu, s'il n'eût été occupé à ecouter le Comte, & à me regarder.

Il ne manquoit à cette belle fête que l'aimable Rozalie; une indisposition assez considérable l'avoit empêchée d'y assister. Le Comte y parut peu sensible, & je jugeai à son air froid, que l'indifférence qu'il avoit pour moi, n'étoit pas l'ouvrage d'un seul jour. Je lui aurois cependant encore pardonné sa faute passée, si l'idée de sa grandeur & de la gloire qui l'environnoit, l'eût seulement occupé; mais il étoit trop épris pour ne me pas laisser entrevoir tout ce qui en étoit. Zamir jugeant des autres comme de lui-même, & croyant que le Comte ne se passeroit pas aisément de femmes, lui en choisit six des plus aimables parmi les

siennes, & lui assigna un corps de logis considérable dans son Palais, où il pouvoit vivre à son aise.

Je vis cet affront sans oser rien dire, ni me plaindre; j'avois jusqu'alors passé pour la sœur du Comte, & j'aurois été trouvée en mensonge si j'avois parû mécontente des plaisirs de cet indigne époux. Zamir, qui se plaisoit à me donner des marques de l'intérêt qu'il prenoit à tout ce qui me regardoit, vint m'apprendre le détail du bienfait dont il combloit mon frère. Je l'en remerciai, & je jouai devant lui le rôle le plus embarrassant. A ce trait je pensai déclarer tout le mystère; les belles qualités du Prince m'offroient l'occasion la plus favorable de me venger; je fus tentée, mais je sus encore me retenir.

Je pris le prétexte, pour voir Rozalie, de m'informer de sa santé. Elle se portoit un peu mieux, je fus admise à lui parler. Je lui appris mon malheur, & elle partagea avec moi la douleur que je ressentois. Compterez-vous, après une telle action, sur la promesse des jeunes gens, me dit-elle ? quoi de plus fort que la foi que le Comte vous a jurée, & en même tems quoi de plus perfide que le

tour qu'il vous joue aujourd'hui ? Née pour être malheureuse, lui répondis-je je suis plus surprise que le Comte me manque de foi, que tous les différens évènemens qui me sont arrivés. Ensuite je tournai la conversation sur le mérite de Zamir, & je m'apperçus que Rozalie l'aimoit aussi.

Je ne parus pas remarquer la passion avec laquelle elle m'en parloit; mais je m'attendis à voir bientôt le nœud d'une intrigue qui me paroissoit devoir devenir sérieuse dans la suite. Le Comte infidèle; la Sultane amoureuse, Rozalie sensible au mérite d'un Prince, qui m'aimoit mieux qu'elle; l'erreur où l'on étoit de la vérité de mon histoire; tout cela m'occupoit assez & le jour & la nuit. Quoiqu'indéterminée cependant que je fusse sur le parti que j'avois à prendre, je crus qu'il étoit plus à propos de commencer par savoir du Comte même ce qu'il vouloit que je fasse. Tout odieux qu'il me parut, je lui consacrai tous mes ressentimens, & je me soumis à mon devoir.

Riquen étoit toujours dans mes intérêts, & quoiqu'il ne fût pas le mystère de mon mariage, il ne laissoit pas de me prêter son ministère, quand il s'agissoit

d'écrire en cachette au Comte ; je le chargeai d'une Lettre, dans laquelle j'employai tout ce que la douceur & l'amour purent m'inspirer. Je la rapporte ici fidèlement, pour faire juger jusqu'à quel point je fis des efforts pour ramener le perfide à son devoir.

J'appréhende, mon cher Comte, que le refus que je vous fis il y a près d'une année, de me livrer toute entière à l'amour que j'ai pour vous, ne vous ait indigné contre moi : Vous ne pouvez pas sans doute m'en savoir mauvais gré, parce que ma seule vue est de vous épargner bien des peines. L'on vous croit mon frère, il seroit par conséquent dangereux qu'on reconnût que vous êtes mon époux. Si j'en juge cependant par votre abord froid, par votre conduite, & par vos actions, je ne suis plus pour vous ce que j'étois autrefois. Vous oubliez combien je vous ai aimé, & vous ne vous souvenez plus que vous m'avez enlevée de chez mes Parens, à la colère & au ressentiment desquels vous vous êtes exposé mille fois pour venir à vos fins. Vous prenez pour un rêve le serm nt réciproque que nous nous sommes faits de rester unis tout le reste de nos jours ; & vous croyez pouvoir vous dispenser de me regarder comme votre épouse. Je veux

pour

pour un moment que vous me jugiez indigne de l'honneur que vous me faisiez ; ne devez-vous pas tout au moins songer à cacher les apparences, & la violence étoit-elle la voix la plus propre à me faire sentir que j'avois tort ? Encore si je savois où l'on a mis le triste gage de votre amour & du mien ; si je pouvois trouver ma chère fille ; je vous prierois de jetter les yeux sur cette innocente, & par ses bégayemens, elle vous convaincroit peut-être mieux que moi par des discours vifs & pressans. Rendez le calme à mon ame, cher Comte mon époux, & tandis que le mal est encore réparable, ne me livrez pas à la mort, qui sera la suite de votre dureté. Venez, puisqu'il le faut, venez me pardonner ; & puisqu'il ne m'est pas permis de m'aller jetter à vos piés, recevez mes pleurs, recevez mes soupirs. Je vous suis fidelle, & la serai toujours ; les promesses d'un grand Prince n'ont pu résoudre à vous manquer de foi. Pourquoi l'amour d'une Sultane vous engageroit-il à m'oublier, & à changer de Religion ? La douleur m'empêche de vous en dire davantage. Il ne dépend que de vous de rendre à la vie, ou de livrer à la mort,

Votre épousse la Comtesse
D'HORNEVILLE.

Je m'étois flattée qu'une telle Lettre produiroit un bon effet. J'avois toujours connu beaucoup de justice dans la conduite du Comte, & j'espérois quelque chose de son bon naturel: mais que l'amour change les cœurs en peu de tems, & qu'il est rare de les ranger à la raison, lorsque cette cruelle passion les domine! J'en faisois moi-même la triste, mais véritable expérience, & je me reconnoissois à peine. Le Comte avoit été trop loin pour reculer; sa fortune y étoit engagée, & la nouveauté avoit pour lui plus d'appas qu'une ancienne inclination; il falloit, comme je l'ai remarqué depuis, il falloit que je fusse punie par la privation de ce qui me plaisoit le plus, & ma peine eût été plus facile à supporter, si j'eusse eu le Comte pour la partager avec moi. Il ne me restoit donc que Rozalie, & mon malheur voulut qu'elle aimât aussi de son côté. J'étois de cette manière épouse rebutée, trahie, & jalouse de la meilleure de mes amies. Zamir, il est vrai, ne devoit pas m'occuper l'esprit; mais il avoit déja su me plaire, & mon cœur étoit porté pour lui.

Sitôt que je me fus apperçue que Ro-

zalie regardoit le Prince d'un œil de complaisance, je me méfiai d'elle, & je ne lui fis plus part des secrets que j'estimois de conséquence. Elle voyoit bien néanmoins que Zamir me tourmentoit ; & pour me détourner d'y faire attention, elle s'efforça à me prouver qu'il falloit demeurer fidelle ou Comte malgré son infidélité: elle crut par ce moyen se ménager la conquête qu'elle méditoit ; mais elle se trompoit ; & Zamir m'avoua lui-même qu'il s'étoit apperçu de la bonne volonté de ma sœur ; & que la reconnoissance l'auroit infailliblement engagé à y répondre, s'il ne m'avoit jamais connue.

Plusieurs jours s'étoient passés depuis que j'avois écrit au Comte, sans en recevoir de réponse. Je commençois à croire que méprisant tout ce qui venoit de ma part, il n'avoit pas daigné me marquer ses intentions, lorsque Riquen vint m'apporter une Lettre qui acheva de me desespérer. En voici la teneur.

Je croyois, Madame, que vous m'aviez déjà oublié, & j'en étois bien-aise. Je vous ai aimée, il est vrai, j'en conviens ; mais pour lors nous étions en Pays de liberté ; aujourd'hui Maitresse d'un grand Prince & en même tems

tems son Esclave, vous ne pouvez plus disposer de vous. Telles ont été vos dernières résolutions, lorsque je vous parlai dans votre appartement. Vous avez sans doute été conduite ici pour me donner la loi, & je sai que je suis votre sujet. L'on parle de vous faire Sultane; vous ne l'ignorez pas; vous me punirez peut-être tôt ou tard d'avoir desobéï à vos ordres; je m'y attends; mais je puis vous dire en passant que nos différentes Religions ne pouvant pas s'accorder ensemble, il nous est défendu d'avoir de longs entretiens. Pour ce qui est de votre fille, j'ai autant d'intérêt que vous a découvrir où elle est; je n'en sai rien, & je m'en console. Adieu, vivez en Souveraine, & regardez-moi dans la suite comme votre frère & votre sujet,

Le Comte DE HAINAULT.

Toute autre que moi se seroit consolée de la perfidie du Comte, je le devois pour mon repos; mais la chose me parut impossible. Je l'aimois toujours, & rarement oublie-t-on ce qui a eu pour nous tant de charmes. Je me repentis alors de l'avoir cru trop legèrement; & en effet, est-il surprenant qu'un jeune homme qui n'avoit pas plus de vingt-cinq ans, fût encore sujet à la variation & au chan-

gement ? J'avois quelques années plus que lui, & la longue suite de malheurs qui m'avoient accablée jusques-là, me rendoit un peu plus stable. Je recommençai donc à pleurer tout de nouveau, & je succombai enfin à moi-même ; Zamir voulut en savoir la cause, & me fit longtems la guerre pour deviner ce qui me rendoit si méconnoissable.

Un jour qu'accablée par le souvenir de ma peine, je m'étois retirée dans l'intérieur de mes appartemens, ce Prince vint m'y trouver, & laissant à la porte toute sa grandeur, il se jetta à mes genoux, & me supplia de lui apprendre la cause de ma mélancolie. Il me demanda si j'avois lieu de me plaindre de lui : je lui répondis que bien loin d'en être mécontente, j'avois au contraire tout lieu de m'en louer ; que je n'aurois jamais pû me flatter de trouver dans un Prince barbare autant de douceur & autant de bonté ; que sa figure, son esprit, ses manières, tout en lui méritoit d'être aimé, & que je ne pouvois m'empêcher de lui rendre toute la justice qu'il méritoit ; qu'ainsi je le priois d'être tranquile sur cet article, & de croire que si j'étois la Maitresse de ma main, je ne différerois pas d'un instant à la lui accorder. Qui

Qui vous retient donc ; belle Julie ; poursuivit Zamir ; j'aquiesce à toutes vos volontés ; connoissez-vous quelque chose en moi qu'il faille réformer ? dites-le ; pour vous obtenir, il n'y a rien que je ne fasse s'agit-il même d'abandonner ma croyance ? De graces songez un peu mieux à votre santé, & croyez que de la vôtre dépend entièrement la mienne. Je vais chercher dans mon esprit tout ce qui peut dissiper votre tristesse, & il faut que vous m'accordiez la grace de vous déclarer Sultane avant qu'il soit un mois ; le terme est assez long pour vous déterminer à ce que vous avez à faire. Je vous laisse seule ; réflechissez à l'honneur qui vous attend.

En disant ces mots, il me glissa une bague au doigt, m'embrassa très respectueusement, & après il s'en alla, en me laissant pénétrée de reconnoissance de ses bontés, & en même tems fort embarrassée de la réponse que je lui ferois. J'avois beau me souvenir de ses promesses passées, de n'entreprendre jamais rien sur ma vertu, je craignois la fin du terme qu'il venoit de me donner, & je m'imaginois déjà le voir changer de ton & de manières. D'ailleurs, ce qui m'affli-

geoit

geoit le plus, c'est que tout le monde me croyoit véritablement traitable. Les visites fréquentes que le Prince me rendoit; les préferences qu'il m'accordoit; le peu d'attention qu'il avoit pour ses femmes, & l'indifférence qu'il marquoit pour la Sultane, tout cela aidoit à croire que je l'occupois seule; mais en même tems que je m'affligeois de passer ainsi dans les esprits, pour toute autre que je n'étois, je me consolois en moi-même de n'être pas ce que je paroissois être.

Cette conduite de Zamir ne servoit pas peu à favoriser la Sultane dans l'amour qu'elle avoit pour le Comte; elle obtenoit de tems en tems la permission de se promener dans les Jardins où elle s'entretenoit avec lui; & malgré la rigueur des ordonnances du Prince, Riquen qui croyoit me rendre un grand service en cela, le favorisoit dans ses parties nocturnes. Ces deux Amans jouissoient déjà des plaisirs que l'on goûte dans une heureuse intelligence, & rien jusques-là n'avoit encore troublé leur union, lorsqu'un fâcheux évènement pensa les séparer pour toujours, & me rendre veuve sans le savoir.

Ri-

Riquen, comme je l'ai dit, favorisoit les entrevues nocturnes de la Sultane & du Comte. Il avoit les clefs du Jardin, & à toute heure il étoit le maitre d'entrer par-tout. Il avoit le soin d'introduire le Comte dans un bosquet où la Sultane se rendoit pendant que tout le monde dormoit. Ils y étoient ensemble une nuit que Zamir ne pouvant dormir à cause de la chaleur, s'avisa de descendre dans le Jardin pour se promener, & rêver en même tems au moyen de satisfaire sa passion à quelque prix que ce fût. Il étoit seul, & alloit indifféremment de côté & d'autre. Il vint pas hazard vers le bosquet où le Comte entretenoit la Sultane. Comptant être seuls & sans témoins, ces deux Amans se livroient au plaisir de tromper Zamir, qui entendant quelqu'un parler, s'avança doucement vers l'endroit d'où venoit la voix. Il reconnut d'abord celle de la Sultane, & s'imagina qu'elle étoit avec quelqu'une de ses femmes.

Ne soupçonnant pas plus de mystère, & préferant sa rêverie à la conversation de cette belle Espagnole qu'il avoit tant aimée, Zamir s'éloigna du bosquet sans faire de bruit; mais ayant entendu rire, il

il revint sur ses pas pour en deviner le sujet. Le Comte parloit à la Sultane du plaisir que l'on trouve à tromper ceux qui veulent tout savoir. Zamir, disoit-il, ne seroit-il pas bien-aise d'apprendre que vous êtes ici, & ce Prince tout puissant qu'il est, ne l'est pas encore assez pour nous surprendre. Trop occupé par l'amour qu'il a pour ma sœur, il n'a pas de tems de reste, & sans doute qu'il fait mieux l'employer qu'à venir nous ecouter.

Zamir reconnut la voix du Comte; il auroit eu peine à le croire si peu fidèle si l'on étoit venu lui rapporter quelque chose de semblable. D'un autre côté, l'affront que lui faisoit un pareil rendez-vous avec une de ses femmes, & principalement avec celle qui lui avoit mis déjà plusieurs fils au monde, le mit dans une alternative assez embarrassante... Il n'eût pas voulu me causer de la peine en punissant mon frère; mais il ne voulut pas souffrir qu'on se moquât de lui. N'étant plus le maitre de dissimuler, il entra dans le bosquet, & tirant son sabre, il en porta un coup au Comte, qui ne s'attendant pas à une pareille visite, n'avoit pas eu le tems de se tenir sur ses gardes. Zamir crut avoir tué le Comte sur la place;

 bien

Prince repentant d'avoir écouté sa colère qui l'avoit poussé à se venger d'un affront que la personne du monde qu'il aimoit le moins alors, lui venoit de faire, il se fût sans doute epargné bien des tourmens.

Mais laissons pour un moment là le Comte recevoir le juste châtiment dû à sa mauvaise foi, & voyons l'effet que causa sa retraite, non-seulement dans le Palais, mais encore parmi le Peuple. Zamir le regretta sincèrement, & ayant appris de Riquen qu'on ne trouvoit pas son cadavre, il s'imagina que quelqu'un des siens avoit été témoin de sa cruauté, & lui avoit rendu en secret les honneurs funeraires. Quoiqu'il n'eût rien à craindre dans le fond, il appréhenda qu'on ne le taxât d'injustice & d'ingratitude. On chercha cependant par tout, & l'on ne trouva rien. Le Comte avoit une Charge qui l'obligeoit de paroître en public, & l'idée qu'il avoit donnée au Prince Zamir d'un nouveau gouvernement, lui donnoit l'inspection sur une grande partie du Peuple. Le lendemain étoit jour d'Audience, & chacun fut surpris de ne pas voir son Juge. On eut le soin de répandre adroitement le bruit qu'il étoit

malade; & on se contenta les premières fois de cette excuse.

Riquen, par l'ordre de son maitre, vint me prévenir adroitement à son sujet, & me déclara que Zamir étoit réellement inquiet de ce qu'il étoit devenu. Il me dit que depuis plusieurs jours on ne l'avoit point vu, & qu'il y avoit tout à craindre que ce jeune Seigneur, dont la puissance commençoit à devenir considérable, ne se fût mis secretement à la tête de quelque Parti pour se faire reconnoitre Souverain. Je parus recevoir cette nouvelle avec indifférence; & je répondis à Riquen que je ne croyois pas le Comte capable d'un tel crime, & que je connoissois trop la bonté de son naturel pour lui faire l'injustice d'ajouter foi à de pareils bruits. Riquen à cette fois garda un secret inviolable; je le questionnai envain; il me répondit toujours qu'il n'en savoit pas davantage.

Quelque peu de confiance que j'eusse alors en Rozalie, je jugeai qu'il étoit nécessaire de l'instruire de ce qui se passoit: je la fis venir & lui appris ce qu'on me venoit de dire de la part du Prince. Le malheur est pressant, me dit-elle avec vivacité, & il y a tout à craindre. Quoique l'amour que Zamir a pour vous,

 chè-

chère Julie, paroisse vous mettre à l'abri de toutes les persécutions, il est cependant plus prudent de prendre des mesures pour éviter la suite d'une telle avanture. Il n'est que trop vrai qu'il a disparu, & la tristesse de la Sultane le confirme assez. Vous n'ignorez pas l'étroite liaison qui étoit entre ces deux Amans; elle est aujourd'hui réduite à un état bien triste, preuve certaine que le Comte l'a abandonnée. Que voulez-vous faire après cela dans ces lieux? Pensez-vous qu'il faille attendre que la colère du Prince éclate? Vous devriez songer à vous sauver, & puisque votre crédit est encore capable de vous fournir quelqu'expédiens, profitez, je vous y exhorte, du peu de tems qui vous reste. Riquen est dans vos intérêts; interessez-le, il sera votre affaire.

Je goûtai d'abord le sentiment de Rozalie; mais outre qu'il me parut difficile à exécuter, je crus qu'il valloit mieux attendrir le Prince; je lui répondis, que je préferois d'être punie, quoiqu'innocente, & que je ne voulois pas par une fuite précipitée, faire soupçonner mon intelligence avec le Comte. Rozalie peu satisfaite de cette réponse, me quitta brusque-

quement en me reprochant le peu d'amour que j'avois pour elle. Vous voulez périr, Madame, me dit-elle, & vous ne vous contentez pas de périr seule, vous voulez que je vous tienne compagnie. Ma mort est inévitable, & je vois bien que je vous en aurai l'obligation. Ces dernières paroles firent une grande impression sur moi. Je les pris pour une prophétie, & la suite me prouva qu'elle étoit vraie.

Rien n'étoit plus embarrassant que ce que j'avois à faire. Je parlai encore une fois à Riquen, qui me conseilla de ne rien entreprendre, & m'assura qu'en cas qu'il y eut quelque chose de résolu & qui ne fût pas en notre faveur, il m'en informeroit à tems, & me fourniroit les moyens d'éviter la colère de Zamir. Je fis part à Rozalie de l'entretien que j'avois eu avec Riquen, mais elle n'en parut pas contente; elle craignoit que le favori préferant l'intérêt de son maitre, ne promit des choses qu'il ne pouvoit exécuter, & elle se remua pour trouver quelqu'un qui voulut se charger d'elle. On m'assura depuis qu'elle avoit conservé quelqu'intelligence secrette avec un jeune Seigneur de la Cour, & qu'elle lui

corda son amitié, à condition qu'il la retireroit de l'embarras où elle se trouvoit.

Il y avoit près de huit jours que je n'avois vu Zamir. Ce Prince n'étoit pas moins agité que moi ; il appréhendoit que je ne lui attribuasse la perte de mon frère, & il sentoit apparemment l'embarras où la vérité jette ordinairement les coupables. Il vint me voir un jour que je m'y attendois le moins. Il étoit extrêmement pâle, ses yeux égarés annonçoient le trouble de son ame, & semblable à un homme qui est poursuivi, il regardoit sans cesse derrière lui. Son abord me fit peur ; je tremblai à mon tour, & je crus tout de bon qu'il venoit m'annoncer ma perte.

Nous gardames tous les deux le silence pendant un tems assez considérable ; il m'étoit impossible de parler, & Zamir n'étoit pas moins affligé que moi. Enfin, voyant que j'étois hors d'état de prononcer un seul mot, & que je ne pouvois plus retenir mes pleurs, il me déclara le sujet de la vérité, qu'il m'avoua lui couter infiniment. Avant que vous fussiez en ma puissance, me dit ce Prince consterné, j'ignorois ce que c'étoit que l'amour ; je vivois tranquile ; mon sort étoit

toit heureux ; mais depuis que je vous ai vue, j'ai eprouvé combien il est fâcheux de perdre sa liberté. Je suis donc aujourd'hui le plus à plaindre de tous les hommes. Mes Esclaves jouissent de la paix, pendant que je suis dans le trouble & l'agitation. Sûr d'être haï, malgré la conduite la plus respectueuse, la vie m'est plus à charge que jamais. Je n'y puis plus résister ; c'est à vous, belle Julie, à qui j'ai recours pour me déterminer sur le parti que j'ai à prendre. Vous ne manquerez pas de me reprocher l'éloignement de votre frère. Je l'avois comblé de bienfaits, & remarquant en lui de grandes qualités, j'avois pris plaisir à l'elever. Le sort me l'enleve, sans que je puisse déterrer le lieu où il est, & sa perte me rend coupable à vos yeux.

Un tel début me surprit agréablement; je croyois que le Prince indigné contre moi, avoit médité ma ruine ; mais je vis que je m'étois trompée, & pour ne pas lui laisser appercevoir une surprise, je lui répondis sur le même ton. Je n'avois qu'un frère, Seigneur, & ce frère, compagnon des infortunes de deux sœurs, adoucissoit ma captivité. Le Ciel me l'enleve sans que je puisse en rejetter la

faute que sur vous. S'il est coupable de quelque crime, faites-moi la grace de me le dire; mais s'il est innocent, comme j'ai tout lieu de le croire, permettez-moi de m'affliger, & avec d'autant plus de raison, que je ne vois pas de remède à mon malheur.

Il est juste, belle Julie, interrompit Zamir, de pleurer la perte d'un si aimable frère; mais il est juste aussi de suspendre vos préjugés jusqu'à ce que vous soyez convaincue qu'il y a de ma faute. J'aurois tort de me plaindre de lui; il n'a rien tenté contre moi, & je voudrois que vous pussiez lire dans mon cœur le chagrin que je ressens de ne le plus voir. J'ai envoyé des ordres pour s'informer à tous les Ports de mer, si quelque Vaisseau n'auroit pas mis à la voile, & j'attends avec impatience la réponse qu'on m'apportera. Il y a en effet assez d'apparence à croire que ce Seigneur, ayant trouvé quelqu'occasion de se soustraire à ma puissance, aura profité de l'occasion.

Je veux, pour vous faire plaisir, répondis-je à Zamir, me satisfaire de cette excuse, quoiqu'elle ne soit pas vrai-semblable; car qui peut croire, qu'unis comme nous devions l'être, le Comte ait

entre-

pris une telle affaire, sans nous en faire part à Rozalie ou à moi? Il faudroit le croire bien dénaturé pour lui imputer une pareille action. Peut-être, dit le Prince, que la crainte de rendre son départ moins secret, ou que la difficulté de vous le communiquer, l'aura fait passer par-dessus cet article; & ne peut-on pas croire, que qui a été capable de quitter sa Religion pour l'intérêt, peut abandonner ses sœurs pour la liberté?

Ce reproche me fut extrémement sensible, je priai Zamir de me laisser seule, & de ne pas insulter davantage à mon malheur. Il obéït, & il se passa un mois entier sans qu'il osât m'aborder. Pendant ce tems, je me livrai à toute l'amertume de mon cœur. Je ne dormois ni jour, ni nuit; j'avois sans cesse devant les yeux la perfidie du Comte; & quoique j'eusse tout sujet de le haïr autant que je l'avois aimé, je desirois cependant ardemment de le voir. Rozalie venoit tous les jours par l'ordre de Zamir pour me consoler. Elle fut satisfaite d'apprendre la disposition du Prince en notre faveur, & elle s'imagina qu'elle pourroit en profiter pour lui inspirer de l'amour. Elle se rendit donc nécessaire à côté de lui par la confiance

fiance qu'il avoit en elle. Tous les jours Zamir lui rendoit visite pour s'informer de l'état où j'étois, & il restoit quelquefois très longtems avec cette belle fille.

Il n'en fallut pas davantage pour faire parler. Chacun crut que le Prince se dégoûtoit de moi: Il y avoit effectivement assez d'apparence; car depuis que le Comte avoit disparu, Zamir ne m'étoit venu voir qu'une seule fois. La cour de Rozalie par ce moyen devint très considérable; toutes les femmes du Sérail se tournèrent de son côté, & il n'y eut que le jeune Seigneur de la Cour de Zamir qui en prit ombrage. Alors il négligea Rozalie, & la laissa s'abandonner tout entière à l'amour chimérique qu'elle croyoit que Zamir avoit pour elle. Riquen ne savoit que croire d'un tel changement: il ne connoissoit plus rien à l'esprit du Prince, qui étoit devenu d'une tristesse extraordinaire, & tout le monde disoit que depuis qu'il avoit enfermé deux Françoises dans son Sérail, il étoit entièrement méconnoissable.

Je vis, avec un peu de dépit, tout le monde tourner du côté de Rozalie. Ma cour n'étoit plus rien auprès de la sienne. Je ressemblois à nos grandes

Dames

Dames de France, qui se trouvent desœuvrées lorsque leur Hotel est desert. Riquen cependant vint m'y consoler de tems en tems, & ayant su par la suite, la vérité des sentimens du Prince, il prit plaisir à m'avertir qu'il étoit plus amoureux que jamais. Cette nouvelle soulagea un peu ma peine ; l'absence du Comte m'avoit assez occupée jusqu'alors, & j'étois parvenue à cette période, où l'on trouve un peu d'allegement à son mal. Le tems, comme on le sait, est le plus grand médecin que l'on puisse appeller pour la guérison du chagrin. L'on se livre d'abord à un excès de tristesse, qui petit à petit se dissipe, & ne laisse plus à la fin qu'un foible souvenir de la cause même.

Pendant que je restai seule, je m'occupai à dessiner de petits Paysages. J'avois autrefois appris, lorsque j'étois chez mes parens, à peindre en miniature; mais il ne m'étoit point venu encore en pensée de m'amuser de cette façon. Riquen, pour faire sa cour au Prince, lui montra de mon ouvrage, sans me rien dire; il avoit soin de me fournir tout ce qu'il me falloit, & insensiblement il me vint une idée de peindre

les

les différentes avantures qui m'étoient arrivées & à Rozalie. Je ne comptois pas que de tels morceaux fussent capables de dévoiler des mystères que j'avois intérêt de tenir cachés. En un mot, je traçai mon histoire, & le rusé Riquen sut adroitement en profiter.

Le prémier tableau représentoit mon enlevement, & quoique les noms des acteurs n'y fussent pas désignés, les portraits étoient si bien attrapés, qu'il étoit aisé de les reconnoitre. Sur le second étoit peinte la cérémonie de notre mariage; le troisième étoit notre naufrage, & le dernier, qui me trahit, représentoit l'entrée triomphante du Comte de Hainault. Riquen examina ces morceaux, & je les lui confiai imprudemment. Zamir les eut bientôt, & en les considérant, il fit attention entre les autres à la cérémonie du mariage. Comment se peut-il faire, disoit-il en lui-même, que Julie se soit mariée avec le Comte? C'est son frère, & dans son Pays, cette sorte d'alliance n'est pas en usage. Il faut qu'il y ait du mystère, ou que son idée l'ait portée à cette nouveauté. Riquen aussitôt fut questionné; mais il n'en savoit pas davantage, & il avoua seulement

au

au Prince qu'il avoit déja fait la même observation sans en pouvoir deviner la réalité.

Zamir se rappella à ce sujet tout ce qu'il m'avoit entendu dire du Comte; il ne pouvoit concilier la représentation des tableaux avec la conduite que je tenois avec lui. Peut-être, se disoit-il en lui-même, n'y a-t-il aucune réalité cachée sous ces emblêmes. Julie se sera imaginée de faire quelques tableaux qu'elle aura voulu rendre inestimables par la beauté des portraits qu'ils renferment. L'idée du Comte son frère ne l'abandonnant pas, elle l'aura tracée par-tout où elle aura voulu représenter un homme. Cependant, reprenoit-il aussitôt, voilà le Comte triomphant, & voilà le Comte marié; tous deux se ressemblent parfaitement. Je veux éclaircir ce mystère. Aussitôt Riquen fut chargé de me questionner. Il n'y manqua pas, il y réussit même, & tira de moi en confidence l'aveu de mon mariage avec le Comte.

Le Prince Zamir en fut aussitôt instruit; mais comme Riquen ne l'avoit su de moi que par subtilité, & que je lui avois recommandé de n'en dire jamais rien, Zamir lui promit qu'il ne m'en parleroit point.

point. En effet, il tint sa parole; car il ne me fit jamais paroitre qu'il sût plus de particularités que je ne lui en avois apprises. Au bout d'un mois, je reçus sa visite; elle fut des plus gracieuses; il renouvella les protestations d'amitié & de respect, & je fus obligée de lui avouer que je ne lui en voulois aucunement. Je répondis même à la proposition qu'il me fit de l'épouser, que je lui demandois un an pour me déterminer, & qu'au bout de ce tems, ou je le prierois de me laisser vivre dans la retraite & la solitude, ou je satisferois ses voeux. Ce qui m'engageoit à lui faire cettte réponse, c'est que j'espérois dans l'espace de ce tems, apprendre des nouvelles du Comte; & que si je n'en apprenois point, je pourrois avec quelque justice le croire ou mort, ou parti pour ne revenir jamais.

Cette circonstance étoit pour moi bien tentative; je ne voyois presque rien qui pût m'empêcher de répondre à l'amour de Zamir. Le Comte m'avoit fait une infidélité; je pouvois bien lui en faire une autre; d'ailleurs sa fuite me prouvoit qu'il n'avoit pas envie de revenir, & je ne voyois pas qu'il fût possible de sortir jamais du Serail de Zamir. Je sentois cependant

quel-

quelque chose qui me répugnoit dans une telle conduite, & ce ne fut que pour avoir le tems de réflechir que je demandai l'année entière.

Ce fut pendant ce tems que le Prince Zamir se rendit redoutable sur mer & sur terre; tous les jours étoient marqués par quelque conquête nouvelle. Le bon ordre régnoit par-tout, & le Comte n'y avoit pas nui. On le regrettoit universellement, parce que chacun avoit vu des preuves de sa capacité & de son talent pour gouverner. Pendant qu'il avoit le commandement de l'Armée de Zamir, il avoit lié amitié avec un certain Piago, homme cependant d'assez basse extraction; mais que la diversité d'avantures, & un esprit né pour les grandes choses, rendoient très fameux dans l'Egypte. Je crois qu'on ne sera pas fâché de savoir son histoire, & elle est d'autant plus intéressante, que cet homme avoit voyagé en France & en Espagne.

Piago étoit fils d'un Matelot; dès son bas âge il donna des marques de son goût pour les sciences, & y réussit parfaitement. L'Egypte, comme la plupart des Historiens nous la représentent, porte quelquefois de ces grands génies qui pa-

roissent, selon le sentiment de quelques Philosophes, se ressouvenir de ce qu'on leur apprend, & qui dévorent avec une telle avidité les enseignemens qu'on leur donne, qu'il semble qu'il les avoient déjà appris. Une des sciences qui est la plus en vogue en Egypte, est l'Astrologie judiciaire. Ce peuple assez superstitieux, ajoute foi à de certaines circonstances qu'il croit influer sur la Nature: là-dessus se fonde une espèce de Philosophie peu probable; mais qui ne laisse pas de renfermer d'assez beaux principes.

L'on me pardonnera ici de dire mon sentiment sur une science que je n'avois point etudiée en France, & à laquelle je ne fis quelqu'attention dans le Sérail de Zamir, que parce que j'y manquois d'occupation. Je m'en fis instruire, & je cite seulement ce que l'on m'en a dit. Je pourrois peut-être me tirer d'affaire, en soutenant que tous les hommes peuvent fort bien se dire Philosophes, lorsqu'ils se font une étude de la Nature corrigée par la Raison; mais je ne suis pas critique; & je sai qu'une femme qui monteroit en chaire pour debiter des maximes, paroitroit sortir de son genre, & n'at-

n'attireroit sur elle tout au plus, que les regards de ceux qui aiment le sexe, & la trouveroient à leur goût.

Les illusions des Egyptiens ne satisfirent pas entièrement Piago. Son esprit fin & subtil desiroit encore quelque chose. Il crut, lorsqu'il fut parvenu à un âge où les inclinations commencent à se former, qu'il lui falloit voir le Pays; il profita du retour d'un Envoyé de France, avec lequel il s'embarqua. Il le servoit d'abord en qualité de domestique; mais bientôt après, ce Seigneur François jugea à propos de l'attacher à un emploi plus honorable; & cultiva le talent qu'il avoit pour l'écriture. Ils arrivèrent heureusement sur les côtes de France, & se rendirent à Paris, où Piago eut bientôt de quoi contenter sa curiosité.

Sa prémière occupation fut d'entendre les leçons de Morale & de Philosophie que l'on debitoit publiquement dans les Ecoles par ordre du grand Monarque qui régnoit alors. Il proposa ses difficultés; on l'écouta avec plaisir, & l'on crut que la conversion d'un tel sujet feroit honneur à la Religion Chrétienne. Plusieurs personnages distinguées s'y prêtèrent, & employèrent tous leurs talens à convaincre

cet habile Egyptien, qui recusant tout ce qui tenoit du miraculeux & du mystère, ne donna pas peu d'occupation aux plus fameux controversistes.

Cependant sur le conseil de certaines gens dangereux dans la société, il prit le parti de dissimuler; il reçut le Batême quoiqu'il n'en crût point l'efficace; il approcha des Sacremens sans en reconnoitre la nécessité; & il devint Chrétien sans l'être. Il y a toute apparence que ceux qui le déterminèrent à une action si peu méritoire, lorsqu'elle n'est pas sincère, n'étoient guère pénétrés de la vérité de la Religion qu'ils professoient, & qu'ils font plus de tort à la propagation de la foi, que les Payens même. Mille réflexions me viennent à ce sujet; mais je pense que j'écris des avantures, & que ma mission n'est pas marquée pour réformer les abus, & découvrir les ressorts dangereux d'une politique pernicieuse.

Piago eut une pension, & commença à connoitre le prix de l'argent. Les plaisirs que l'on goûte dans cette immense cité, le corrompirent; de Philosophe, il devint libertin; son ambition alla aussi en augmentant, & se réglant sur la conduite de ses maitres, il devint aussi mauvais qu'eux.

Qui auroit crû qu'un homme, venu en France des Pays étrangers, exprès pour y puiser les semences de la vertu, n'en eût remporté que l'idée du vice? Il faut cependant rendre justice à la Nation; les maximes qu'on y apprend, lorsqu'on s'adresse bien, peuvent corriger le penchant du cœur, & réformer les mauvaises inclinations. Nous avons vu des esprits opiniâtres, se rendre à de bonnes raisons, & retourner tout autres dans leur Pays qu'ils ont édifié par leur exemple. Le grand nombre de ces conversions fait voir que c'est proprement dans ce Royaume que l'on devient honnête homme, lorsqu'on a la volonté de l'être.

La guerre sous ces entrefaites s'alluma vivement en France. Le Roi se trouva avoir plusieurs Ennemis tout à la fois sur les bras. L'Europe entière armoit contre lui; mais malgré le grand nombre de concurrens, il triomphoit par-tout. Il lui fallut cependant lever de nouvelles troupes, & Piage voulut faire voir qu'il étoit aussi bon guerrier, que Philosophe. Il n'avoit cependant jamais servi, & sa bravoure n'étoit encore connue de personne. La prémière marque qu'il donna de son courage pensa lui couter la vie.

vie. Il s'agissoit d'attaquer un poste avantageux, & qui étoit de difficile accès. Piago s'offrit de l'emporter, pourvu qu'on lui donnât cent hommes sur lesquels il pût compter.

Il partit la nuit avec le monde choisi, & passa une petite rivière à la vue de l'Armée ennemie, sans qu'aucun osât le troubler dans sa marche. Chacun admiroit la hardiesse de Piago, & on traitoit sa conduite d'imprudence & de témérité : l'évènement cependant fit changer l'idée qu'on en avoit conçue ; car dès le lendemain matin, selon qu'il en étoit convenu, il harcela cruellement les Ennemis, & remporta sur eux un avantage considérable. Le même jour, les François firent une sortie, & taillèrent en pièces tous ceux qu'ils trouvèrent en leur chemin. Cette action lui aquit une grande réputation, & le Roi voulut le voir.

Le mérite semble faire naitre les jaloux, sur-tout en France; Piago en eut quelques-uns qui plus âgés dans le service, & se croyant mériter davantage, murmurèrent de le voir en grace. On lui accorda quelques pensions, & il y a tout lieu de croire qu'il eût fait un établissement fort honnête, si le desir de voya-

yager & de s'instruire des différentes mœurs des peuples d'Europe, ne l'eût pas engagé à renoncer de poursuivre sa fortune. Piago quitta donc la France dans le tems qu'il pouvoit y faire son chemin, & partit pour l'Allemagne dont l'entrée étoit plus facile qu'auparavant aux François, à cause de la paix récente qui venoit d'être signée entre ces deux Nations. Les passeports avantageux & les bienfaits du Roi, le firent recevoir par-tout avec respect : ceux même contre qui il avoit porté les armes lui rendirent justice, & recherchèrent son amitié.

Son séjour ne fut pas long en Allemagne; & soit que la coutume du Pays ou les manières des habitans ne lui convinssent pas, il n'y resta que trois mois. Delà il se rendit en Espagne, où il prit le titre de Chevalier. Sa réputation avoit volé jusqu'à Madrid; & plusieurs Officiers qui s'étoient retirés à la Cour du Roi, lui avoient rendu compte de ce qu'ils avoient vu faire à ce jeune guerrier. Un jour que profitant de la liberté que l'on accordoit aux François de voir le Palais du Roi, il s'étoit glissé dans les appartemens sans être connu, avec quel-

ques-uns des gens d'un Ambaſſadeur ; un Garde qui crut voir en lui un étranger, lui refuſa la porte. Piago dont la magnificence n'étoit pas exceſſive, menaça le Garde, & paſſa malgré lui dans les appartemens les plus retirés. Le Garde fit ſa plainte à ſon Capitaine, & perſuada à ce dernier que l'Inconnu avoit tort.

On le cita ſur le champ devant un Seigneur de la Cour, pour être condamné à ſubir la peine de la priſon, comme rebelle aux ordres de Sa Majeſté. Piago cauſoit alors avec l'Ambaſſadeur de France, & examinoit des curioſités dans le cabinet du Roi. Ceux que l'on avoit dépêchés pour l'arrêter, n'oſèrent le faire par reſpect pour la perſonne de l'Ambaſſadeur, & revinrent vers celui qui leur avoit commandé d'aller chercher Piago. L'Officier ordonna qu'on l'attendit à la ſortie, & qu'on l'amenât devant lui. En effet, n'y ayant plus rien à voir pour ce jour-là, l'Ambaſſadeur ſe retira, & quitta Piago ſur l'eſcalier du Chateau. Les Gardes ſaiſirent cette occaſion pour s'emparer du Chevalier, & le trainèrent aſſez rudement au Tribunal du Seigneur Eſpagnol.

Piago demanda ce qu'on lui vouloit,

& pour

& pour quelle raison on respectoit si peu en lui la personne de l'Ambassadeur de France qui le protégeoit, & avec lequel on l'avoit vu toute la journée. Le Seigneur lui répondit avec gravité qu'il falloit qu'il fût bien novice, pour ignorer que la maison du Roi demandoit un respect tout particulier. Piago assura qu'il n'en avoit jamais manqué, & que l'insolence d'un Garde l'avoit seulement obligé à le menacer de coups de bâtons. Ceux qui étoient présens à ce discours furent indignés contre Piago, qui ne se démontant pas, demanda hardiment d'être mené au Roi même de qui il attendoit justice. Le Seigneur Espagnol lui repartit que Sa Majesté avoit bien d'autres affaires, & qu'il n'étoit pas nécessaire de lui parler de peu de chose; que pour le présent il lui falloit expier son crime dans une prison où il ordonna qu'on le conduisit.

Le Chevalier Piago, peu accoutumé à être mené en prison, & qui avoit entendu parler principalement de celles d'Espagne, répondit fièrement qu'il n'iroit pas; & se jettant sur l'épée d'un Garde qui étoit à côté de lui, la tira du foureau, & se mit en posture de vendre

cher sa vie, si on vouloit le violenter. Cette action étonna le Seigneur & tous ses Gardes; jamais il n'avoit vu homme si hardi, & qui eût ôsé lui tenir tête si fortement. Cependant Piago fut obligé de se rendre. On tira pour l'épouvanter, & une multitude de satellites se jettant sur lui le trainèrent dans la prison où il resta pendant plus de six mois; sans pouvoir avoir audience pour se justifier.

Personne ne pouvoit prendre la défense du brave Piago; on ignoroit ce qu'il étoit devenu; l'Ambassadeur même occupé de mille affaires, ne songeoit plus à lui. Il croyoit que se dégoûtant de la Cour, ou jugeant à propos de parcourir les différentes Provinces de l'Espagne; il étoit parti de Madrid sans voir personne. Cela n'empêchoit pas qu'on ne parlât beaucoup de lui dans les meilleures maisons: on ne comptoit pas que les prisons renfermassent cet homme que l'on desiroit voir. Le Roi ne fut pas le dernier à s'informer de bien des choses qui le regardoient; & un jour que ce Prince paroissoit curieux de le voir, un Officier assura Sa Majesté que l'on avoit vu cet Egyptien dans les rues de Madrid, & que s'il étoit nécessaire il trouveroit bien sa demeure.

Le

Le Roi accepta l'offre, & commanda à cet Officier d'amener Piago devant lui; aussitôt l'Officier se rendit à une Auberge considérable où descendoient ordinairement les étrangers, & là dépeignant Piago, il demanda où il étoit; on répondit que l'on n'en savoit rien; qu'il étoit bien vrai qu'il avoit demeuré dans cette maison; mais que depuis six mois on n'en avoit point entendu parler; que de plus, il y avoit encore dans l'appartement qu'il occupoit des coffres que l'on n'avoit point ouverts, comptant chaque jour qu'il devoit revenir. L'Officier rapporta le tout très fidelement au Roi, qui curieux de savoir ce qui étoit arrivé à Piago, dépêcha des Couriers de tous côtés pour le déterrer.

On crut dès-lors qu'il avoit été assassiné; mais on ne pouvoit dire ni par qui, ni en quel endroit: enfin un homme qui avoit été longtems en prison, apprenant que le Roi avoit promis une somme d'argent à celui qui donneroit des nouvelles de l'Etranger, vint dire à des gens qui approchoient souvent Sa Majesté, qu'il désigneroit l'endroit où Piago étoit; mais qu'il ne le déclareroit qu'au Roi même. On présenta cet homme au Prince,

ce, à qui il découvrit que celui que l'on cherchoit étoit enfermé dans une infâme prison, où il souffroit tout ce que la misère a de plus cruel. Le Roi envoya aussitôt voir si la chose étoit vraie, & donna la récompense qu'il avoit promise.

Piago fut tiré des fers. Toute la Cour s'assembla pour le voir. Sa générosité éclata d'abord par la douceur avec laquelle il en usa envers ceux qui l'avoient persécuté. Le Roi voulut qu'il tirât vengeance de l'affront qu'il avoit souffert à sa Cour; mais il refusa constamment d'obéir sur cet article; il pardonna, & parut encore plus grand après cette action, qu'il n'avoit passé pour brave par le récit qu'on avoit fait de ses belles actions. Sa Majesté Catholique voulant attacher à son service un Officier si brave, lui offrit des emplois considérables dans ses Armées, tant de terre que de mer. Piago refusa tout, & demanda seulement la permission de vivre en particulier pendant quelque tems dans les Etats Espagnols. Quoiqu'il eût refusé les offres obligeantes de Sa Majesté Catholique, il ne laissa pas cependant de se ressentir des bienfaits de ce grand Prince. Il en reçut entr'autres choses une bague d'un prix infini,

fini, & par-tout où il devoit passer, les ordres étoient données pour qu'il ne lui coutât rien.

Lorsque Piago eut resté encore quelque tems à Madrid, il prit congé du Roi, & se rendit à Seville d'où il partit pour Cadix. Son séjour en cette Ville fut un peu plus long qu'il n'avoit résolu, & ce fut, à proprement parler, dans ce lieu qu'il apprit ce que c'étoit que l'amour. Jusques-là il n'avoit encore senti aucune atteinte de cette folle passion. Il est un tems pour tout; à l'heure qu'on y pense le moins l'on devient amoureux; l'exemple de Piago, & celui de bien d'autres qui ont eprouvé le même sort, confirment cette vérité. Vis-à-vis de l'appartement de ce brave Egyptien, demeuroit une jeune Espagnole dont la beauté faisoit beaucoup de bruit. D'abord la simple curiosité piqua cet Officier; il épia le moment de la voir, & comme on pouvoit facilement se satisfaire sans sortir, il attendit à sa fenêtre que l'occasion se présentât.

Il n'y fut pas longtems; la Belle aimoit à prendre l'air, & se mettoit assez souvent à sa fenêtre. Rien ne parut plus régulier à l'Egyptien, & dès cet instant

tant il résolut de lui parler. La seule chose qui l'embarrassoit le plus, étoit de se faire bien venir auprès d'elle ; parce que la Langue Espagnole ne lui étoit pas des plus familières : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ! Il en savoit assez pour faire deviner qu'il aimoit. On excuse un Etranger, & pour peu qu'il ait quelque chose d'aimable, on le regarde du côté de ses perfections. Piago n'étoit pas d'une taille des plus hautes ; mais son maintien étoit noble ; son visage, quoique basanné & brulé du Soleil, n'avoit rien de difforme, & sa réputation étoit si bien établie, qu'il n'y avoit aucune bonne maison où l'on ne se fit honneur de le bien recevoir.

La belle Espagnole néanmoins n'osoit pas lui faire la proposition de venir chez elle : la bienséance l'empêchoit de contenter son envie là-dessus ; mais elle auroit desiré qu'il l'eût prévenue. Piago devenu timide vis-à-vis d'une fille, n'osoit lui demander la permission de lui rendre visite. Tout le monde sait que les femmes en Espagne n'ont pas la même liberté que nos Françoises ; cela n'empêche pas néanmoins qu'on n'y avance ses affaires aussi-bien qu'ailleurs. Une certain

taine vieille gouvernante qui avoit elevée la belle Therèſe, s'appercevant que le Chevalier n'attendoit que l'occaſion pour parler, & croyant qu'il ne déplairoit pas à la jeune Eſpagnole, imagina un moyen pour lier connoiſſance avec lui.

Piago fut fort etonné de recevoir la viſite de cette femme; il en augura bien cependant, & il la crut ſur ſon expoſé qui n'étoit qu'une chimère. Il s'agiſſoit d'une grace à demander au Roi d'Eſpagne, pour faire rendre compte à un Tuteur qui diſſipoit viſiblement le bien de ſa Pupille. Piago promit de lui rendre ſervice, & remit l'explication de ſon affaire au lendemain, qu'il lui dit qu'il iroit chez elle. On l'attendit avec impatience, & l'on prépara tout ce qui étoit néceſſaire pour le bien recevoir. La jeune Therèſe ne tachoit pas moins qu'à la conquête du cœur de Piago, & elle n'eut pas grande peine à lui plaire. Elle étoit réellement belle; elle avoit la taille avantageuſe, & les traits de ſon viſage étoient parfaits.

L'Egyptien ne manqua pas à la parole qu'il avoit donnée; il fut introduit chez la gouvernante, qui en habile femme, avoit fait retirer Therèſe dans un appar-

appartement particulier pour exciter davantage la curiosité du Chevalier. Après un long détail sur la fortune & l'état des affaires de la Pupile, elle offrit la colation à Piago, qui l'accepta avec plaisir. Jusques-là il n'avoit encore osé demander à voir la belle Espagnole; la vieille en fut surprise, & Therèse n'étoit guère contente de tant de froideur de la part de l'Egyptien à qui elle bruloit d'envie de parler. Il demanda cependant à la saluer, & sur le champ on l'amena devant lui. Elle lui parut mille fois plus charmante de près; son esprit acheva de le rendre tout-à-fait amoureux, sa visite se termina par un présent qu'il lui fit de quelques bijoux, & par la permission qu'il obtint de revenir une autre fois.

Bientôt on oublia de parler du procès; l'amour prit la place de l'intérêt, & ce qui est le plus surprenant, c'est qu'on se cacha de la vieille qui vouloit attacher Piago à la maison, & dont les affaires ne permettoient pas qu'il emmenât son épouse. Therèse n'étoit pas trop contente de l'empire d'espotique que sa gouvernante avoit toujours exercé sur elle; cela fit qu'elle ecouta avec plaisir la résolution que son

Amant avoit prise de l'enlever, & de l'emmener avec lui: elle ne voulut cependant rien lui accorder qu'elle ne fût rendue en Egypte, où les difficultés pour le mariage ne subsistoient plus. Cette discrétion part quelquefois plutôt de la crainte de dégoûter un Amant qui se refroidit souvent après avoir obtenu ce qu'il demandoit.

Tout fut concerté avec assez de bonheur; mais l'exécution ne répondit pas au dessein des deux Amans. Il y avoit un Seigneur qui avoit été rebuté par Therèse, & qui joignoit cependant à son crédit qui étoit très-bien établi, des biens considérables. Celui-ci envoya chercher la gouvernante de Therèse, & à force de présens, il lui fit avouer que Piago avoit des vues qu'il comptoit effectuer avant peu; elle lui fit part en même tems de l'état où étoient les choses; & elle assura, selon que l'Egyptien lui avoit promis, qu'il épouseroit Therèse avant trois mois. Le jeune Seigneur engagea la vieille à faire trainer les choses en longueur, & à le ménager dans l'esprit de la belle Espagnole.

La gouvernante trouvant encore mieux son compte à l'alliance de celui-ci, cher-

cha dans ſon eſprit comment elle pourroit réuſſir. Comme elle ſoupçonnoit quelqu'intelligence particulière entre Therèſe & Piago, & qu'elle-même leur avoit laiſſé une aſſez grande liberté, elle avertit le Seigneur Eſpagnol de ce qu'elle appréhendoit. Pour mieux épier leurs actions, on changea le domeſtique qui ſervoit la Belle, ſous prétexte qu'il ſe trouvoit quelque choſe égaré dans la maiſon, mais la véritable cauſe étoit pour ſavoir ce qui ſe paſſoit. En effet, par ce moyen l'on apprit que Piago ſe diſpoſoit à s'embarquer avec Therèſe, & on ſut le jour auquel leur départ étoit réſolu.

Le Seigneur Eſpagnol parut ignorer toute cette affaire, & prit en cachette des meſures pour faire avorter le deſſein de ſon rival. Il fit échouer pluſieurs de ſes amis, & arma une Barque qu'il fit avancer en mer, & dans laquelle il fit mettre des proviſions, & des armes pour attaquer Piago à l'heure qu'il s'y attendroit le moins. Cependant l'Egyptien avoit déjà enlevé ſa maitreſſe malgré deux Cavaliers qui l'avoient attaqué. Il monta avec elle ſur un Vaiſſeau qui n'attendoit que le vent pour mettre à la voile. Enfin on leva l'ancre, & d'abord que l'on

ſut

fût en pleine mer, le Vaiſſeau de Piago fut abordé par la Barque du Seigneur Eſpagnol, qui feignant de lui demander du ſecours, & le priant de le recevoir dans ſon bord, fit entrer ſous ce prétexte pluſieurs de ſes gens, qui faiſant main-baſſe ſur ceux de l'équipage de Piago, en tuèrent une grande partie. Piago qui ne s'attendoit pas à ce retour, & qui ſe félicitoit déjà de l'heureux ſuccès de l'enlèvement de ſa Belle, accourut au bruit qu'il entendit dans le Vaiſſeau. Le jeune Seigneur Eſpagnol, profitant du deſordre où tout le monde étoit; porta un coup d'épée à l'Egyptien, & le jetta ſans mouvement ſur le tillac; enſuite il fit mettre la belle Eſpagnole dans ſa Barque malgré ſa réſiſtance.

Tout l'équipage crut que cette fille avoit été enlevée de force, & que le jeune Seigneur qui étoit fort connu, avoit reçu ordre du Roi pour courir après ſon Vaiſſeau; dans cette croyance, on la laiſſa aller. Mais bientôt après on ſe repentit d'avoir été ſi reſpectueux pour un Seigneur qui mettoit lui-même la violence en uſage, pour ſe rendre poſſeſſeur d'une perſonne qui ne l'aimoit pas. La belle Therèſe ne pouvant ſupporter

 d'un

d'un homme qui lui étoit si odieux, & qui l'arrachoit des bras de son Amant, s'approcha du bord de la Barque, & criant vers le Vaisseau qui s'éloignoit toujours, se jetta à la mer, pour tacher de le rejoindre. Mais ce fut envain; car le jeune Seigneur Espagnol, voyant que l'on accouroit au secours de cette belle fille, & que la chaloupe de Piago ramoit à toute force pour la ramener à son bord, lui lacha un coup de fusil qui la tua sur le champ, & se retira en toute diligence vers les côtes d'Espagne.

Les Officiers de Piago recueillirent le cadavre de l'infortunée Therèse, & tout l'équipage versa des larmes sur le sort de cette malheureuse beauté. On prit cependant bien des précautions pour apprendre cette fatale nouvelle à l'Egyptien que sa blessure n'avoit qu'étourdi; il l'apprit enfin, & resta quelque tems immobile & indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Tantôt il étoit tenté de retourner en Espagne pour tirer vengeance de l'insulte qu'on venoit de lui faire; tantôt il vouloit s'immoler lui-même, comme la cause de la perte de cette belle fille. Ceux qui l'accompagnoient lui firent cependant entendre raison, & on lui

repré-

représenta qu'il étoit fort dangereux pour lui de s'exposer à la suite de cette avanture. Les Espagnols, lui dit un de ses meilleurs amis, seroient charmés de trouver l'occasion de vous perdre, & l'enlèvement de la belle Therèse suffit pour vous faire votre procès: d'ailleurs à quoi vous servira de risquer votre vie? elle n'est plus, vos soins sont inutiles; il est plus prudent de songer à vous retirer & à fuir loin de ces côtes mille fois plus barbares que les vôtres, & où il y a tout à craindre pour vous.

Piago se rendit aux raisons de ses braves amis, & suivit d'autant plus volontiers leurs conseils, que la plupart étoient Espagnols, mécontens du Gouvernement, & avoient attaché leur fortune à celle de l'Egyptien. Sitôt qu'ils furent hors de portée de rien craindre, ils relachèrent à une Isle pour enterrer la belle Therèse, dont la vue ne faisoit qu'irriter Piago; il pleura longtems sur l'endroit où on l'avoit mise, & il fallut l'arracher par violence de ce lieu. Il remonta ensuite sur le Vaisseau, où l'on essaya de le dissiper de sa tristesse & de sa mélancolie qui auroient pû lui devenir funestes, si un accident ne l'eût pas empêché de s'y livrer entièrement. On découvrit de loin deux Vais-

seaux qui arboroient pavillon Espagnol. A cette vue sa colère se ranima, & il résolut de les attaquer. Chacun blama son entreprise; mais il mit lui-même le feu au canon, & salua les deux Bâtimens de manière à leur faire comprendre qu'il falloit en venir aux mains. Le combat s'engagea; & la façon avec laquelle Piago s'y livra, fit bien voir que la vengeance donne des forces. Il vint à l'abordage, & quoiqu'il perdit beaucoup de monde dans cette action, il s'empara des deux Vaisseaux, & passa au fil de l'épée tous ceux qui lui firent résistance.

Près de la moitié se rendit; mais comme le nombre passoit encore de beaucoup celui des gens qui lui restoient, il en fit cruellement mourir une grande quantité, & ayant coulé à fond un des deux Bâtimens, il chargea sur l'autre les effets le plus considérables qu'il avoit trouvé dans cette prise, & prit la route d'Egypte où il arriva assez heureusement, n'ayant essuyé qu'une legère tempête en tout son voyage. Zamir pour lors avoit succédé à son père, & s'étoit rendu redoutable, tant sur terre que sur mer. Piago l'alla saluer, & les richesses qu'il lui apportoit le firent recevoir de ce Prin-

ce avec bonté & bienveillance. Il obtint pour récompense une place honorable dans les Troupes de Zamir, & lorsque le Comte fut nommé Commandant des Armées du Prince, celui-ci crut qu'il ne pouvoit pas choisir un meilleur sujet pour le seconder, & le fit son Lieutenant Général. Ce fut ce Piago qui servit beaucoup à vaincre les rebelles contre lequel le Comte avoit marché; & ces deux braves Officiers lièrent depuis ce tems une étroite amitié.

Quoique les femmes du Sérail fussent exactement enfermées, & que personne n'osât ménager quelqu'intelligence avec elle, cette règle cependant n'étoit pas si scrupuleusement gardée pour moi. J'avois obtenu de Zamir la permission de voir plusieurs personnes qui n'étoient point suspectes; & pour lors Riquen avoit le soin, lorsque je recevois quelqu'un, de fermer les issues de mes appartemens, qui pouvoient communiquer avec ceux des autres femmes. Ce Piago, dont je viens de faire l'histoire, étoit alors un homme de près de cinquante ans, & sa prudence le mettoit hors de la critique des esprits malins. Je pris beaucoup de plaisir dans la conversation de ce brave Egyptien, qui

voyant que j'écoutois avec une attention toute extraordinaire ce qu'il me disoit du Comte, qu'il croyoit mon frère, ne put s'empêcher de me questionner plus qu'il n'avoit fait, s'il ne se fût apperçu de mon trouble.

Rien ne soulage tant les misérables que de trouver quelqu'un à qui ils puissent raconter leurs peines: je crus Piago honnête homme, & je hazardai le récit de mes avantures. Je ne lui cachai rien, pas même la circonstance de mon mariage avec le Comte. La diversité des maux qui m'avoient accablée successivement, le touchèrent; & il m'assura qu'il y prenoit toute la part possible. Je vous conseille cependant, me dit-il, Madame, de ne réveler ces mystères à personne, & de ne vous fier là-dessus qu'à vous-même. Le Prince Zamir est jeune, & de tout tems il a donné des marques d'une vivacité extraordinaire. Craignez avec raison qu'il ne découvre la vérité de votre histoire. Il se pourroit bien faire qu'il vous persécutât davantage, s'il apprenoit que vous êtes femme. Les exemples que j'en ai eus devant les yeux, m'obligent à vous tenir ce langage. Songez donc à vos propres intérêts, & reposez-

vous

vous sur moi du soin de chercher le Comte. Si je le trouve, je lui reprocherai son crime, & je lui parlerai en ami.

La fréquentation de Piago me fit un plaisir sensible. Je pris néanmoins la précaution de faire avertir le Prince des visites que cet Officier me rendoit; il me fit dire que rien ne lui faisoit plus de plaisir; & qu'il connoissoit assez la probité de cet Egyptien, pour me croire en sureté avec lui; que d'ailleurs ma vertu le rassuroit quand même Piago seroit homme à chercher bonne fortune. Je continuai donc à le voir, & nous parlames beaucoup de la Sultane, dont il m'apprit plusieurs intrigues, entre lesquelles il m'avoua celle du Comte mon mari. J'en savois déjà assez sur cet article pour n'être pas surprise de ce qu'il m'en dit. Tout ce que j'appris de nouveau, c'est que Piago haïssoit à la mort cette Espagnole. J'attribuai cette aversion extraordinaire au mépris qu'il avoit naturellement pour les gens de cette nation, depuis qu'il avoit perdu sa belle Therèse par la cruauté d'un Seigneur Espagnol.

Retournons à present à ce qui regarde la Sultane Baretto, & qui devient

 né-

néceſſaire pour la parfaite intelligence de la ſuite des avantures du Comte de Hainault dont je me diſois la ſœur. Cette femme aimoit éperduement mon époux ; croyant qu'il étoit mort ſous les coups du Prince Zamir, elle s'étoit répandue en de vaines plaintes, & avoit inutilement invoqué la mort. Cependant entendant dire qu'on n'avoit point trouvé ſon cadavre, elle commença à eſpérer, & ſut ſi bien concerter le deſſein d'en apprendre des nouvelles, qu'elle y réuſſit enfin ; mais ſans pouvoir lui faire dire la part qu'elle prenoit à ſon déſaſtre, ni le ſoulager dans ſa miſère. En effet, le Comte eprouvant ce que la fortune a de cruel, ſe voyoit réduit dans une extrémité pitoyable. De Commandant des Armées du Prince Zamir, & qui plus eſt ſon favori, il lui fallut garder les beſtiaux d'un Marchand à qui il prit grand ſoin de cacher, & ſon nom & ſa qualité.

Ceux qui furent employés par la Sultane à le chercher, ne pouvant lui parler devant ſon maître qui le maltraitoit journellement, allèrent rendre compte à la Princeſſe de l'état où ils l'avoient trouvé. Auſſitôt elle fit ſonder le Marchand

pour

poûr voir s'il voudroit entrer en composition, pour traiter avec plus de douceur son jeune Esclave; mais cet homme qui n'entendoit pas volontiers raison, rejetta tout ce qu'on put lui dire; & pour toute réponse, le maltraita encore davantage. Le Comte supportoit avec peine l'état où l'appréhension de la mort le réduisoit; il jugea cependant que tous ses maux ne venant que de deux causes, de son changement de Religion & de l'infidélité qu'il m'avoit faite, il lui falloit pour goûter un sort plus heureux, réparer les deux fautes qu'il avoit commises.

C'étoit bien penser: la réparation doit être de la même espèce que l'offense; le Comte eût entièrement appaisé la Justice divine, s'il eût parfait l'œuvre qu'il commença; mais il ressembla à la plupart des malheureux qui se ruinent en vœux & en promesses, & qui d'abord qu'ils sont soulagés, oublient avec leurs maux les services mêmes de leurs bienfaiteurs.

Il se ressouvint donc de moi, & se rappellant l'autorité dont *Zamir* m'avoit favorisée, & l'ascendant que j'avois sur son esprit, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de s'adresser à moi pour le tirer

de

de l'état où il étoit forcé de rester si je l'abandonnois. La Sultane en effet, n'avoit pas assez de puissance pour obtenir sa grace, & d'ailleurs il ignoroit qu'elle s'intéressât encore à ce qui le regardoit. Il prit le parti de m'écrire; mais la difficulté étoit de me faire tenir sa Lettre : outre qu'il étoit éloigné de plus de cinquante lieues de l'endroit où j'étois, il ne trouvoit personne à qui se fier pour un tel message. La chose étoit en effet assez dangereuse; cependant il y réussit de cette manière.

Il commença par gagner la confiance de son maitre, & montra beaucoup d'habileté dans la connoissance des chevaux; ensuite, il fit venir en pensée à cet homme intéressé d'en mener quelques-uns à la Cour pour les faire voir. Son maitre le chargea de cette commission, & le Comte se rendit au logis de Piago à qui il demanda à parler. Piago qui aimoit beaucoup les chevaux, & qui par hazard en avoit besoin, descendit pour les examiner; il ne faisoit guère d'attention à celui qui les conduisoit, & il ne croyoit pas que le Comte fût réduit à cette extrémité. Cependant celui-ci s'approcha de lui, & le pria de lui donner un moment

ment d'audience secrette. Piago, sous prétexte de conclure son marché emmena le Comte de Hainault, & demeura dans une surprise extrême, quand il l'eut reconnu.

Que vois-je! s'écria-t-il; c'est vous, cher Comte mon maitre; après une année entière que l'on vous a cru mort; enfin je vous revois. Soyez le bien venu; mais craignez d'être découvert, car je sai à peu près ce que pensent de vous quelques personnes qui m'ont assuré que vous étiez vivant. Zamir paroit, il est vrai, vous regreter, ou du moins feint-il de paroitre sensible à votre perte. Votre aimable sœur est entièrement maitresse de son esprit, & cette belle fille ne cesse de pleurer sur votre malheur. Quelle consolation pour elle lorsqu'elle apprendra que vous êtes vivant! A ces mots le Comte parut fort rêveur, & tirant de sa poche la Lettre qu'il avoit écrite pour moi, il la donna à Piago, le priant de me la rendre au plutôt. Piago retint chez lui le Comte; & lui promit de travailler à faire sa paix avec Zamir, lorsqu'il auroit sondé les dispositions de son esprit.

Le brave Piago profitant de la permission qu'il avoit d'entrer au Sérail, accou-

courut chez moi, & composa adroitement son discours pour m'annoncer l'arrivée du Comte. Il appréhendoit que l'excès d'une joie trop prompte ne me produisît quelque révolution. Je devinai enfin ce qu'il me vouloit dire, & je lui sus bon gré de la manière dont il s'y étoit pris pour m'apprendre cette nouvelle. Comme je n'avois rien de caché pour Piago, j'ouvris devant lui la Lettre du Comte, & j'y lus ces mots:

Depuis près d'un an que je suis réduit à la dernière des misères, & que je suis obligé de vivre avec toute sorte d'animaux dont j'ai soin, j'ai, ce me semble, assez éprouvé le tort que j'ai eu de vous manquer de foi. Le Ciel, belle Julie, a pris plaisir à me punir, pour me faire avouer que je suis le plus ingrat de tous les hommes. J'ai encouru en même tems la colère Celeste; la vôtre peut-être, & assurément celle du Prince Zamir, mon bienfaiteur, qui crut m'avoir entièrement immolé à sa vengeance. J'ai été moi seul la cause de toutes vos peines, & malgré l'occasion que vous aviez de vous venger, j'apprends que vous m'êtes toujours fidelle; que dis-je fidelle? je vous ai assez fait entendre que je ne vous l'étois pas, & par-là vous devintes maitresse de me man-

manquer de foi sans commettre d'injustice. Que puis-je faire aujourd'hui pour expier mon crime? quel moyen de satisfaire à tout ce que je vous dois? je ne puis que vous offrir le cœur le plus repentant, & je vous connois assez généreuse pour me procurer du bien à moi qui ne vous ai fait que du mal. Regardez-moi donc aujourd'hui, trop aimable Julie, ma chere Comtesse, non comme votre époux; je l'ai été, & je ne méritois pas de posséder un tel trésor; non comme votre frère, cet honneur ne peut me convenir; mais comme votre serviteur, ou comme un malheureux qui a recours à votre clémence, pour trouver un asile dans ma disgrace. J'attends vos ordres pour m'y conformer, & j'espère que vous ne dédaignerez pas de me faire une réponse. C'est la seule consolation que puisse trouver le malheureux Comte DE HAINAULT, *ci-devant votre époux.*

Piago fut charmé de trouver le Comte dans de telles dispositions: il n'eut pas de peine à me persuader de le soulager; & nous concertames ensemble la manière dont je m'y prendrois pour prévenir le Prince Zamir. En attendant je fis réponse au Comte, & je la donnai à Piago, qui auparavant de la lui rendre, lui tint ce discours: Quelque fidélité que vous

vous ayez toujours trouvé en moi, & quelque marque de zèle que je vous aye toujours donné, il feroit bien trifte pour moi, cher Comte, de voir que vous n'en ayez pas eu plus de confiance en moi. Vous ne m'avez pas cru capable d'un fecret que j'apprends aujourd'hui par un autre que vous. Je ne vous en aurois jamais parlé, fi les circonftances ne l'exigeoient; car il faut prendre des mefures prudentes, & la Comteffe votre époufe eft bientôt au bout du tems qu'elle a demandé à Zamir. Ne craignez pas cependant q'elle manque jamais à ce qu'elle vous doit. Je connois les règles de votre Nation; elles vous deffendent de voir plufieurs femmes, & vous ordonnent de retourner avec la vôtre légitime, lorfqu'il n'y a pas de fujet de fe féparer d'elle.

Vous êtes bien favant, reprit le Comte; qu'elle preuve pourriez-vous donner de ce que vous avancez? Je n'en ai que trop, répartit l'Egyptien. Ne diffimulez pas, reconnoiffez le plus fincère ami que vous ayez au monde; la Comteffe elle-même m'a tout avoué, & nous devions prendre des mefures enfemble pour échapper au Prince Zamir. De tout tems j'ai aimé à protéger l'innocence; vous êtes auffi dans

la

la peine, il faut que je travaille à vous en retirer, & je ne vous demande pour toute récompense, que votre amitié, & l'accomplissement des promesses que vous avez faites à votre chère épouse.

Le Comte de Hainault fut terriblement surpris de trouver Piago si bien instruit. Sa perfidie le fit rougir, & il auroit voulu éviter sa présence; néanmoins se remettant de son trouble, il pria l'Egyptien de l'aider de ses conseils, & se reposa entièrement sur lui du soin de ses affaires. Elles sont les miennes propres, lui dit Piago; ou vous rentrerez dans toutes vos prérogatives, ou je quitterai la Cour. Je suis charmé de pouvoir faire quelque chose pour votre service, & je me fais un honneur d'obliger la belle Julie, de la tendresse de laquelle vous allez avoir des preuves dans cette Lettre. Le Comte la décacheta, & y lut ces lignes:

Je ne sai par quel miracle j'apprends de vos nouvelles, cher Comte, toujours mon époux; je ne sai aussi comment j'ai survécu à votre disgrace. Je vous ai cru la victime de vos ennemis, & au moment que je n'osois plus former d'espérance, je vous retrouve, & ce

qui me tient lieu de tout, je vous vois des sentimens qu'il j'ai longtems désiré être en vous. Je ne vous ferai aucun reproche; votre cœur me paroit trop touché, & d'ailleurs vous avez assez souffert de la bisarrerie de la fortune. Je vous rends donc mon cœur de la possession duquel vous me parutes las; je vous rends tout mon amour, & vous prie d'être persuadé du mien qui m'a causé assez d'embarras; car le Prince est pressant. Je suis fidelle, & je remets le tout entre les mains de Dieu qui est prêt à vous recevoir, si vous retournez sincerement à lui. J'ai chargé le brave Piago de vous dire le reste. Tachez de vous refaire, & attendez chez ce fidele ami que l'orage soit appaisé. Souvenez-vous toujours de moi, & aimez-moi autant que je vous aime.

Votre épouse la Comtesse

D'HORNEVILLE.

Tant de marques de bonté touchèrent en apparence le Comte. Il trompa bientôt Piago; & il retourna, comme on va le voir, à ses anciennes habitudes. La Sultane Baretto avoit trouvé le moyen de se l'aquerir en entier, & ce n'étoit qu'une pure politique qui le faisoit tourner

de

de mon côté. Il n'osoit dans ce commencement se cacher de Piago ; il lui avoua tout, excepté le dessein qu'il avoit formé ; il lui conta la manière dont il s'étoit sauvé, & lui fit le détail touchant des maux qu'il avoit souffert sous le plus brutal de tous les maitres.

Celui-ci cependant ne voyant point revenir son Esclave, commença à se méfier de lui ; l'accusa devant le Juge comme un voleur, & obtint la permission de le chercher, & de le punir quelque part où il le trouvât. Cet homme furieux partit pour la Cour de Zamir, & s'étant informé si quelqu'un n'avoit pas acheté des chevaux ; on lui indiqua le Seigneur Piago à qui on en avoit vu de neufs. Ce Marchand alla chez cet Officier, & lui exposa le sujet de son voyage. Piago qui comprit ce dont il s'agissoit, satisfit largement le Marchand, & le congédia, en lui faisant promettre de ne jamais inquiéter son Esclave, s'il le trouvoit quelque part.

Cet homme content de son voyage ne s'embarrassa guère de l'Esclave. Le Comte de Halsfauld commença à éprouver un sort bien different de celui où il avoit été réduit par son imprudence. Mais

la Sultane n'en étoit pas plus tranquile; les gens qu'elle avoit envoyés ne l'avoient pas satisfaite comme elle l'espéroit; elle en dépêcha d'autres qui ne purent lui en apprendre davantage. Ils ne trouvèrent aucun vestige du Comte qui étoit bien près, tandis qu'on le cherchoit bien loin. La belle Baretto alors s'abandonna toute entière à la douleur. L'amour, comme on le sait, pousse quelquefois les choses à l'excès; le Comte manquoit à la Sultane, & elle ne pouvoit vivre sans lui. Zamir s'apperçut de son changement, mais il s'en moqua; il auroit voulu la satisfaire de ce côté, parce qu'il croyoit que je deviendrois plus traitable si je revoyois mon frère.

Piago le tenoit toujours caché, & ne croyant pas qu'il fût encore tems de le produire, se contentoit de sonder les esprits. Riquen qui avoit intérêt d'apprendre ce qu'étoit devenu le Comte pour faire sa cour au Prince qui avoit été indisposé contre lui, remua le ciel & la terre pour le trouver. Il avoit fait des réflexions sur les circonstances de sa fuite, & il s'imagina avec raison que la Sultane pouvoit lui servir à le déterrer. Il alla trouver la Princesse Baretto, & tour-

nant adroitement la conversation sur l'article de son ancien Amant, il lui vit couler des larmes. Une femme dit assez facilement ce qu'elle fait; c'est un des défauts que l'on reproche à notre sexe. La Sultane crut Riquen dans ses intérêts; elle lui avoua qu'elle avoit su, à la vérité, l'endroit où s'étoit retiré le Comte; mais que depuis quelque tems le maitre qu'il servoit en qualité d'Esclave lui ayant donné quelque commission, on n'entendoit plus parler de cet infortuné Seigneur.

Riquen ayant tiré de la Sultane le nom du lieu où l'on avoit vu son Amant, partit sans rien dire, & s'y rendit. Il questionna plusieurs personnes, & apprit enfin de son maitre même qu'un Seigneur nommé Piago avoit acheté les chevaux qu'il conduisoit, & que cet Egyptien lui ayant délivré une bonne somme d'argent, lui avoit ordonné de respecter à l'avenir son Esclave, si le hazard le lui faisoit rencontrer. Riquen content de son voyage, vint d'abord m'apprendre ce qu'il avoit fait. J'en savois plus que lui. Je le récompensai cependant pour ne pas faire voir à cet habile politique que je

n'aurois pas grande peine à parler au Comte, si je le voulois.

Sortant de mon appartement, Riquen alla rendre compte au Prince Zamir; celui-ci fort satisfait de l'habileté de son Chef d'Eunuques, le récompensa encore; ensuite il apprit la réussite de son voyage à la Sultane qui ne manqua pas de le gratifier. Par ce moyen il fut d'un même coup se rendre utile à trois personnes qui pouvoient le combler de bienfaits. L'on voit par cet exemple que la France n'est pas le seul lieu où l'on trouve de ces gens intriguans, qui savant ménager leurs intérêts de façon, qu'on ne peut guère se passer d'eux.

Le Prince Zamir cependant étoit terriblement embarrassé. Le Comte lui étoit cher; il l'aimoit véritablement, mais comme il savoit que j'étois son épouse, il voyoit par sa présence toutes ses espérances renversées. La générosité prit le dessus; il résolut de tenir sa parole, & & de ne me pas laisser appercevoir qu'il savoit mon secret; il admiroit en cela la constance que j'avois pour un ingrat, & il me plaignoit réellement. Tout autre que ce Prince moins respectueux ou plus imprudent

prudent, eût éclaté sans réserve. Je l'appréhendois, & le terme de l'année, qui étoit déjà passée, me procuroit souvent de très mauvais momens.

La Sultane & Zamir apprirent enfin que le Comte étoit sous la protection de Piago. Voici comment Riquen s'en apperçut; Un jour que des nouvelles venues des confins de la Domination de Zamir, annonçoient que quelques mécontens s'attroupoient, & formoient déjà un corps assez considérable, sous l'apparence de se rendre indépendans; Zamir s'imagina d'abord que le Comte profitant de cette occasion pour sortir de l'horrible misère où il avoit été réduit, s'étoit mis à leur tête. Son nom seul eût été capable de faire un tort considérable aux affaires de Zamir, & le zèle que les Egyptiens avoient montré pour ce Général, faisoit craindre des suites fâcheuses. Riquen alla par ordre du Prince querir Piago; celui-ci surpris qu'on vint le chercher de la part de Zamir au milieu de la nuit, appréhenda que quelqu'un n'eut vû le Comte. Il se leva promptement & se rendit au Palais. Riquen qui n'avoit pas vu entrer Piago, crut qu'il s'étoit rendormi, & retourna chez lui. Le Comte

te croyant que c'étoit son ami qui revenoit, l'appella pour lui demander ce que le Prince lui avoit dit.

Riquen entendant la voix du Comte de Hainault, & ne pouvant douter que ce ne fût lui, entra avec précipitation, & se jetta à ses genoux, en lui faisant mille complimens d'amitié & de respects. Le Comte ne s'attendoit pas à cette visite; comme il avoit lieu de craindre, elle ne lui causa pas beaucoup de plaisir; cependant se rassurant sur ce que l'Eunuque lui dit des bonnes dispositions du Prince, il en augura bien, & espéra avec fondement de voir bientôt finir ses peines. Il raconta à Riquen tout ce qui lui étoit arrivé; & celui-ci voyant qu'il avoit besoin dans la suite du crédit de cet Officier, lui fit valoir alternativement, & ce que j'avois fait pour lui & ce que pensoit la Sultane. Il eut le soin de lui apprendre en même tems les tentatives que Rozalie avoit faites pour aquerir le cœur de Zamir. En un mot, le Comte fut informé de tout, & en un moment il fut en état de prendre des mesures pour la suite.

Pendant que tout ceci se passoit chez Piago, Zamir lui faisoit part de l'avis

qu'il

qu'il venoit de recevoir de la revolte des Mécontens. Il s'agissoit d'armer promptement; mais les meilleures Troupes étoient fort éloignées de l'endroit où l'on en avoit besoin, & il étoit nécessaire d'arrêter plusieurs conjurés qui s'étoient glissés jusqu'à la Cour. La vie de Zamir étoit en danger, & il attribuoit tous ces mouvemens au Comte. Zamir n'en dit cependant rien à Piago; mais il lui fit entendre qu'il avoit des preuves contre lui, & qu'on ne tarderoit guère à découvrir la vérité. Enfin le Prince lui ordonna de disposer par lui-même tout ce qui étoit nécessaire, & voulut lui donner le commandement de ses Troupes. Piago le refusa, & allégua pour ses raisons, que le Comte, & plus aimé & plus entendu que lui, étoit plus propre à commander; que pour lui il obéiroit volontiers à un Général si habile, & qu'il marcheroit par-tout pour le suivre.

L'opiniâtreté de Piago à refuser le commandement & à demander le Comte pour Général, parut à Zamir un trait de folie. Il se repentit de l'avoir fait interrompre dans son sommeil, & il alloit lui ordonner de se retirer, lorsque Riquen arriva tout essoufflé, & annonça au Prince, en

paroles entrecoupées, qu'il avoit parlé au Comte. Zamir les traita tous deux de visionnaires, & ne se rendit qu'après les avoir ecoutés l'un après l'autre. Je viens de le voir, dit Riquen, avec des transports de joie qui animoient ses paroles, & j'en crois mes yeux. Il m'a conté ses malheurs; il vit graces au Ciel, & est prêt à répandre la dernière goûte de son sang pour le service de son Prince. Puisque vous l'apprenez, Seigneur, par la bouche de Riquen que j'ignorois être instruit de ce mystère, dit Piago, je vous le confirme; oui le Comte est ici; & j'implore votre clémence pour lui: ses malheurs n'auront, sans doute, servi qu'à le rendre encore plus courageux & plus intrépide.

Que m'apprenez-vous-là, répondit Zamir? le Comte est chez vous & vous me le cachiez! Qu'il vive, lui & ses belles parentes! qu'il rentre dans tous ses droits, & que tout mon Peuple le reconnoisse encore pour son Maître! Pourquoi diffère-t-il à me voir? que peut-il craindre de ma part? Qu'il vienne, & il trouvera toujours Zamir disposé à lui donner des marques d'estime & d'amitié. Riquen profita de ce bon moment pour avertir

vertir le Comte de l'intention du Prince. Il l'amena avec lui devant Zamir, qui le pria d'oublier le sujet qu'il avoit de se plaindre de lui, & lui promit qu'il n'auroit pas lieu d'être mécontent. Vous venez bien à propos, continua-t-il; mes Ennemis ayant appris que mes Troupes ne vous avoient plus à leur tête, & croyant les vaincre sans peine, ont osé se soulever encore une fois contre moi; leur insolence va jusqu'à me menacer de me sacrifier à leur fureur. Votre nom seul, cher Comte, dissipera cet orage, qui n'est déjà que trop formé, & qui est prêt à fondre sur ma tête.

Quelque grand que soit mon crime, répartit le Comte, & quelqu'odieuse que soit l'ingratitude dont j'ai payé vos bienfaits, je crois qu'ils n'égalent pas encore la grandeur de votre générosité. Vous deviez, Seigneur, me regarder comme un coupable; mais vous me punissiez par des bienfaits. Que ne dois-je donc pas faire aujourd'hui pour reconnoître votre bonté? Vous avez des Ennemis; ils périront, & mon bras tombera en poudre s'il ne les extermine pas. Que Zamir régne, puisqu'il est si clément! qu'il terrasse ceux qui lui veulent du mal! Mais

que le brave Piago ne me refuse pas ses sages conseils, à qui j'attribue tout le succès de la dernière victoire! Il mériteroit mieux que moi la gloire de commander; mais vous l'ordonnez ainsi; il faut obéir, & que le dessein de vos adversaires échoue avant même que d'être entièrement concerté!

Là-dessus *Zamir* entra dans le détail; il avoit les noms de plusieurs conjurés. Ce Prince étoit d'avis que l'on attendit quelques jours pour s'en saisir; mais le Comte pensa autrement, & crut qu'il falloit les arrêter sur le champ, pour couper court à ce mal qui pouvoit devenir beaucoup plus difficile à réparer. On donna donc des ordres pour enfermer six des plus considérables, qui furent extrémement surpris de voir leur secret éventé, & qui à leur tour déclarèrent tout ce qu'on leur demanda. *Zamir* par cet aveu connut bien que le Comte n'y avoit aucune part; il l'en aima davantage, & il vit en un moment le projet de ses Ennemis renversé de fond en comble. La joie parut peinte sur tous les visages au retour du Général François; chacun donna des marques de l'amour que l'on avoit pour lui; les Troupes même célébrèrent

son heureuse réconciliation avec le Prince, par une fête universelle.

Dona Baretto fut informée de tout ceci par Riquen. L'Eunuque ne pouvant satisfaire d'autres passions, se livra tout entier à son intérêt: il promit à la Sultane de lui ménager les visites du Comte à qui il fut permis d'entrer au Sérail. J'en reçus la visite à l'heure que je ne l'espérois pas encore; mais il vint accompagné de Piago, pour deux raisons; la prémière; pour empêcher les suites que ma tendresse auroit pû occasionner; la seconde, pour donner la consolation à ce généreux ami d'être témoin de ce qu'il avoit à me dire. La misère, je crois, n'avoit servi qu'à lui rendre l'air plus mâle; son visage étoit animé; son maintien respectable, & il étoit revêtu d'habits magnifiques. Rien ne fut plus tendre que notre abord; il m'embrassa avec crainte; je lui répondis avec des transports qui pouvoient lui faire connoitre que j'oubliois le passé, & que je lui rendois mon cœur.

Vous voyez en moi, me dit-il, un changement bien subit. La fortune m'avoit élevé à un haut degré de gloire; mon imprudence m'en avoit fait tomber; mais cette

cette même fortune par une seconde faveur, me rend ce que j'avois perdu par ma faute, qui, quoique très grande, me procure néanmoins l'avantage de connoître le prix de votre amour. Ingrat, mille fois, si oubliant votre sagesse, je trahissois une seconde fois ce que je vous dois. Soyez tranquille, belle Julsel, comptez sur moi. Je vais travailler à vous rendre heureuse; & puisque le Prince est si généreux, je ne desespere pas d'obtenir de lui la permission de vivre avec vous. Ne declarez encore rien, repris-je, cher Comte; Zamir nous croit seulement unis par la fraternité, il seroit dangereux de lui reveler un tel mystere. Songez auparavant à prendre des mesures pour concerter le tout avec prudence; c'est delà seul d'où dépend votre bonheur & le mien.

Piago qui sentoit combien il est dur de vivre en Pays étranger, quoique l'opulence y regne, conseilla au Comte de s'arranger sur ce qu'il avoit à faire. Il nous promit à tous deux de nous aider dans notre entreprise, & nous ayant félicité sur notre apparente réconciliation, il se retira avec le Comte, qui passa chez le Prince où des affaires d'Etat l'appelloient

loient. Delà il alla rendre visite à la Sultane, qui ne put contenir sa joie en le voyant. Comme ils n'avoient pas été brouillés, ils n'eurent pas de peine à se racommoder. En un mot, ils renouèrent mieux que jamais leur amitié ; & il fut résolu que l'on m'amuseroit, & que l'on profiteroit du crédit de Piago pour faire réussir en leur faveur ce que l'on projettoit pour nous deux. Rien n'étoit plus noir qu'un pareil complot ; il étoit d'autant plus indigne, que tous les jours je recevois des protestations d'amitié de la part du Comte. Quelque résolution que j'eusse prise d'éviter tout ce qui pourroit me mettre en danger d'être connue pour son épouse, j'eus la foiblesse de me livrer à son ardeur ; mais j'ignorois qu'alors son dessein fût de me perdre.

Son attachement pour Zamir parut aussi des plus sincère ; il alloit même jusqu'à la délicatesse pour lui prouver son zéle ; & il fit voir ce que pouvoit sur lui la reconnoissance, dans la conduite qu'il tint avec un de ses favoris qui étoit soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration dont on avoit empêché l'effet. Quoique le Prince eût pardonné aux moins coupables, après avoir fait exécuter les prin-

cipaux chefs; le Comte fit arrêter ce malheureux, dont il craignoit plus l'indiscrétion, parce qu'il avoit des preuves de son intelligence avec la Sultane, qu'il ne pouvoit assurer son crime. Etre prisonnier & livré à la mort fut tout un. Les amis de celui-ci le regrettoient; mais on ne pouvoit blamer la conduite du Comte, parce qu'il avoit produit des Lettres, quoique fausses, qui le rendoient coupable, & que l'on eut soin de bruler avec la victime de la politique.

Le crédit du Comte alloit par ce moyen toujours en augmentant. Toutes les graces s'accordoient par son canal, & quiconque encouroit son indignation, étoit sûr de périr. Sa puissance lui attiroit la jalousie de plusieurs Seigneurs; mais il sut triompher de tous, & se rendoit si nécessaire, que l'on n'osât se déclarer ouvertement contre lui. Riquen lui étoit entièrement dévoué; & comme celui-ci trouvoit son compte à se conserver dans ses bonnes graces, il n'avoit garde de le blamer en rien. Ma situation étoit assez tranquile si elle avoit toujours duré; mais le tems approchoit où je devois essuyer plusieurs assauts. Zamir s'impatientoit, & voyoit bien dans le fond que

tant

tant que mon époux vivroit, il n'y auroit pas moyen de m'attendrir.

Il voulut cependant encore essayer à me réduire, & il s'y prit de la manière la plus polie & la plus honnête. Zamir sera donc toujours malheureux, charmante Julie, me dit-il un jour? Je ne puis douter que vous n'ayez quelque répugnance pour moi, ou vous avez quelque raison particulière qui vous empêche de me rendre le réciproque. Ne craignez pas que j'abuse jamais de votre complaisance. Vivez à votre aise, & regardez-moi tout au moins comme votre ami. Le seul plaisir qui me reste & qui me tient lieu de tout, c'est que vous ne pouvez plus m'accuser d'avoir travaillé à la ruine du Comte votre frère; puisque vous voyez vous-même combien je prends soin de sa fortune.

Je ne me suis jamais plaint de mon sort depuis que je suis en votre puissance, répondis-je à Zamir; au contraire, Seigneur, je dois rendre témoignage à la vérité, & je proteste qu'il n'est peut-être pas dans le monde, de Prince plus magnifique & plus généreux; mais puisque vous me faites le sacrifice de votre amour, je dois vous assurer que sans des

raisons qui subsistent encore, & que je ne puis dire, je serois déjà votre épouse. Je ne sens que trop combien vous m'êtes cher ; je vous ai mille obligations, & il n'y a que le plus respectable de tous les devoirs qui me puisse empêcher de vous parler autrement. Achevez donc de me traiter en Prince. J'aurai pour vous tout le respect & toute la soumission possible ; mais n'exigez rien de plus. Zamir comprit bien que la raison qui me retenoit, étoit mon mariage avec le Comte ; il ne m'en dit mot, & il n'y eut que Riquen à qui il s'ouvrit là-dessus. Celui-ci me rapporta mot pour mot les paroles du Prince, qui approuvoit dans le fonds ma conduite, quoiqu'elle fût contraire à sa passion.

Sous ces entrefaites on amena devant le Comte un grand nombre de prisonniers qui avoient été pris sur mer : comme l'on avoit besoin de monde pour armer une nouvelle Flotte que l'on destinoit à quelque grande action, le Comte en renvoya une partie pour servir le Prince. Parmi tous ces gens de différentes Nations, il s'en trouva plusieurs qui supportant mal aisément les duretés dont les accabloit leur Capitaine, prirent querelle

le contre lui, & le jettèrent mort à la vue de tout le monde. Le Comte apprenant qu'ils étoient François crut qu'il étoit de son honneur de les traiter sans indulgence.

Cette cérémonie n'étoit pas ordinairement longue. Piago fut nommé par le Comte, qui étoit malade alors pour prononcer & faire exécuter en même tems l'Arrêt. Le matin il partit de bonne heure, & se rendit à deux lieues de la Cour où étoient enfermés les criminels. L'air respectable & majestueux de l'un d'eux le toucha; il crut qu'en différant pour quelques heures l'exécution, il me rendroit un service; & comme il aimoit la nation Françoise, il revint à la Cour pour me prier de demander leur grace au Comte & au Prince. Un certain mouvement dont j'ignorois la cause, & qui me portoit à m'intéresser à cette affaire, me fit aller trouver plutôt Zamir, qui surpris de me voir chercher avec tant d'empressement à lui parler, me demanda d'un air riant, quel étoit le sujet de ma visite? La part que je prends au sort de quelques malheureux, lui dis-je, qui ont cela de commun avec moi, & qui de plus sont de ma Nation. Vous êtes la maitres-

ſe de leur pardonner, me répondit Zamir; n'êtes-vous pas autant Souveraine que moi? Prononcez, c'eſt une choſe qui vous regarde.

Tant de marques de confiance de la part d'un homme que je n'étois déjà que trop portée à aimer, me touchèrent ſenſiblement. Je lui laiſſai baiſer ma main, & je le priai de donner des ordres pour que les François & ceux qui les avoient accompagnés dans la violence qu'ils avoient exercée envers un Officier qui paſſoit pour extraordinairement cruel, fuſſent condamnés à ſervir pendant ſix années ſur mer. Il approuva mon jugement, & Piago s'en retourna d'où il étoit parti, pour faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus. Qui m'auroit dit que j'épargnois la mort à mon Père & à M. de Boiſſy, & que cependant je les livrois à une ſuite d'avantures que je leur aurois pu épagner! Sitôt que ces pauvres François eurent appris leur ſort, ils bénirent mille fois le Prince qui uſoit envers eux d'une ſi grande clémence. Piago leur dit qu'ils en avoient toute l'obligation à une aimable Françoiſe qui faiſoit les délices de tout le Royaume, & dont les bel-

les

les qualités rendoient les jours précieux.

Ils partirent enfin, & chargèrent Piago de mille remerciemens pour la charitable Inconnue, fans laquelle ils n'euſſent pu eſpérer de pardon. Le Comte avoit été forcé de ſouſcrire à ce que Zamir avoit fait; quoique dans le fond il ne l'approuvât pas. Depuis qu'il avoit changé de Religion, rien ne lui étoit plus ombrageux que voir des Chrétiens, & il les auroit volontiers tous exterminés, pour n'avoir aucun reproche à eſſuyer de leur part. C'eſt ainſi que penſent la plupart des renégats: l'idée de leur crime ſe retrace toutes les fois qu'ils voyent quelqu'un de leur ancienne croyance, & eſpérant étouffer les remords de leur conſcience effrayée, ils trempent hardiment leurs mains impures dans le ſang de l'innocent, & s'imaginent après cela pouvoir vivre en paix. Le Comte n'eut pas cette ſatisfaction; mais il travailla bientôt à me faire de nouvelles peines.

Durant l'eſpace de ſix années qui étoit le terme de la punition des Eſclaves François, il arriva bien du changement en cette partie de l'Egypte où régnoit Zamir. Comme tous ces évènemens ap-

partiennent à mon histoire, je vais en faire part, & les circonstancier fidèlement. Riquen fut le prémier dont la fin malheureuse surprit tout le monde. Il avoit vécu depuis qu'il étoit à la Cour, avec assez de crédit, & dans une opulence qui faisoit murmurer les indigens. Cet Eunuque non-seulement ne dépensoit rien du sien dans la place qu'il occupoit; ses revenus étoient considérables; avec tout cela il recevoit très souvent de fort honnêtes présens. Pendant le tems de son administration, on n'avoit parlé que de l'avanture de la Sultane; mais l'intérêt lui en fit entreprendre une autre qui lui couta la vie.

Un Etranger ayant appris que sa Maitresse étoit enfermée dans le Sérail, & voulant à quelque prix que ce fût la retirer d'un tel lieu, eut recours à Riquen qu'il essaya de tenter par l'espoir du gain. Il offrit à ce chef des Eunuques une somme modique pour l'introduire dans le Serail; mais Riquen ne trouvant pas la proposition raisonnable, méprisa les offres de l'Etranger, qui alla tant de fois en augmentant, que Riquen y fit enfin attention; l'argent fut délivré, & l'Etranger entra dans le Sérail. La Belle

fort

fort contente de voir son Amant, voulut qu'il passât la nuit avec elle. La chose étoit difficile à exécuter, parce que la convention n'étoit faite que pour deux heures seulement. Riquen s'impatientant de la longueur de la conversation de ce jeune Inconnu, alla avertir ce couple d'Amans qu'il étoit dangereux pour eux d'être surpris, & que le Prince pourroit bien s'aviser de venir cette fois, comme il avoit coutume, c'est-à-dire, sans avertir personne.

Le jeune Amant que la présence de sa Maitresse animoit, ne songeant point au danger qu'il couroit dans ce lieu, rebuta Riquen, qui se voyant offensé, le menaça de le faire repentir de sa hardiesse. Il sortit cependant pour passer chez le Prince de qui il devoit recevoir l'ordre pour le lendemain. Zamir lui dit qu'il étoit curieux de rendre visite à sa nouvelle Esclave; & qu'il eût à l'avertir de se préparer à recevoir cette faveur. Riquen revint donc chez la Belle à qui il rendit compte des ordres de son Maitre. Le jeune Inconnu refusa de s'y soumettre. Là-dessus Riquen sentant que le tems pressoit, eut recours à la violence. Il tira son sabre & en frappa l'Etranger,

qui à l'instant se mit en défense; & lacha un coup de pistolet dans la tête de l'Eunuque qui mourut sur le champ. La belle Esclave comprenant combien il étoit dangereux que l'on trouvât dans son appartement un homme de dehors, & le chef des Eunuques assassiné, pria instamment son Amant de se retirer, s'il étoit possible, où de se cacher de façon qu'il ne fût pas apperçu. L'Amant se rendit à ses prières; il passa par quelques corridors; mais quand ce vint aux portes, il les trouva fermées; & il lui fallut revenir.

Alors il enferma le corps de Riquen dans une armoire; & entendant venir le Prince, il se cacha sous le lit. Zamir entra, & demanda où étoit Riquen. La Belle dit qu'elle n'en savoit rien. Le Prince qui lui avoit ordonné de rester pour l'accompagner, & pour lui ouvrir de certaines portes par où il avoit coutume de passer pour s'abréger du chemin, le taxa de négligence, & envoya quelques-uns de ses gens pour le chercher. Pendant qu'ils parcouroient envain tout le Palais, le Prince s'entretint avec la nouvelle Esclave; & la trouvant à son gré, passa la nuit avec elle. Les domestiques Eunu-

Eunuques du Prince lui étant venu rapporter que l'on ne favoit ce qu'étoit devenu Riquen, il s'imagina qu'il avoit été occupé à exécuter quelques-uns de nos ordres, ou ceux de la Sultane : il fit enfuite retirer fon monde, & fe livra tout entier au plaifir qu'il s'étoit promis.

Je laiffe à penfer quelle étoit la fituation de l'Amant & de la Maitreffe ; l'un enrageoit fans ofer paroitre, & l'autre ne pouvoit épargner à celui-là le chagrin d'être témoin de fon infidélité. Zamir enfin fongea à fe repofer, & l'Amant croyant qu'il dormoit déjà, voulut profiter de ce moment pour l'immoler à fon reffentiment. Zamir entendit remuer quelqu'un fous le lit. La crainte auroit femblé devoir le faifir ; mais fon courage & fa préfence d'efprit le tirèrent heureufement de ce pas embarraffant. Il feignit d'avoir de la peine à s'endormir. Il s'en plaignit à fon Efclave, qui croyant que le Prince repoferoit mieux dans fon lit, & ayant intérêt à le faire fortir, lui perfuada d'achever le refte de la nuit dans fes appartemens. Zamir reçut bien cet avis ; il fortit, fans que l'Amant osât remuer davantage, & par fa retraite il ramena la joie dans le cœur de l'Efclave,

qui tacha à s'excuser auprès de son Amant, qui n'écoutant pas d'excuse, immola cette belle fille à son ressentiment & à sa jalousie.

Pendant que cette triste scène se passoit au-dedans de l'appartement, dont l'Amant ne pouvoit sortir, il s'en apprêtoit bien une autre au-dehors. Zâmir persuadé qu'il y avoit quelqu'un caché dans la chambre de sa belle Esclave, avoit fait éveiller du monde pour s'instruire de la vérité du fait. Il vint lui-même le sabre à la main, & fit ouvrir la porte qu'il avoit exactement fermée. Le jeune Etranger voyant qu'il n'y avoit pas lieu d'échapper, se mit en état de défense; mais il ne résista pas longtems au nombre de ses adversaires; il fut pris & enchainé. Zamir le questionna d'abord, & ne reçut pour toute réponse, que des injures & des mépris. Livre-moi promptement à la mort, cruel Tyran, lui dit-il, & punis-moi d'avoir eu la hardiesse de venir te braver jusques dans ton Sérail. Zamir le fit enfermer, & ordonna de le faire mourir aussi promptement qu'il le demandoit. Ensuite s'avançant vers le lit de son Esclave, il la trouva baignée dans son sang, & déja morte.

Ce

Ce spectacle toucha Zamir : ce Prince aimoit cette Esclave ; & toute infidelle qu'elle étoit, son sort devoit être moins rigoureux. Ne pouvant résister plus longtems dans un lieu si rempli d'horreur, le Prince voulut se retirer ; mais on apperçut un sabre par terre, & on reconnut qu'il appartenoit à Riquen. On conclut delà que cet Eunuque s'étoit apparemment battu contre l'Inconnu, & qu'ayant été obligé de rendre les armes, il s'étoit sauvé quelque part où ses blessures le retenoient. On questionna ensuite l'Etranger, & l'on ne put rien apprendre de lui ; on le livra enfin aux plus cruels tourmens, au milieu desquels il montra un courage héroïque. Il mourut ; & son corps, que l'on avoit exposé à une des avenues du Sérail, pour inspirer de la crainte à ceux qui oseroient jamais entreprendre de pareilles choses, fut détaché pendant la nuit, & enterré secrettement par ceux qui le connoissoient.

Cette affaire pensa devenir funeste à Rozalie que l'on transporta dans ce même appartement, à cause qu'il étoit plus à découvert & plus propre à refaire une personne convalescente. Son Amour l'avoit rendue malade, & l'indifférence

dont

dont Zamir la payoit, étoit la seule cause de son mal. Le Prince par complaisance l'alloit voir quelquefois, & lui donnoit plus de marques d'amitié qu'à l'ordinaire; il commença à goûter son esprit, & sa conversation lui plaisoit fort. Chacun cependant étoit inquiet de savoir ce qu'étoit devenu Riquen. On l'avoit vainement cherché pendant plus d'un mois, & personne ne l'avoit vu depuis le jour de la mort de la jeune Esclave. Rozalie s'avisa un jour d'entrer dans une petite garde-robe, dans laquelle il y avoit une grande armoire, dont la clef étoit ôtée; elle la demanda à ses femmes qui la trouvèrent. La curiosité pique les femmes assez violemment: Rozalie voulut voir ce qu'il y avoit dans l'armoire, & fut extrémement surprise lorsqu'après en avoir tiré, quelques robes, elle vit tomber sur une de ses femmes, un cadavre extrémement puant.

La peur les saisit toutes deux, & elles tombèrent évanouies. Le cri que Rozalie fit en voyant ce spectacle, attira plusieurs autres femmes dans ce cabinet, & enfin on avertit plusieurs Eunuques qui transportèrent Rozalie & sa suivante dans un autre lieu. On reconnut le pauvre Ri-

Riquen, & on en porta sur le champ la nouvelle à Zamir, qui plaignit son sort & le regretta beaucoup. On apprit depuis toutes les circonstances de cette histoire par un autre Eunuque qui déclara tout ce qu'il en savoit. L'appréhension de voir souvent arriver de pareilles scènes, fit changer de poste presque tous les Eunuques. Les ordres devinrent extrémement rigoureux, & personne que le Comte n'eut la permission d'entrer au Sérail. Je perdis beaucoup à ce changement, & je regrettois infiniment la compagnie de Piago.

J'obtins cependant la permission de lui parler quelquefois; mais ce n'étoit plus qu'en présence de deux Eunuques, qui avoient le soin de ne pas laisser durer longtems nos conversations. Pour lors, comme j'avois souvent des particularités à entendre & à dire à Piago, je me fis une étude de parler par signe; & de tems en tems je lui remettois de petits billets dont il me donnoit la réponse de manière qu'on ne s'en appercevoit pas. Insensiblement mes deux Gardes devinrent plus familiers, & me croyant plus reservée qu'aucune autre, ils me laissèrent beaucoup plus de liberté. C'étoit dans ces

ces momens que j'apprenois de Piago ce qui se passoit dehors. Pour ce qui étoit du dedans, je n'avois pas grand sujet de me plaindre. Zamir me laissoit vivre en paix; la belle Rozalie qui m'étoit toujours chère, se portoit mieux, & le Comte me paroissoit fidèlement attaché à mes intérêts. Il avoit concerté avec Piago un projet pour m'enlever du Sérail; il s'agissoit d'équiper un Bâtiment, sous prétexte de quelqu'expédition sur mer; je fournissois à l'appointement, & j'attendois avec patience que tout fût prêt pour tenter à me soustraire à la vigilance de mes gardes. Je reçus pendant ces apprêts une Lettre du Comte conçue en ces termes:

Quelque doux que me paroisse mon esclavage, belle Julie ma chère épouse, je ne puis cependant me resoudre à vous voir si longtems éloignée de votre Patrie; depuis plus de cinq ans que nous sommes tous deux le jouet de la fortune, nos Parens touchées de notre sort, nous reverront sans doute avec plaisir, ou du moins nous pourrons former un établissement dans quelqu'endroit où nous serons en sureté. J'ai donné des ordres pour l'entreprise que je vous ai proposée. Je crois que vous ne vous y oppose-

poserez pas : ce sera pour lors que libres & moins gênés, nous goûterons ensemble la douceur d'un amour conjugal. Je n'ai qu'à me louer de votre fidelité, & je dois travailler à vous donner des preuves incontestables de la reconnoissance que j'en ai. Tachez de couler le reste du tems en paix ; & puisque le Prince a la complaisance de ne vous point violenter, profitons de cette circonstance pour nous arranger, car peut-être se lasseroit-il d'attendre. Aimez-moi toujours, chère Julie, & oubliez une bonne fois tout le mal que vous a procuré

Le Comte DE HAINAULT.

Piago fut très content de cette Lettre ; il en aima davantage le Comte : mais il ignoroit, comme moi, que ce perfide ne m'écrivoit ainsi, que pour m'amuser, & que pendant qu'il me donnoit de telles marques d'amitié, il me trahissoit de la plus indigne manière. En effet, son Amour pour la Sultane, pour en être plus caché, n'en étoit pas moins violent. Ils avoient concerté ensemble tout le complot ; & ce que j'aurois crû avec peine, si Piago même ne me l'eût assuré dans la suite, c'est que le Comte engagea le Prince Zamir à faire construire & à équi-

per

per un Vaiſſeau pour l'expédition chimérique qu'il lui mit en tête d'exécuter.

Pendant ce tems, la Sultane pria Zamir de la laiſſer aller à un Château éloigné de quelques journées de la Ville, pour y paſſer une partie de l'Eté. Zamir qui laiſſoit à cette Princeſſe la liberté de faire ce qu'elle vouloit, le lui permit. Ce fut dans ce lieu que s'acheva le myſtère d'iniquité: le Comte, ſous prétexte de voyages néceſſaires, s'y rendoit ſouvent, & inſtruiſoit Dona Baretto de l'avancement de l'entrepriſe. Il ne manquoit pas non plus à me dire à quoi en étoit l'affaire; mais avec cette différence que c'étoit pour m'amuſer, & me trahir plus ſurement.

Je n'étois pas la ſeule dans l'erreur: j'avois travaillé innocemment à tromper Rozalie; elle étoit parfaitement contente de cette nouvelle, & la joie nous mettoit toutes deux dans un état fort doux. Je me promenois ſouvent avec cette belle fille dans les Jardins du Sérail, & je regardois cet aimable lieu comme devant bientôt ſe dérober à ma vue. Chère Patrie, diſois-je avec plaiſir, je vous reverrai donc bientôt? Et vous lieux charmans, mais où ma vertu a tout à craindre,

ître, vous ne me servirez plus de prison. Le Ciel content de nous avoir assez éprouvés, chère Rozalie, nous offre le moyen de nous affranchir d'un joug odieux. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre, me répondit Rozalie. Le Prince Zamir en a assez bien agi avec vous, pour que vous ne vous repentiez pas de l'avoir connu. Il est vrai que rien n'est comparable à la tranquilité que l'on goûte chez soi. Mais que prétendez-vous faire, belle Julie? pensez-vous que vos Parens & les miens, s'ils sont encore au monde, verront d'un œil content notre retour? Nos avantures peut-être, loin de servir à les toucher, ne leur paroitront tout au plus qu'une fable inventée avec art pour les attendrir; & un mariage fait à leur insçu & malgre eux, ne leur semblera toujours qu'un libertinage punissable, & qu'ils ne manqueront pas de regarder comme une solide raison de vous desheriter.

D'ailleurs, croyez-vous être à la fin de vos maux? Ne se pourroit-il pas faire que votre étoile vous conduisît encore entre les mains de quelque Corsaire qui vous rameneroit à l'endroit d'où vous seriez partie, ou qui vous jetteroit dans des

 fers

ſoit pas que d'être gardée aſſez ſoigneuſement; mais le Comte avoit une telle autorité, que toutes les portes lui étoient ouvertes: il n'eut donc pas grande peine à ſurprendre le chef des Eunuques, qu'il trompa par un ſtratagême aſſez naturel.

La Sultane aimoit la chaſſe, & avoit partagé ce plaiſir pluſieurs fois avec le Comte. On n'étoit pas ſurpris qu'ils revinſſent quelquefois un peu tard, parce que l'on ſait que cet exercice mene ſouvent juſqu'à la nuit. Les Eunuques de quartier ſuivoient dans ces circonſtances, & les Gardes accoutumés étoient répandus dans tous les environs. Le jour de l'enlèvement de Dona Barètto, le Comte eut ſoin de poſter les Gardes à un endroit où ils ne puſſent nuire à ſon deſſein; & vers le commencement de la chaſſe, il ſut ſi bien tromper ces Eunuques, qu'à la faveur de ſon monde affidé, il gagna avec une promptitude extraordinaire le côté où tout étoit préparé pour ſon embarquement. Jamais deſſein ne fut mieux concerté, ni plus promptement exécuté. Apparemment que le vent ſe trouva favorable; car jamais on n'entendit parler depuis de ces deux Amans dans le Royaume de Zamir.

La

La chasse cependant duroit toujours; les Chasseurs qui avoient été appellés pour former la Cour de la Sultane, ne voyant point leur Maitresse, la crurent engagée trop avant dans un Bois qu'ils battirent inutilement jusqu'à la nuit. Les soins redoublèrent à cette nouvelle; on chercha aux environs; l'on revint au Chateau; & l'on retourna dans la Forêt sans rien apprendre. Le Comte ne se trouvoit point non plus, & l'on étoit autant en peine de l'un comme de l'autre. La nuit se passa sans voir personne revenir: enfin le lendemain on commença à soupçonner quelque mystère: chacun parla à sa mode. La Sultane, selon les uns, étoit partie *incognito* pour la Cour, & le Comte étoit venu avec ordre de la ramener à Zamir; selon d'autres, ils s'étoient trouvés tous les deux si fort engagés dans la Forêt, qu'ils n'avoient pu reconnoitre leur chemin, ce qui les auroit obligés à passer la nuit quelque part; enfin, selon ceux qui pensoient plus juste, le Comte avoit enlevé la Sultane, que l'on savoit avoir beaucoup de complaisances pour lui.

Ce qui embarrassoit le plus les Officiers de la Sultane, c'étoit la manière

dont ils préviendroient Zamir ſur cet accident ; ils appréhendoient d'être taxés de negligence : en effet, ils avoient tort; & ſous prétexte que le Comte étoit regardé comme le favori du Prince qui lui donnoit tout pouvoir, ils s'étoient trop repoſés ſur lui du ſoin de la Sultane. Les femmes de la ſuite de Dona Baretto ſe déſoloient ; elles aimoient cette Eſpagnole, qui étoit naturellement généreuſe, & dont les manières douces & prévenantes, étoient capables de gagner tous les cœurs. Elles virent en un moment leur fortune renverſée, & les Eunuques même y perdoient beaucoup.

On dépêcha enfin le Capitaine de la Garde de la Sultane, pour avertir Zamir de l'inquiétude où l'on étoit au ſujet de Dona Baretto, & du Comte de Hainault. Ce Prince ne put s'imaginer que ſon favori lui eût joué un ſi mauvais tour; cependant ſur l'aſſurance qu'on lui donna de l'enlèvement de la Sultane, il ne lui fut plus poſſible d'en douter. Il entra dans une colère terrible, & dépêcha de tous côtés pour rejoindre les fuyards; mais ce fut envain ; on apprit qu'il y avoit déjà huit jours qu'ils avoient mis à la voile, & on ignoroit quelle route ils

avoient

avoient prise. Cette nouvelle n'étoit pas encore venue jusques à moi; j'entendois seulement des cris de douleur dans tout le Sérail; les uns disoient, cela n'est que trop vrai; notre malheur est certain; qu'allons-nous devenir? le Prince en rejettera, sans doute, la faute sur notre négligence: les autres répétoient sans cesse, que dira sa sœur Julie lorsqu'elle apprendra son départ? On sait combien elle l'aime. Peut-être que ce revers la mettra mal dans l'esprit de Zamir.

Je me mis à la fenêtre pour mieux entendre ce qu'on disoit; mon nom répeté si souvent, me fit soupçonner quelque chose de nouveau. Je crus que le Comte étoit mort; & je ne me desabusai que lorsque Piago entrant dans mon appartement, me dit avec un chagrin qui prouvoit bien la sincérité de l'amitié qu'il avoit pour moi; tout est perdu, Madame! nous sommes trompés! le Comte, le perfide Comte vous abandonne, & vient d'enlever l'indigne objet de ses complaisances! Il est parti, & a emporté avec lui des richesses immenses. L'autre jour feignant un voyage nécessaire, il se rendit auprès de la Sultane, & lui proposa une partie de chasse qu'elle &

tous ses courtisans acceptèrent ; s'étant écartés dans le Bois, ils exécutèrent leur trahison ; & montèrent le Vaisseau qu'il vous préparoit en apparence : le Prince a fait courir après eux ; mais inutilement. Et les misérables Gardes de la Princesse, n'attendent plus que l'heure de voir éclater sur leur tête la colère du Prince.

Cette nouvelle me saisit tellement qu'elle m'ôta la force de répondre à Piago. Je le regardois seulement sans pouvoir lui parler, & je ne versai pas une seule larme. Ce fidèle ami craignit pour moi ; il s'en voulut de m'avoir annoncé cette nouvelle avec si peu de précaution ; mais le mal étoit fait ; il appella du monde pour me soulager, & l'on vit bien ce qui étoit la cause de l'état pitoyable où j'étois réduite. Piago sortit & me laissa seule en proye à la douleur la plus amère. Huit jours se passèrent sans que l'on pût rien tirer de moi : *Zamir* ayant appris l'état où j'étois, ordonna que l'on ne négligeât rien pour me faire revenir ; enfin les remèdes opérèrent, & je me trouvai extraordinairement soulagée par l'abondance de larmes que je versai. Rozalie ne fut guère moins sensible que moi à ce coup accablant : elle fut quelques jours

jours de son côté sans pouvoir recevoir de consolation.

Lorsque je fus en état de supporter sa présence, elle me rendit visite. Rien n'étoit plus touchant que de voir cet abord. Nous ne pumes parler ni l'une, ni l'autre, & ce ne fut qu'au milieu de mille sanglots que je lui dis: L'ingrat! le traitre m'abandonne! Puis retombant dans une espèce de léthargie, je donnai tout le tems à cette belle fille de pleurer comme moi. Nos embrassemens suppléerent à l'impossibilité de nous entretenir; & l'on vint nous séparer de la part de Zamir, qui craignit qu'une trop longue visite ne nous attendrit trop l'une & l'autre. Comme il savoit que Piago avoit beaucoup d'ascendant sur mon esprit, ce Prince eut la complaisance de me l'envoyer souvent, & réussit par ce moyen à me rendre capable de recevoir quelque consolation. Rozalie revint me voir; & après avoir essuyé encore une scène pareille à la prémière, nous donnames enfin l'essor à nos paroles, & nous nous retraçames tous nos malheurs avec assez de constance.

Vous le croyiez fidèle, me dit Rozalie; il avoit su vous persuader; vous voyez

yez cependant qu'il ne vous a jamais aimé, ou pour mieux dire, la nouveauté a eu pour lui plus d'appas que vous ne pensiez. Il a préferé l'amour d'une femme étrangere, à l'honneur qu'il vous devoit. Vous le perdez; nous perdons toutes deux; devons-nous donc nous affliger si fort sur l'ingratitude d'un perfide? Tout indigne qu'il est de mes regrets, répondis-je à Rozalie, il est toujours mon époux; peut-on oublier ce que l'on a tant aimé? S'il vous touchoit de si près qu'à moi, vous sentiriez peut-être combien son injustice m'est sensible.

J'accorde aisément qu'il n'est rien de plus dur; & je n'ai pas le mot à répondre à un si juste reproche, dit Rozalie; mais que voulez-vous faire à présent? le ramenerez-vous à ce qu'il vous doit par un torrent de larmes? Non, lui répondis-je, on n'a pas pu le revoir essuyer mes pleurs; s'il ne falloit que m'attrister pour le faire revenir, sans doute il seroit déjà entre mes bras. Je vois que rien n'est plus inutile; mais tant qu'il sera présent à mon esprit, je ne serai pas la maitresse de mon cœur. Je ne sens que trop la conséquence de ce que vous m'annoncez; j'espérois sortir libre avec vous de ce

Pays

Pays qui me sert d'exil; mes espérances sont vaines; les vôtres sont trompées; le Comte est perfide; mais je lui serai toujours fidelle.

Cependant Zamir devenoit de jour en jour plus passionné: le départ du Comte ranimoit ses espérances; il essaya même de me consoler. Ses entretiens me devinrent d'abord importuns; je ne me plaisois que dans ma tristesse. Je lui communiquai bientôt la mienne, & les Médecins assurèrent que j'étois la seule capable de le remettre dans son état ordinaire. Je reçus plusieurs visites à cet effet; les uns me prioient d'avoir pitié de leur Prince; les autres s'efforçoient de me prouver que je lui devois le réciproque. Il y en avoit néanmoins plusieurs qui ne savoient comment allier ensemble, & l'amour qu'il avoit pour moi, & le chagrin que je lui causois. Ils ignoroient apparemment que le Prince fut si respectueux à mon égard, & que je fusse encore à lui répondre sur le même ton.

La trahison du Comte devoit me déterminer à écouter plus favorablement Zamir. Le mérite de ce Prince se retraçoit à mes yeux avec des couleurs séduisantes. Sa discrétion sur-tout me paroissoit

roissoit devoir mériter quelqu'attention. Tout m'engageoit à l'aimer, & je sentis bien que je ne l'aimois que trop pour conserver au Comte un cœur sur lequel il n'avoit plus d'empire. J'appréhendois cependant qu'il ne fît retomber sur moi le chagrin qu'il ressentoit de la perte de son favori. Sa confiance en lui étoit extrême; il lui avoit obligation; & il l'avoit comblé de toutes les faveurs que sa reconnoissance lui avoit inspirées. Piago étoit le seul qui méritât de lui succéder; aussi Zamir lui remit-il les rênes du commandement. Après plusieurs instances; celui-ci accepta l'offre, & fut déclaré Général, & successeur de toutes les qualités & prérogratives du Comte de Hainault. Zamir eut même la complaisance de mettre cette restriction dans les titres de Piago: Que c'étoit à condition que celui-là ne reviendroit pas. Précaution certainement qui acheva de mettre le Prince dans mon esprit, à une place que ses bonnes manières lui avoient si justement aquises.

La Cérémonie de la reception de Piago fut accompagnée des réjouissances publiques. Mais deux choses occupoient également les esprits; la retraite du Comte

te à qui on ne pouvoit reprocher que sa perfidie, & l'élevation de Piago à qui on avoit donné cette haute place d'une commune voix. Le Prince ayant laissé écouler un tems assez considérable, crut qu'il étoit à propos de me rendre visite. Il me trouva aussi triste & aussi affligée que les prémiers jours; mais il apperçut au travers de ma tristesse, quelque chose qui le faisoit espérer. Il redoubla donc ses attentions, & il mit lui-même en pratique les moyens les plus surs pour attendrir mon cœur. Bien loin de me faire aucun reproche sur la trahison de mon frère, qu'il savoit être mon époux; il m'en plaignit davantage, & en redoublant ses attentions, il me fit comprendre qu'il ne desespéroit pas de me réduire.

Je fus à la portée de voir ce qu'il pensoit dans une visite qu'il me rendit, après qu'il eut revêtu Piago de la charge de Général de ses Armées. Je viens, me dit ce Prince généreux, vous annoncer deux nouvelles, charmante Julie; car je n'ai pas voulu vous apprendre celle qui vous a causé tant de larmes, que je ne desaprouve pas: la prémière, c'est que je viens de nommer Piago pour succéder au

au Comte votre frère : & la seconde, c'est que vous êtes Sultane dès ce moment. Comme je ne puis faire mieux que de vous rendre aussi Souveraine que moi, je vous prie d'accepter cette marque de mon amour. Pour votre sœur, elle vivra comme elle le jugera à propos, & je vous laisse vous-même la maitresse de votre conduite & de la sienne.

Cet honneur n'est pas fait pour moi, répondis-je à Zamir; je ne mérite pas de si grands égards. Contente dans la place où je suis, je vous supplie, Seigneur, de me laisser dans l'obscurité, & de permettre que je vive ignorée de tout le monde. Il faut aujourd'hui que vous soyez Sultane, répartit-il avec vivacité; mais je ne prétends pas par-là donner l'allarme à votre vertu ; vous ferez ce qu'il vous plaira. J'espère cependant une petite reconnoissance, & je vous laisse à penser là-dessus. Je crois même devoir vous dire plus, c'est que si vous m'accordez votre main, delà pourra bien dépendre mon changement de Religion; celle de la personne au monde qui m'est la plus chère, mérite seule mon attention. Pensez à ceci, chère Julie, & souvenez-vous du tems où vous me pro-

mites

mites la justice que je vous demande.

Il partit, & aussitôt il donna les ordres nécessaires pour me faire reconnoitre Sultane de l'Empire. Piago, comme Général, fut chargé d'assembler une partie des Troupes. Ce fidèle ami fut charmé d'apprendre cette nouvelle; il vint me trouver, & me fit compliment. Il étoit même porté à me prier d'écouter les propositions du Prince, qui en me faisant Sultane, avoit lieu d'exiger de moi un retour qu'il m'étoit bien difficile de lui refuser. Piago ne gagna rien sur moi; j'acceptai le rang de Sultane, sans promettre en remplir les devoirs. On avoit beau me représenter que le Comte étant parti avec Dona Baretto, pour ne revenir jamais; que l'infidélité qu'il m'avoit faite me dégageoit de la parole que je lui avois donnée, puisqu'il retiroit si indignement la sienne, & qu'il m'étoit impossible de sortir d'Egypte: je restai toujours dans la résolution que j'avois prise de payer de fidélité l'ingratitude même.

Les préparatifs étant faits pour la cérémonie de ma nouvelle dignité, on me prévint du jour, afin que je me revêtisse d'habillemens conformes à mon rang; l'on

l'on m'apporta une grande robe de velours pourpre, ornée de plusieurs agrémens d'or; l'on me mit beaucoup de diamans sur la tête, & en cet équipage l'on me mena dans une grande Sale où l'on avoit élevé un Trône d'une grande magnificence. Je m'y assis, & là je reçus la visite & les complimens des plus grands Seigneurs; ensuite l'on me conduisit chez Zamir, qui lui-même étoit assis sur un Trône fort auguste; sitôt qu'il m'apperçut, il descendit, & me mena par la main à côté de lui. Lorsque toute la Cour se fut empressée à me venir reconnoitre pour Sultane, il fallut faire mon entrée dans la Ville; on fit des préparatifs superbes, & tout ressentoit la joie & le contentement; j'entendois de toutes parts les bénédictions que l'on me souhaitoit, & les éloges que l'on prodiguoit sur le peu de beauté que j'avois. J'étois entourée d'un corps de Troupe; la Noblesse étoit immédiatement à mes côtés, & quelques femmes des principaux Seigneurs portoient ma robe trainante. Tout cela me couta beaucoup de peines; j'étois plus prête à pleurer, que sensible à une extraordinaire magnificence, qui ne laissa pas d'étourdir terrible-

riblement les esprits les plus solides. On conserve rarement cette tranquilité si desirable, sans laquelle les plus grands plaisirs ne sont que chimère, & l'on a vu tant d'exemples de personnes séduites par l'éblouissement des richesses, que je me regardois comme enyvrée, & incapable de réflexions. Par bonheur le Prince ne précipita rien; il ne sut connoitre la force de mon trouble, ni profiter de cette circonstance qui eût infailliblement tourné en sa faveur: il me donna le tems de me remettre, & je pris bientôt de nouvelles forces pour résister à un plus rude assaut.

Rozalie étoit extrémement jalouse de mon sort; elle se voyoit obligée de me regarder comme une Souveraine, & elle craignoit que je me prévalusse du rang où la fortune m'élevoit. Quelle se trompoit! Ma grandeur ne me flattoit aucunement, je recevois tous ces honneurs avec une indifférence qui désoloit Zamir. Je crus cependant que je lui devois un retour de tendresse: il en avoit trop fait pour moi, pour ne rien faire pour lui. J'y étois portée d'inclination; & je résolus un jour, qu'il étoit juste de l'ecouter, & de répondre à son amour. Ce Prince

venoit me voir souvent ; & quoiqu'il ne trouvât rien qui pût le satisfaire pleinement, il préferoit ma conversation à celle de toutes les autres femmes, qui se plaignoient hautement de la conduite du Prince, & du peu d'amour qu'il montroit pour elles.

J'achevai de lui rendre l'esprit tranquile, en l'assurant que je mettois au nombre de mes devoirs la satisfaction qu'il exigeoit; je le priai seulement de m'accorder quelques jours pour me reconnoitre, & achever d'oublier entièrement la cause de ma douleur. Jamais je n'avois parlé de cette façon. Enfin j'avois toujours constamment refusé sa main ; mais à cette fois je lui fis entendre que j'y étois toute disposée. Ce Prince, charmé de ma réponse, tomba dans le défaut de la plupart des Petits-maîtres de France, il se représenta par avance les plaisirs qu'il comptoit goûter avec moi ; mais il n'en eut de reste que la seule imagination, & un accident imprévu renversa en un moment toutes ses espérances.

Le tems de la captivité des Esclaves, dont j'ai déja parlé, & à qui, sans les connoitre, j'avois conservé la vie, étoit enfin expiré. Le Prince faisant l'énumé-

ration

nation de ses sujets, me demanda ce que je voulois faire de ces François qui m'avoient tant d'obligations. Un certain pressentiment m'inspira de prier le Prince de me les faire voir. Il voulut que toute la majesté & la puissance éclatassent en cette occasion. Je me vêtis de pourpre ce jour-là, & j'étois accompagnée de Rozalie qui tenoit le prémier rang parmi mes favorites; un grand nombre d'Eunuques & de Gardes étoient dispersés dans les appartemens qui conduisoient au mien. Sitôt que je fus monté sur le trône, on me présenta les deux Esclaves François, qui se prosternant devant moi, à la manière du Pays, évitèrent par-là mes regards par respect.

Piago faisant en cette occasion la fonction de médiateur, leur parla en François, & leur retraçant la grandeur de leur crime, fit valoir par-là le prix de ma générosité. L'attitude de ces malheureux me touchoit trop, je ne pouvois souffrir que des François donnassent tant de marques de leur humilité; je n'ignorois pas combien cette Nation est éloigné de tout ce qu'on appelle soumission; j'ordonnai qu'ils se relevassent, sous prétexte que je n'entendois pas assez distinctement ce

qu'ils disoient. Je demandai au plus âgé des deux le nom de sa Province; il me répondit qu'il étoit voisin de la Bretagne, & qu'il possedoit dans cette contrée un terrain assez considérable dont il portoit le nom. A ces mots mes entrailles furent émues, j'envisageai l'Esclave; je reconnus mon Père, qui me regardant plus fixement, me reconnut pour sa fille.

L'on ne peut s'imaginer quelle fut ma surprise & celle de ce Père malheureux; je descendis de mon estrade pour me jetter à son col, sans pouvoir proférer d'autre parole que celle-ci: Ah! Mon Père! Ah ma fille, me répondit cet homme respectable! Nous ne pumes nous en dire davantage, & tous les spectateurs étoient comme enchantés de nous voir tous les deux si saisis. Zamir attiré par le desir d'entendre le jugement que je porterois sur les Esclaves François, arriva dans le moment que se passoit cette scène. Il ne sut qu'en penser d'abord, & me voyant aux piés d'un Esclave dont la figure & la prestance annonçoient la qualité; il resta immobile, & n'osa me dire un seul mot.

Piago s'appercevant de l'embarras du Prince, s'approcha de lui, & lui conta

ce

ce qui venoit de se passer. C'est son Père, sans doute, dit cet Egyptien ; car outre qu'ils se ressemblent beaucoup, la tendresse qu'ils montrent l'un pour l'autre ne peut les faire méconnoitre. Quelle joie pour cette aimable Princesse de revoir un Père dont l'absence lui causoit tant de peine. Rien ne pourra mieux contrebalancer le chagrin que le départ du Comte son frère lui a procuré. Zamir instruit par Piago, avança vers nous, & ayant fait amitié au Comte mon père, il ordonna qu'on le conduisit dans un appartement proche du mien avec son compagnon d'infortune que je ne reconnus pas alors pour Monsieur de Boissy.

D'abord que M. d'Horneville fut entré dans sa chambre, je congédiai mon monde, & étant resté seule avec lui, je m'abandonnai à toute ma joie, & j'embrassai mille fois ce Père que je me souvenois bien d'avoir offensé sensiblement. Rozalie manquoit à notre entretien ; je l'envoyai chercher. Le Comte d'Horneville ignoroit que cette belle fille fût présente, lorsque nous nous reconnumes ; il savoit bien qu'elle m'avoit accompagnée dans mon enlèvement. D'abord qu'elle fut entrée je parlai ainsi au Comte mon père.

Je n'ai pas oublié, Monsieur, que je suis la plus ingrate de toutes les filles. La vie, & l'éducation que j'ai reçues de vous, exigeoient, sans doute, une reconnoissance plus respectueuse. Je crus trouver un juste sujet de me soustraire à l'obéissance que je vous devois, dans la constance & la fermeté que vous montrâtes à me refuser l'objet de mes desirs. L'apprehension d'être pour jamais séparée du Comte de Hainault, sans lequel je ne pouvois plus vivre, la crainte de retourner au Couvent, ou plutôt ma malheureuse destinée, me porta à accepter le parti que ce jeune Seigneur m'offrit; je partis de chez vous avec lui; & Rozalie voulant attacher sa fortune à la mienne & courir les mêmes risques, se joignit avec nous, & nous vinmes tous trois à Paris où un accident nous fit rester plus de tems que nous n'avions resolu. Delà nous nous rendimes à Brest où nous nous embarquames pour le Canada; mais le Ciel & la Mer s'unirent ensemble pour nous persécuter; nous fimes naufrage, & il ne resta que nous trois de tout l'équipage, nous perdimes en cette occasion toutes nos richesses & deux domestiques. Nos belles espérances furent tout-à-coup ren-

renversées. Nous fumes cependant accueillis dans un vaisseau d'un Corsaire, qui nous traita assez humainement, & grace à Rozalie qui avoit su toucher le cœur de ce Barbare, nos fers furent à la veille d'être rompus.

Ce Corsaire nous laissa embarquer sur un de ses Vaisseaux; mais nous retombames bientôt en esclavage, & nous fumes vendues Rozalie & moi à un Commissionnaire de Zamin, qui étoit chargé d'amener en Egypte les plus belles femmes qu'il pourroit trouver. Le Comte de Hainault fut aussi vendu, mais on le destina aux emplois les plus vils & les plus rebutans. Le Prince Zamir cependant ayant appris qu'il étoit notre frère, car nous nous sommes dit tels Rozalie le Comte & moi, éleva ce jeune Seigneur au rang le plus éminent, & le fit Général de ses Armées pour aller combattre une troupe de séditieux qu'il tailla en pièces avec l'aide du généreux Piago, qui occupe dignement la place de ce perfide.

La situation du Comte paroissoit devoir le satisfaire; mais il porta ses vues jusqu'à plaire à la Sultane Dona Baretto Espagnole de nation. Le Comte fut sur-

pris dans les Jardins du ferail avec la Sultane; Zamir témoin de l'intelligence de ces deux Amans, fuivit les mouvemens de fa jufte colère; le Prince frappa fi rudement le Comte, qu'il le laiffa pour mort fur la place. Celui-ci étant revenu de fon étourdiffement, comprit qu'il n'étoit pas avantageux pour lui de refter davantage à la Cour. Il fe fauva fans que perfonne put l'appercevoir; & retomba dans la plus extrême mifère pendant un tems confidérable.

Zamir touché de la perte du Comte le reçut avec joie lorfque Piago le lui eut préfenté; mais bientôt trahiffant la foi qu'il m'avoit juré, ce Seigneur trouva le moyen de fe fauver avec cette Dona Baretto dont je vous ai parlé, après avoir lachement abandonné fa Religion & fa malheureufe époufe. Pardonnez, Monfieur, les pleurs que la mémoire de cet indigne Epoux m'arrachent malgré moi. Depuis que le Comte a quitté ce Pays, je ne fais que languir.

Ciel s'écria M. d'Horneville! qu'avez-vous fait Julie? Vous avéz époufé le Comte! Sans aucun doute, répris-je, & ne croyéz pas, Monfieur, que je lui euffe jamais rien permis, fi le lien facré du ma-

mariage ne m'eût autorisée. O malheur plus grand que je ne puis dire, & le plus funeste qui me pût arriver! Julie épouse son frère, & se livre à un amour criminel, & qui n'attire après lui que des malédictions! Que m'apprenez-vous-là, mon Père, interrompis-je précipitament? Que me dites-vous, vous-même, ma fille, répondit-il? Je ne suis plus surpris de toutes les traverses qui vous sont arrivées. Deviez-vous donc vous livrer si aveuglement à l'Amour que vous ressentiez pour le Comte? Je pouvois répondre à mon Père, que la faute étoit toute de son côté, de m'avoir caché la parenté de ce perfide; mais il me prévint & continua de cette façon. J'étois fort embarrassé, ma chère fille, sur le parti que j'avois à prendre. La dureté avec laquelle je vous ai traitée, m'a couté plus qu'à vous-même. Je savois seul le secret de la naissance du Comte, & il n'étoit pas naturel à un Père d'aller réveler sa turpitude à sa fille. Oui, le Comte est mon fils, c'est votre frère, & vous en avez fait votre époux & mon gendre!

Quelque pénible que me fût un tel aveu, j'avois cependant résolu de vous le

faire; je craignois toujours que vous ne trouvassiez lieu de franchir le Couvent, & je m'imaginois que lorsque vous sauriez que le Comte étoit de vos parens, vous n'auriez plus pour lui qu'un Amour ordinaire; j'allai même quelques jours après que je vous eus exhorté d'épouser le Chevalier du Breuil, pour vous trouver dans votre chambre & vous déclarer ce mystère; mais il n'étoit plus tems. L'on m'avertit que dès la veille pendant que j'étois sorti du Chateau, l'on ne savoit plus ce que vous étiez devenus Rozalie & vous. Ce ne fut qu'à Paris, où je me rendis après un tems considérable, ne sachant plus de quel côté vous chercher, que j'appris que vous aviez pris la route de Brest où vous deviez vous embarquer pour le Canada. M. de Boissy & le Chevalier du Breuil ne m'abandonnèrent pas; l'un venoit par Amour & l'autre par tendresse; je perdis le Chevalier dans une rencontre que nous fimes de plusieurs voleurs qui nous attaquèrent. Nous arrivames à Brest peu de tems après vous; Il nous apprîmes qu'ayant attendu le vent pendant plusieurs jours, vous étiez enfin parties pour le Canada. Depuis ce tems je n'ai point eu de vos nouvelles.

Dans

Dans ces derniers tems la navigation est devenue fort périlleuse; la quantité de Pyrates & de Corsaires rendoit le passage difficile. Nous fumes attaqués comme bien d'autres, & après un rude combat, il fallut se rendre. Nous étions à peine sous la puissance du Corsaire que nous fumes tous indignés de la cruauté qu'il exerça sur plusieurs de nos camarades: il leur fit inhumainement couper les mains, les piés, les oreilles & le nés, puis les laissoit expirer de cette façon à la vue de tout l'équipage.

Nous fumes réservés avec plusieurs des plus robustes, dans l'espérance de nous mener en Egypte où l'on avoit besoin de monde pour des travaux de toutes espèces; chaque jour cependant étoit marqué par quelque cruauté nouvelle, & il n'étoit plus possible d'y résister; je m'en plaignis hautement, & je vis l'heure que j'allois être immolé. Le Barbare accourut avec une hache qu'il leva pour me couper la tête; mais je me dérobai adroitement de dessous le coup, & l'ayant ramassée parce qu'elle lui avoit échappé des mains, je lui fis éprouver le même genre de mort qu'il me préparoit. Chacun fut satisfait de cette expédition; néanmoins

ses

ses Officiers nous dénoncèrent comme homicides, d'abord que fumes arrivés sur ces terres. Lorsque j'eus appris que celui qui connoissoit de ces sortes d'affaires étoit François, je me préparai tout de bon à mourir. J'avois un certain pressentiment que c'étoit un renégat, & la suite me prouva que je ne m'étois pas trompé.

Je bénis ma libératrice, sans savoir qui elle étoit; à l'heure que je m'attendois d'eprouver la mort la plus cruelle, l'on nous vint annoncer la grace que la favorite du Prince avoit obtenue pour nous. Que je me repens, Monsieur, dis-je au Comte d'Horneville, de vous avoir causé tant de mal pendant six années entières. Je ne pouvois cependant faire mieux, & il falloit nécessairement que je vous condamnasse à quelque peine pour vous dérober à la mort. Tout cela n'est rien, me répondit-il, en comparaison de celle que je ressens en apprenant que le Comte a été votre époux. La faute est faite, & elle retombe autant sur moi que sur vous. Cessons de nous attrister, ne songeons seulement qu'à la suite de cette avanture, & prenons ensemble de sages moyens pour réparer le passé.

Rozalie jusques-là n'avoit fait qu'écouter.

ter. Elle étoit si surprise d'entendre le Comte mon père, qu'elle ne pouvoit s'imaginer que ce fût une réalité. Ce Gentilhomme lui pardonna la complaisance qu'elle avoit eue pour moi; & en faveur de nos malheurs, il nous rendit tout son amour. M. de Boissy arriva comme nous achevions de nous raconter nos avantures; il me combla d'amitiés, & nous fit compliment à toutes deux sur nôtre vertu que nous avions trouvé le secrèt de conserver au milieu de tant de périls. L'amour de Zamir ne laissoit pas pourtant d'allarmer mon Père & son généreux ami. Ils savoient à peu près ce qu'il avoit fait pour moi, & le rang où j'étois élevé, pouvoit faire soupçonner quelque chose.

Je tranquilisai leur esprit autant qu'il fut en moi, & ils me quittérent, persuadés de ma retenue & de ma sagesse. Sitôt que je fus seule, je repassai dans mon esprit tout ce que je venois d'entendre. Avoir mon frère pour époux, me parut la chose la plus indigne: Je pleurai abondamment; la situation de mes affaires avec le Prince ne me donnoit pas moins d'inquiétudes; mon cœur accoutumé à aimer le mérite, n'étoit que trop panché pour lui.

Il vint me voir dès le lendemain, & après m'avoir fait l'éloge de mon Père; il est sans doute instruit de tout ce qui vous regarde, me dit-il, vous n'avez pas manqué de lui faire part de la conduite que j'ai tenue avec vous. Souffrez donc maintenant que je travaille à effectuer ma parole. Il y a assez longtems que vous me faites espérer de répondre à ma flame; vous êtes couronnée Sultane, & je vous regarde comme devant être mon épouse avant la fin d'un mois, que je vous donne pour vous préparer à cette cérémonie.

Je répondis à cet honneur, qui, à la vérité, me flattoit beaucoup, par une profonde révérence. Zamir me pria de lui répondre, & de ne pas payer sa tendresse par un silence qui lui seroit injurieux. Je vous avoue, Seigneur, lui dis-je, que rien ne m'occupe tant l'esprit que votre générosité, & la noblesse avec laquelle vous traitez vos Esclaves. Puisque vous m'assurez que ma main peut seule vous rendre heureux, je vous la promets. Mon cœur est pareillement à vous, & je suis forcée de convenir que je vous ai aimé longtems avant de vous faire voir que j'étois sensible. J'ai cependant une grace à vous demander à mon tour; qui est de

de ne rien précipiter que le Comte d'Horneville, mon père, n'en soit consentant. Je ne doute pas qu'il ne se fasse honneur de m'accorder à vos vœux; mais la piété, si recommandable parmi nous autres Françoises, exige de moi cette précaution, qui ne rendra votre satisfaction que plus complete.

Zamir applaudit à mes sentimens; il se chargea d'instruire mon Père de ses volontés, & se flatta d'obtenir de ce Gentilhomme tout ce qu'il demanderoit. J'informai Piago de l'entretien que je venois d'avoir avec le Prince; ce fidèle ami en fit part au Comte mon père, & à M. de Boissy, qui concertèrent ensemble ce qu'il étoit à propos de faire pour prévenir cette alliance qu'ils n'approuvoient pas. Piago étoit assez d'avis que j'épousasse Zamir; mais ils ne put cacher ce qui en pouvoit arriver. Zamir est grand, noble, & généreux, il est vrai, disoit-il, il passe néanmoins pour être dur & cruel. Il aime beaucoup la belle Julie; il l'a comblée d'honneurs & de biens; nous avons vu plusieurs fois la même chose, & dernièrement il s'est dégoûté de la Sultane, qu'il aimoit éperduement. Il ne faut qu'un visage nouveau pour lui faire oublier

oublier celle qu'il avoit préférée auparavant à tout son Sérail. Ainsi, j'estime qu'il vaut mieux pour votre propre satisfaction, & pour le bonheur de Julie, travailler à vous sauver tous trois, & regagner ensuite votre patrie, où vous pourrez vivre tranquillement, & l'établir à votre gré.

Un tel conseil donné par un homme désintereſſé, & qui connoiſſoit à fond le caractère de Zamir, fit effet sur l'esprit de MM. d'Horneville & de Boiſſy; celui-ci ajoutoit à ce que Piago venoit d'alléguer, que la différence de Religion étoit un obstacle insurmontable, & que quand bien même le Prince se feroit Chrétien, il ne faudroit pas se fier à un tel changement. M. d'Horneville approuva fort ces deux personnages, qui lui conseilloient de prendre le parti le plus conforme à la droiture de sa conscience.

Il ne restoit plus qu'une difficulté, qui étoit d'effectuer ce projet hardi. Piago leur promit d'y penser; en conséquence, il fut résolu que pour profiter du tems, il falloit amuser Zamir, & le flatter de condescendre à ses volontés. Piago fit voir en ceci l'office d'un véritable ami, & s'y livroit avec d'autant plus de zèle, qu'il

qu'il croyoit m'obliger particulièrement; mais il se trompoit; l'amour que j'avois pour le Prince, alloit tous les jours en augmentant, & j'étois tout de bon déterminée à l'épouser.

M. d'Horneville ignoroit mon penchant pour le Prince; celui-ci, pour combler mon Père de faveurs, se soumit jusqu'à lui demander son consentement pour notre mariage, & M. d'Horneville, pour se tirer d'affaire, avoit paru condescendre aux volontés de Zamir.

Quel fut mon embarras; je me voyois doublement engagée, d'un côté, j'avois promis à Zamir que je travaillerois sincèrement à notre union; & de l'autre, j'avois assuré à mon Père que Zamir ne me plaisoit nullement. J'aurois bien voulu ecouter l'un sans desobéir à l'autre.

Cependant tout se préparoit pour notre départ, & en peu de tems tout se trouva prêt pour notre embarquement. Il ne s'agissoit plus que de savoir comment me faire sortir du Sérail, sans qu'on s'en apperçut. Piago, zèlé pour ma liberté, autant qu'il l'eût été pour la sienne, changea les Officiers d'un Vaisseau qui devoient partir avant peu; il en substitua à leur place d'autres, à qui il ordonna

na de nous remettre à l'endroit où le Comte d'Horneville nous diroit.

Zamir revint encore une fois me voir, & se plaignit du tems que l'on perdoit en de vains discours. Il me faut des effets, me dit-il avec vivacité; & j'attends depuis assez de tems pour finir incessamment. Je crus qu'il falloit un peu l'adoucir; je rejettai la faute sur mon Père, & j'assurai Zamir que je ne demandois pas mieux que de répondre à sa bonne volonté. En sortant, le Prince donna à Piago la commission d'assembler les Grands du Royaume pour les rendre témoins de la cérémonie de notre alliance. Piago, au-lieu d'exécuter cette commission, fit tout tirer en longueur, & avertit M. d'Horneville, & de la volonté du Prince, & de ma disposition à y répondre. M. d'Horneville croyant que je n'avois pu tenir aux discours de Zamir, & que j'avois aquiescé malgré moi à sa proposition, vint me trouver pour m'avertir de ce que j'avois à faire pour achever de le tromper.

Le tems est venu, ma chère fille, me dit-il, en m'embrassant; tout est prêt, & demain avant la pointe du jour vous n'aurez qu'à tenir vos fenêtres ouvertes, Ro-

zalie

zalie & vous ; nous viendrons vous délivrer ſans courir aucun riſque, Piago ſe charge de tout. Son pouvoir eſt immenſe, comme vous le ſavez, & l'on peut ſe fier à ſa prudence. Avertiſſez cette belle fille de l'état des choſes, & ſongez qu'un moment de retard pourroit tout gâter. Cette nouvelle, au-lieu de me procurer une joie extraordinaire, comme ſe l'étoit imaginé le Comte mon Père, ne fit que me précipiter dans une triſteſſe, dont il s'apperçut bientôt. Il me demanda la cauſe de ce changement, je lui répondis par des larmes. Alors je vis mon Père entrer dans une colère qui me fit craindre pour moi. Vous aimez Zamir, me dit-il, & cet homme barbare a pour vous plus de charmes que le reſpect que vous devez avoir pour votre Père. Je vous laiſſe à vous-même, & je vous avertis ſeulement que je pars demain avec M. de Boiſſy ; reſtez, puiſque vous le voulez, ne ſongez plus à un Père, à qui vous livrez la mort ; donnez-vous toute entière à des plaiſirs criminels ; entaſſez, puiſqu'il le faut, crime ſur crime, peut-être ne ſerez-vous pas longtems ſans vous repentir de l'indigne préférence que vous accordez à votre paſſion.

En disant ces mots, il voulut s'en aller; mais je me mis au-devant de la porte, & me jettant à ses piés, je tachai de l'attendrir; & de lui prouver que Zamir se faisant Chrétien, comme il me l'avoit promis, son alliance, loin d'être un crime, ne tourneroit qu'à ma propre gloire, & que delà dépendoit peut-être la conversion du Royaume entier. Il me répondit à cela qu'il falloit plutôt croire que le Ciel ne me procuroit cette occasion que pour me donner la facilité de réparer le mal que j'avois fait en épousant mon frère. Je me rendis enfin, & promis au Comte mon père que j'obéïrois à sa volonté.

Rozalie fut avertie de tous les préparatifs de notre fuite. Comme les grandes actions sont ordinairement précédées de quelqu'émotion, j'attribuai celle de Rozalie à cette cause; mais la suite fera voir que cette fille prévoyoit, sans pouvoir le distinguer, le malheur qui la menaçoit. Cependant tout se préparoit pour rendre la fête de notre alliance plus auguste & plus magnifique. Chacun s'efforçoit de prouver en cette occasion combien grand étoit son amour pour moi. Ce n'étoient que devises, arcs de triomphes, les travaux avoient

avoient déjà cessé, & un grand nombre d'Esclaves espéroit sa liberté. Piago de son côté attendoit la nuit avec grande impatience; pour moi j'eusse voulu que le jour eût toujours duré. Sur le soir M. de Boissy vint me réïterer les ordres de mon Père, je m'occupai pendant le peu de tems qui me restoit, à repasser dans mon esprit ce que Zamir avoit fait pour moi. C'est ordinairement lorsqu'il se faut séparer que l'on eprouve combien il est difficile de rompre une douce chaine.

L'amour de mon devoir l'emporta pourtant, & après avoir balancé quelque tems, j'aimai mieux renoncer aux espérances que me donnoit Zamir, que de manquer à ce que j'avois promis à M. d'Horneville. J'écrivis une Lettre pour ce Prince, & je la laissai sur ma table, afin que lorsqu'il viendroit pour me rendre visite, il trouvât mes sentimens par écrit, & qu'il ne m'accusât pas d'avoir tramé ma fuite. Je lui marquois que je m'étois assez expliqué avec lui sur la justice que je lui rendois; qu'il ne pouvoit douter de mon amour, mais que la volonté d'un Père, pour lequel je donnerois ma vie, ayant exigé que je le suivisse, je le priois de ne point rejetter sur moi le

peu d'honneur que je faisois à ma parole. Je lui promis en même tems de me ressouvenir toujours de ses bontés, & de publier par-tout sa générosité. J'arrosai cette Lettre d'un torrent de larmes, & je fus mille fois tentée de la déchirer avant que de l'avoir finie.

Tout favorisoit d'ailleurs Piago, ou pour mieux dire, MM. d'Horneville & de Boissy; le Prince étoit parti sur le soir pour faire préparer devant lui un appartement magnifique à un Chateau qu'il savoit faire mes délices: mais il avoit pris une précaution qui pensa déranger toutes nos vues. Le gardes étoient doublées jusqu'à son retour, & il emporta avec lui toutes les clefs des issues du Parc & du Sérail. En sorte qu'il fallut faire un trou au mur pour entrer dans le Jardin, qui étoit situé positivement sous mes fenêtres. Vers le milieu de la nuit j'entendis M. de Boissy, qui à la faveur d'une échelle de corde qu'il m'avoit donnée, me fit descendre jusqu'en bas, & me faisant passer par l'ouverture de la muraille, me conduisit à l'endroit où m'attendoit M. d'Horneville. Ensuite il retourna au Sérail pour aider à Rozalie à descendre; mais il ne fut pas plutôt à moitié, que l'é-

chelle

chelle cassa, & le jetta par terre si rudement, qu'il crut ne pouvoir jamais se rélever.

La prémière douleur étant passée, M. de Boissy fit tous ses efforts pour réparer cet accident; mais il ne put jamais en venir à bout; & la pointe du jour qui commençoit à paroître, l'obligea de se retirer, promettant à Rozalie qu'il viendroit le lendemain la délivrer. L'on peut se représenter quelle fut la douleur de cette tendre amie à un revers si désolant. Elle perdoit dans le même moment, & l'espérance de me revoir, & l'espoir de se sauver. Son pressentiment ne lui parut que trop vrai, & elle se repentit de s'être livrée trop-tôt à une joie vaine; mais laissons-là Rozalie & la Cour du Prince Zamir, & retournons à la suite des choses qui me regardent, & mes libérateurs.

M. de Boissy commençoit à nous inquiéter; nous craignions qu'il n'eût été arrêté dans les Jardins du Sérail, & Piago prenoit déja des mesures pour nous mettre en sureté; nous le vimes néanmoins venir, & il nous apprit le fatal accident, qui en l'empêchant de sauver Rozalie, avoit pensé le faire découvrir. M. d'Hor-

nevil-

neville fut quelque tems à se déterminer sur ce qu'il avoit à faire ; il résolut enfin que sans attendre davantage, il falloit partir, puisqu'il étoit impossible d'emmener la malheureuse Rozalie avec nous. Je fis tout ce que je pus pour persuader au Comte mon père de faire de nouveaux efforts pour dégager cette aimable fille de l'embarras où elle étoit : mais ce fut en vain ; il fallut partir, & nous arrivames enfin à l'endroit où nous quittames Piago. Cet ami fidèle fut fort sensible à notre départ ; il nous aimoit véritablement, & le zèle avec lequel il nous avoit procuré notre liberté, nous le rendoit infiniment cher.

Nous fimes une diligence incroyable pour gagner notre Vaisseau, nous y trouvames des gens disposés à exécuter ponctuellement nos ordres. Notre navigation, quoique longue, fut des plus heureuses ; & nous arrivames sans accident à un Port d'Espagne, où Piago avoit promis de nous faire mettre en sureté. Comme le Comte d'Horneville avoit quelque connoissance à Cadix, il jugea à propos de nous y mener ; nous nous reposames pendant plusieurs jours des fatigues de notre voyage, & ce fut là que j'ache-

j'achevai d'eprouver tout ce que la fortune a de plus cruel.

J'eus d'abord une espèce de révélation de ce qui étoit arrivé à Rozalie par un rêve, dont les circonstances semblent faire une suite de mes avantures. Je crus voir le Prince Zamir arriver du Chateau où il étoit allé faire de grands préparatifs, & s'empresser à me venir faire part de l'exécution de son dessein ; mais en même tems l'horreur & la rage le saisit jusqu'au point de faire trembler toute la Cour. Rozalie, au bruit qui courut de mon enlèvement, tacha, envain, de se soustraire à la colère du Prince, qui découvrit l'échelle qui étoit rompue, & attachée inutilement à la fenêtre de cette belle fille. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ce Barbare à la vengeance, qui immola cette Innocente à sa fureur.

Comme cette action ne satisfit pas Zamir, tout de suite, soupçonnant Piago d'avoir été d'intelligence avec le Comte mon père, il lui fit souffrir un genre de mort inouï, & jetta la terreur dans tous les esprits, qui se soulevèrent à la fin contre leur Prince, & lui firent craindre une rébellion générale, dont mon réveil

m'empêcha de voir les suites. Ce rêve me fit extrémement souffrir ; & depuis ce tems j'eus toujours la misérable Rozalie devant les yeux ; elle sembloit me reprocher mon ingratitude, & m'imputer la plus injuste de toutes les morts ; je ne pus faire autre chose que de m'attrister sur le sort de cette malheureuse fille.

Nous n'avions pas encore resté quinze jours à Cadix, que M. d'Horneville se sentit attaqué d'une fiévre fort violente ; je crus d'abord avec les autres, que la fatigue du trajet, & la différence de climat, pouvoient occasionner quelque révolution, peu dangereuse dans ses suites ; mais dès le troisième jour il se trouva si mal, qu'il déclara à M. de Boissy qu'il comptoit mourir avant peu. M. de Boissy me fit avertir, & me dit d'aller voir mon Père, qui demandoit à me parler ; je le trouvai extrémement agité, & j'ecoutai fort attentivement tout ce qu'il me dit. Il me remit devant les yeux ce qu'il avoit fait pour moi, & le tissu de mes fautes, qu'il me conjuroit de réparer par une vie exemplaire.

Je promis à M. d'Horneville que j'exécuterois ponctuellement ses volontés ; je le priai de ne se point effrayer sur sa maladie,

ladie, que je m'efforçai de lui prouver moins dangereuse. Il la connoissoit mieux que moi selon toutes les apparences ; car un jour que j'étois à côté de lui, & que nous parlions ensemble, je fus toute étonnée qu'il ne me répondit plus ; ses yeux se tournèrent, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, & je me vis à l'instant privé du plus cher de tous les Pères ; ma douleur fut grande, & je me repentis de n'avoir pas connu plutôt les bonnes volontés qu'il avoit eues pous moi.

M. de Boissy accourut au cri que je jettai lorsque je vis M. d'Horneville mort ; il le pleura comme moi ; ces deux parens s'aimoient tendrement ; depuis longtems ils ne faisoient rien sans se consulter l'un l'autre ; mais la diversité des malheurs, dont ils avoient été accablés, les avoit empêché d'arranger leurs affaires. Je me vis donc livré à mille embarras tout à la fois. La perfidie du Comte de Hainault ; l'idée du crime que j'avois commis avec lui ; l'amour que j'avois pour Zamir ; la mort de Rozalie, dont j'étois cause ; celle de Piago que je me reprochois sans cesse, & pour surcroit de peines, celle de mon Père ; c'en étoit assez, ce me semble pour m'affliger.

M. de Boiſſy eut ſoin des obſeques de M. d'Horneville; & ſitôt que cette lugubre cérémonie fut achevée, je ſongeai à revenir en France, où ce bon parent m'accompagna. J'étois faite ſans doute pour ſouffrir juſqu'à la fin; je ne fus pas plutôt arrivée à Horneville, que j'appris que le feu avoit conſumé une partie du Chateau, & que des gens mal intentionnés s'étoient emparé du peu de richeſſes qui y reſtoient. Madame de Boiſſy étoit morte ſans enfans, dès avant le départ de ſon mari. Je me vis ainſi abandonnée de tout le monde, excepté de mon parent, qui étant encore jeune, ſongea à ſe remarier, & trouva un parti aſſez conſidérable, qui le remit un peu mieux dans ſes affaires.

Je demandai à M. de Boiſſy la permiſſion de revenir à Paris pour me retirer dans un Couvent; il me l'accorda, & me procura, par ſes amis, la connoiſſance d'une grande Princeſſe, qui ayant eprouvé ma vocation, me fit entrer dans le Monaſtère, d'où j'écris ces avantures, & où j'attens en patience la mort, qui eſt l'eſpérance de tous les malheureux.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

59603581

[illegible]